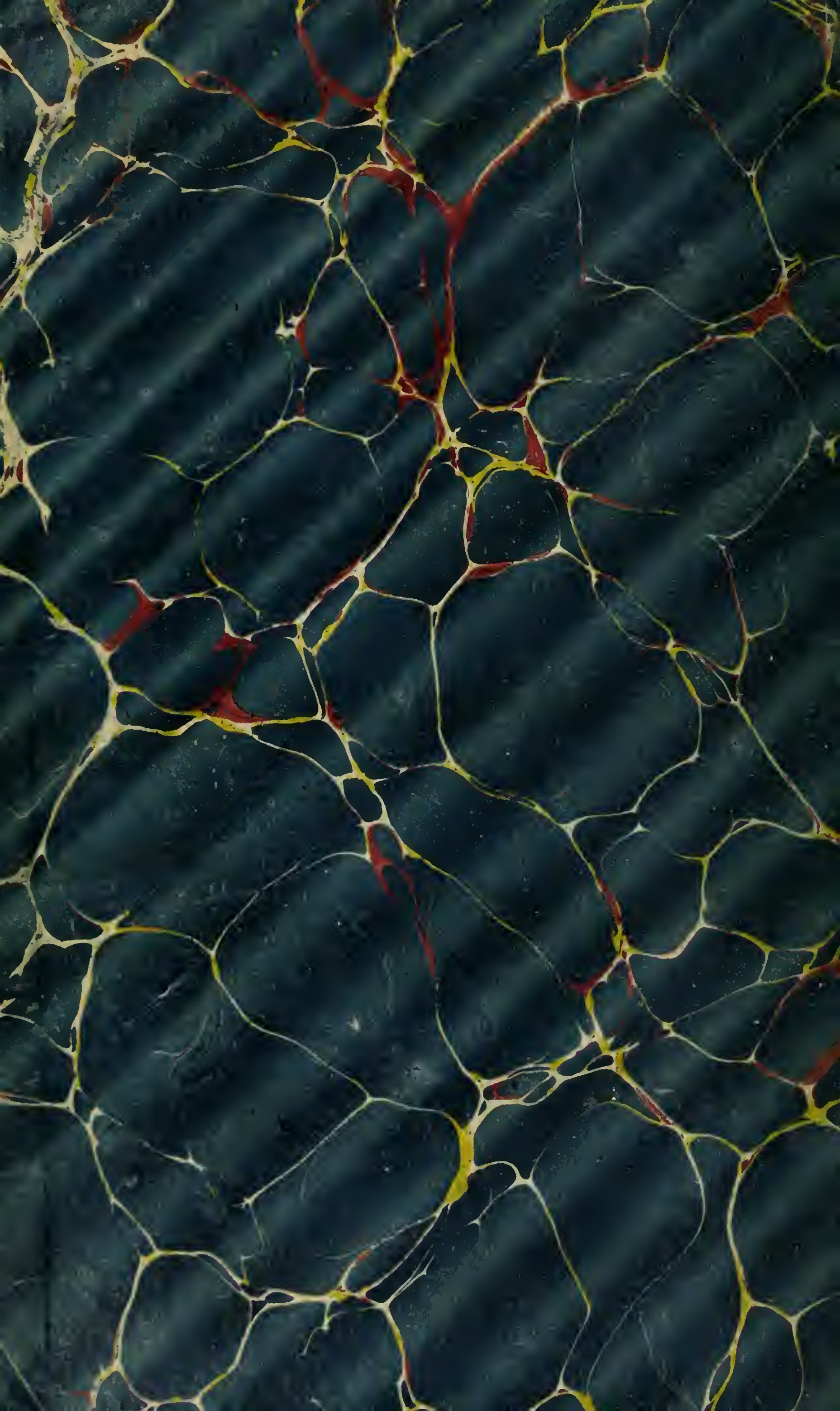
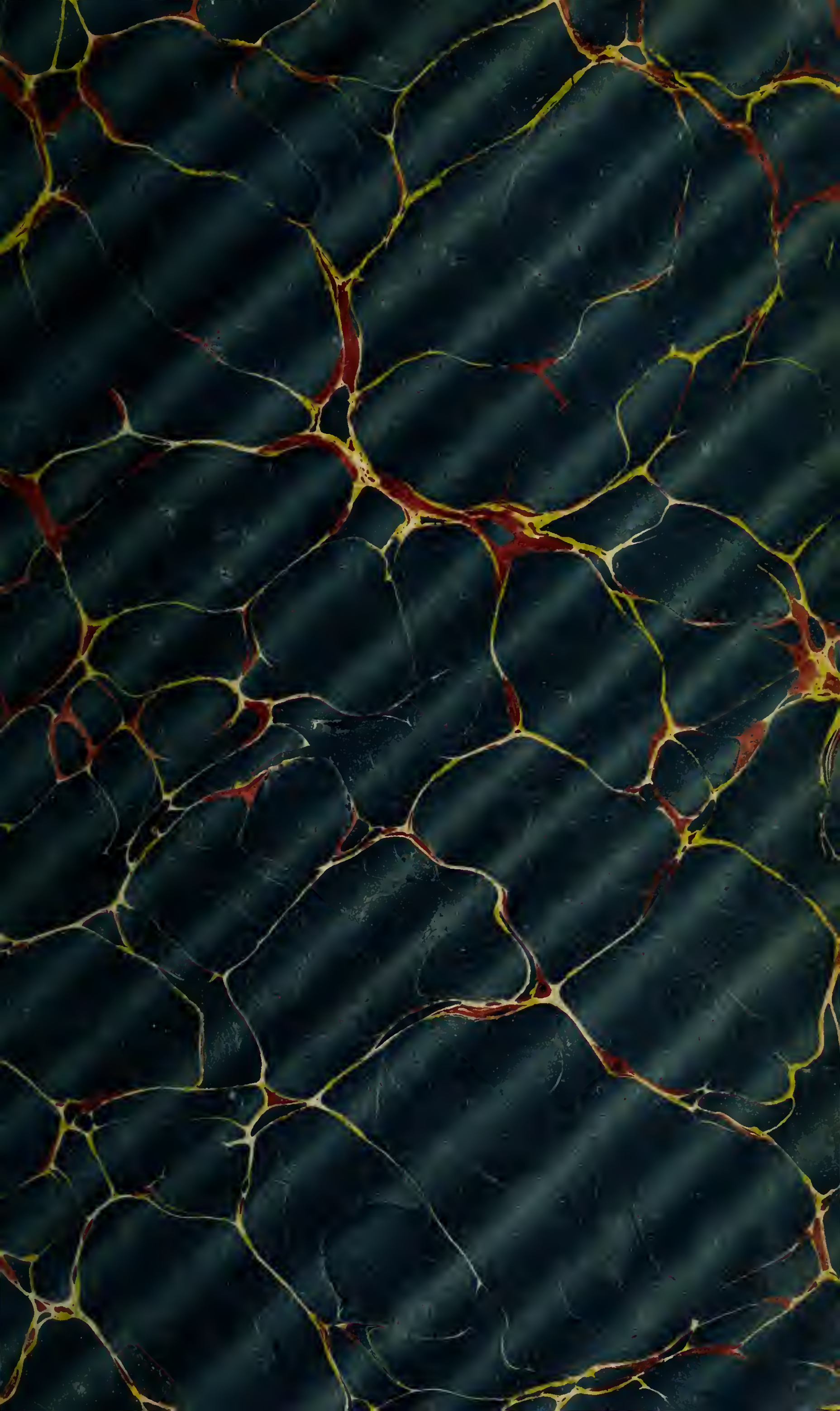

3 1761 07321969 3
LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO





CHANSONS POPULAIRES

DE LA FRANCE

—

TOME I

RECUEIL

DE

CHANSONS POPULAIRES

PAR

E. ROLLAND

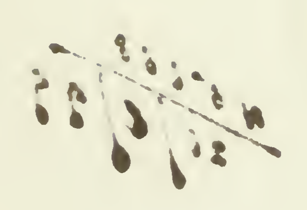
—

TOME I



PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1883



AVANT-PROPOS

En publiant ce *Recueil de Chansons populaires*, mon seul but est de fournir des matériaux aux savants qui voudront étudier cette branche intéressante du Folklore, relativement aux origines, aux procédés de composition, au rhythme, à la rime, à l'esthétique et à la mélodie. On n'a fait jusqu'à présent que rapprocher, et cela d'une manière incomplète, les chansons de différents pays, en prenant pour point de départ le sujet traité. Mais une étude approfondie des autres points de vue indiqués ci-dessus, devrait tenter quelqu'un, connaissant bien à la fois la littérature comparée et l'histoire de la musique et de la danse. En attendant que cette personne se révèle, les profanes n'ont rien de mieux à faire, que de réunir les documents qui pourront un jour lui être utiles. C'est ce que je fais.

Les chansons de ma collection sont puisées à trois sources différentes : 1° Celles que j'ai recueillies moi-même ou que je dois à l'obligeance de quelques amis ; 2° Celles que je reproduis d'après des manuscrits ; 3° Celles que j'emprunte à des ouvrages imprimés rares ou peu connus, ou difficilement accessibles aux folkloristes.

E. ROLLAND.

ERRATA

Page 33 au troisième couplet ajoutez :

Voilà la récompense
Mariann', que j'ai de vous.

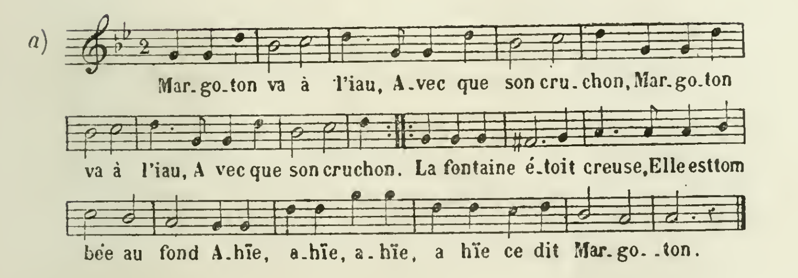
Page 64 à l'armature de la mélodie ajoutez un bémol.
Page 105 au lieu de XLX lisez XL.
Page 106 au lieu de XLXI lisez XLI.
Page 107 au lieu de XLXII lisez XLII.
Page 108 au lieu de XLXIII lisez XLIII.
Page 110 au lieu de XLXIV lisez XLIV.
Page 111 au lieu de XLXV lisez XLV.
Page 112 au lieu de XLXVI lisez XLVI.
Page 114 au lieu de XLXVII lisez XLVII.
Page 116 au lieu de XL lisez XLIX.
Page 123 au lieu de XLIV lisez LIV.

CHANSONS POPULAIRES

DE LA FRANCE

I

LA FILLE AU CRESSON



Margoton va à l'iau
Avecque son cruchon ;
La fontaine étoit creuse
Elle est tombée au fond.
Ahïe, ahïe, ahïe, ahïe!
Ce dit Margoton.

La fontaine étoit creuse
Elle est tombée au fond.
Par là ils passirent
Trois beaux jeunes garçons.
Ahïe, ahïe, ahïe, ahïe!
Ce dit Margoton.

Que don'rez-vous la belle
Nous vous retirerons ?
Ahïe, ahïe, ahïe, ahïe !
Ce dit Margoton.

J'ay dedans ma pochette
Quelques demy-testons.
Ahïe, ahïe, ahïe, ahïe !
Ce dit Margoton.

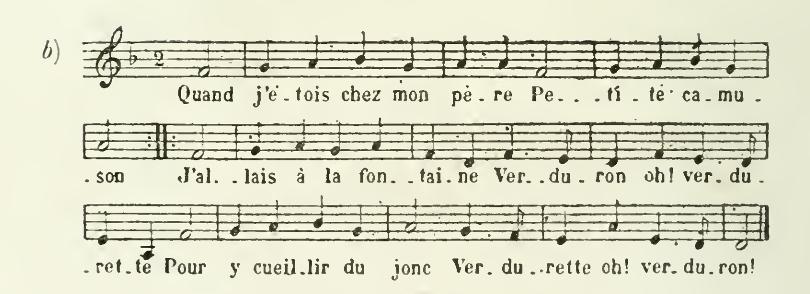
Ce n'est pas là, la belle,
Ce que nous vous voulons.
Ahïe, ahïe, ahïe, ahïe !
Ce dit Margoton.

La prinrent, la menerent
Dessus le vert gazon.
Ahïe, ahïe, ahïe, ahïe !
Ce dit Margoton.

Et puis ils luy apprinrent
Trois fois la chanson.
Ahïe, ahïe, ahïe, ahïe !
Ce dit Margoton.

BALLARD, *Brunettes ou Petits airs tendres.* Paris, 1711.

b)



Quand j'étois chez mon père
Petite camuson
J'allois à la fontaine
Verduron, oh! verdurette
Pour y cueillir du jonc
Verdurette, oh! verduron!

J'allois à la fontaine
Pour y cueillir du jonc
Et j'étois trop jeunette
Verduron, oh! verdurette
Je suis tombée au fond
Verdurette, oh! verduron.

Et j'étois trop jeunette,
Je suis tombée au fond ;
Et par icy passerent,
Verduron, oh! verdurette
Trois beaux jeunes garçons.
Verdurette, oh! verduron.

Et par icy passerent
Trois beaux jeunes garçons.
Que donnerez-vous, belle,
Verduron, oh! verdurette
Nous vous retirerons,
Verdurette, oh! verduron.

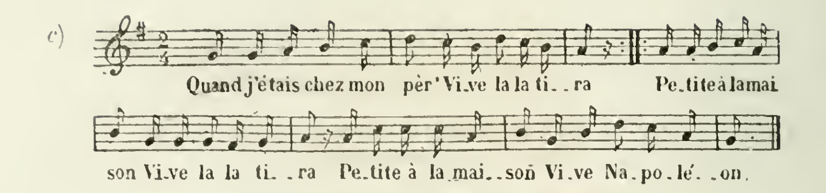
Que donnerez-vous, belle,
Nous vous retirerons?
Quand seray retirée,
Verduron, oh! verdurette
Nous y aviserons,
Verdurette, oh! verduron.

Quand seray retirée,
Nous y aviserons :
Quand je fus retirée,
Verduron, oh! verdurette
Leur dis une chanson,
Verdurette, oh! verduron.

Quand je fus retirée,
Leur dis une chanson :
Voilà comme les filles,
Verduron, oh! verdurette
Attrapent les garçons,
Verdurette, oh! verduron.

BALLARD, *Rondes à danser.* Paris, 1724.

c)



Quand j'étais chez mon père } *bis.*
Vive la la tira }
Petite à la maison
Vive la la tira
Petite à la maison
Vive Napoléon.

On m'envoyait à l'herbe
Pour cueillir du cresson ;

La fontaine était creuse
Coulée je suis au fond.

Dans le grand chemin passent
Trois cavaliers bretons

Qui m'ont demandé, belle,
Pêchez-vous du poisson ?

Nanni, ce leur dit-elle,
Coulée je suis au fond.

Que donnerez-vous, belle,
Nous vous retirerons ?

Tirez, tirez, dit-elle,
Après ça nous verrons.

Quand la belle fut tirée
Elle cour' à la maison.

Elle s'est mise à la fenêtre
Pour dire une chanson.

Ce n'est pas ça, la belle,
Que nous vous demandons ;

Votre petit cœur en gage
Savoir si nous l'aurons?

Mon petit cœur en gage
N'est pas pour des poltrons

C'est pour des gens de guerre
Qu'ont de la barbe au menton

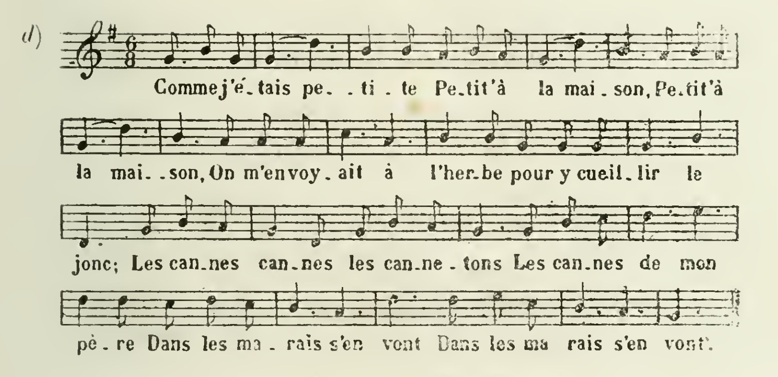
Et la pipe à la bouche
Comme un vaillant dragon

Et le fusil sur l'épaule
Le sabre au ceinturon

Allant faire l'exercice
Sur la place de Lorient.

Environs de Lorient. — (Air de danse appelé *tour.*)

d)



Comme j'étais petite } *bis.*
Petite à la maison, }
On m'envoyait à l'herbe
Pour y cueillir le jonc;
Les canes, canes, les canetons
Les canes de mon père
Dans les marais s'en vont (bis.)

On m'envoyait à l'herbe
Pour y cueillir le jonc;

La fontaine était creuse
Tombée je suis au fond.

Par le chemin il passe
Trois chevaliers bretons

Qui me demandèrent, belle,
Pêchez-vous du poisson ?

Non, non, non, dit-elle,
Coulée je suis au fond.

Que nous donnerez-vous, belle,
Nous vous retirerons ?

Retirez-moi, dit-elle,
Puis après nous verrons.

La belle retirée
S'encour' à la maison,

Se met à la fenêtre
Leur chante une chanson.

Ce n'est point cela, la belle,
Que nous vous demandons,

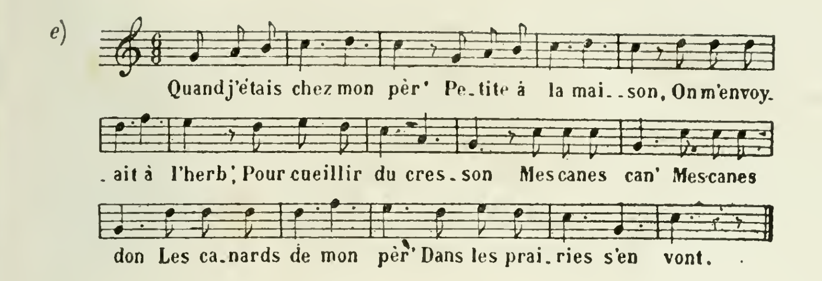
C'est votre cœur volage
Si nous le méritons.

Des cœurs volages, dit-elle.
Nous vous en fricasserons

Dans la poêle aux châtaignes
Si le beurre tient au fond.
Voilà comme les bergères
Attrapent les barons.
Les canes, canes, les canetons
Les canes de mon père
Dans les marais s'en vont.
Dans les marais s'en vont.

Bretagne. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., fonds fr. 3340, f[os] 27. Chanson recueillie par M. Beauluere en 1857.

e)



Quand j'étais chez mon père,
Petite à la maison,
On m'envoyait à-l'herbe
Pour cueillir du cresson.
Mes canes, canes
Mes canes don,
Les canards de mon père
Dans les prairies s'en vont.

On m'envoyait à l'herbe
Pour cueillir du cresson;
La fontaine était creuse
Tombée je suis au fond.

Par le grand chemin passent
Trois cavaliers barons

Ils m'ont demandé, belle,
Pêchez-vous du poisson?

Oh ! nenni non, dit-elle,
Coulée je suis au fond.

Que donnerez-vous, belle,
Nous vous retirerons?

Tirez, tirez, dit-elle,
Après ça nous verrons.

Et quand ell' fut tirée
S'encour' à la maison ;

Ell' se met en fenêtre
A dire une chanson.

Ce n'est pas ça, la belle,
Que nous vous demandons,

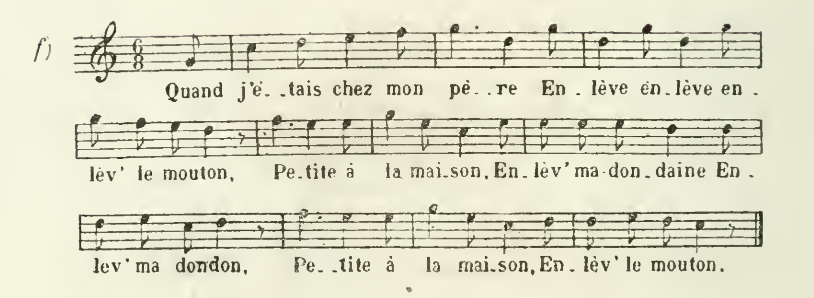
Vot' petit cœur en gage,
Savoir si nous l'aurons?

Mon petit cœur en gage
N'est pas pour des poltrons,

C'est pour des gens de guerre
Qui ont la barbe au menton.

Environs de Lorient.

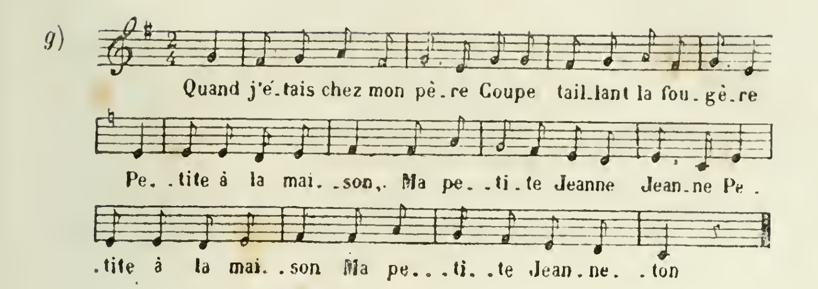
f)



Quand j'étais chez mon père
Enlève, enlève, enlève le mouton
Petite à la maison
Enlève ma dondaine
Enlève ma dondon
Petite à la maison
Enlève le mouton.
Etc., etc.

Environs de Lorient. — Cette chanson est la même que la précédente, sauf la mélodie et le refrain.

g)



Quand j'étais chez mon père
Coupe taillant la fougère
Petit' à la maison
Ma petite Jeanne, Jeanne
Petit' à la maison
Ma petite Jeanneton.
Etc., etc.

Environs de Lorient. — Même chanson que *e)* sauf la mélodie et le refrain.

h)



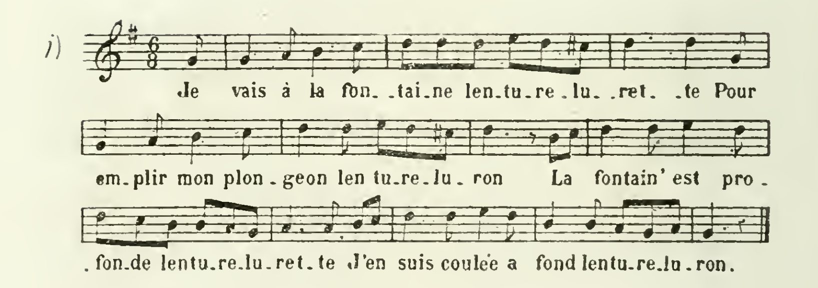
Quand j'étais chez mon père
Coupe taillant la fougère
Petit' à la maison
Coupe, coupe
Petit' à la maison
Coupe donc.

Environs de Lorient. — Même chanson que *e)* sauf la mélodie et le refrain



Quand j'étais chez mon pèr'
Petit' à la maison
On m'envoyait à l'herbe
A l'herbe et au cresson
Verduron, verdurett'
Verduron, dondon
Etc., etc.

Environs de Lorient. — Meme chanson que *e)* sauf la mélodie et le refrain.



Je vais à la fontaine
Lenturlurette
Pour emplir mon plongeon
Lenturluron
La fontaine est profonde
Lenturlurette
J'en suis coulée à fond
Lenturluron.

La fontaine est profonde
J'en suis coulée à fond;
Et par hasard il passe
Trois jolis compagnons.

Combien donnerez-vous, la belle,
Si nous vous en tirons?

Quand je serai sortie
Nous en déciderons.

Quand la belle fut sortie
Commence une chanson,

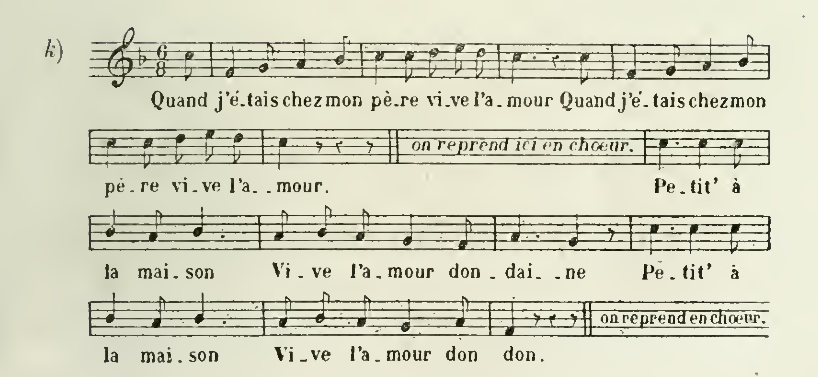
Ce n'est pas ça la belle,
Que nous vous demandons,

C'est votre cœur volage
Savoir si nous l'aurons.

Messieurs, mon cœur volage
N'est pas à l'abandon.

Hérault. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la Bibl. nat., fonds français 3340, f[et] 13. Chanson rec. par M. Jules Calvet, de Lodève, en 1855.

k)



Quand j'étais chez mon père,
Vive l'amour
Petit' à la maison,
Vive l'amour, dondaine
Petit' à la maison,
Vive l'amour, dondon.

On m'envoyait à l'herbe,
J'allais cueillir du cresson.

Par le grand chemin passent
Trois chevaliers barons.

Que faites-vous, la belle,
Pêchez-vous du poisson ?

Nenni, nenni, dit-elle,
Je suis coulée à fond.

Que donnerez-vous, la belle,
Nous vous retirerons ?

Mon anneau d'or, dit-elle,
Nous vous le donnerons.

Ce n'est pas ça, la belle,
Que nous vous demandons,

Votre petit cœur en gage
Savoir si nous l'aurons ?

Tirez, tirez, dit-elle,
Après ça nous verrons.

Quand la belle fut tirée
S'en cour' à la maison.

Merci, merci, dit-elle,
Beaux chevaliers barons,

Mon petit cœur en gage
N'est point à l'abandon,

Car mon père m'a promise
Vive l'amour
A un joli garçon
Vive l'amour, dondaine
A un joli garçon
Vive l'amour, dondon.

Brest. — *Poésies populaires de la France,* Mss. 3340, f[ts] 25.



Comme j'étais petite — *vive le roi,*
Petite à la maison — *vive le roi, la reine*
Petite à la maison — *vive le roi Bourbon.*

On m'envoyait à l'herbe — *vive le roi,*
Pour y cueillir du jonc — *vive le roi, la reine*
Pour y cueillir du jonc — *vive le roi Bourbon.*

J'en cueillis trois javelles — *vive le roi,*
M'y couchai tout du long — *vive le roi, la reine*
M'y couchai tout du long — *vive le roi Bourbon.*

Par le grand chemin passent — *vive le roi,*
Trois cavaliers barons — *vive le roi, la reine*
Trois cavaliers barons — *vive le roi Bourbon.*

Qui me demandèrent belle — *vive le roi,*
Pêchez-vous du poisson? — *vive le roi, la reine*
Pêchez-vous du poisson? — *vive le roi Bourbon.*

Comment en pêcherais-je, — *vive le roi,*
Je suis coulée au fond — *vive le roi, la reine*
Je suis coulée au fond — *vive le roi Bourbon.*

Que donnerez-vous, belle? — *vive le roi,*
Nous vous retirerons — *vive le roi, la reine*
Nous vous retirerons. — *vive le roi Bourbon.*

Retirez-moi, dit-elle — *vive le roi,*
Après ça nous verrons — *vive le roi, la reine*
Après ça nous verrons — *vive le roi Bourbon.*

Quand elle fut retirée — *vive le roi,*
Elle dit une chanson — *vive le roi, la reine*
Elle dit une chanson — *vive le roi Bourbon.*

Ce n'est point çà, la belle — *vive le roi,*
Que nous vous demandons — *vive le roi, la reine*
Que nous vous demandons — *vive le roi Bourbon.*

C'est votre cœur en gage — *vive le roi,*
Savoir si nous l'aurons — *vive le roi, la reine*
Savoir si nous l'aurons — *vive le roi Bourbon.*

Mon petit cœur, dit-elle — *vive le roi,*
N'est point pour des barons — *vive le roi, la reine*
N'est point pour des barons — *vive le roi Bourbon.*

Mais bien pour des gens de guerre — *vive le roi,*
Qu'ont d'la barbe au menton — *vive le roi, la reine*
Qu'ont d'la barbe au menton — *vive le roi Bourbon.*

Ronde recueillie à Redon (Ille-et-Vilaine), communiquée par M. Ad. Orain.

m)



Quand j'étais chez mon père,
Petite à la maison,
J'allais à la fontaine
Pour cueillir du cresson ;
Tant dormir, dormir, belle,
Tant dormir n'est pas bon.

J'allais à la fontaine
Pour cueillir du cresson ;

La fontaine était basse
Mon pied coula z'à fond.

Par ici chemin passent
Trois cavaliers barons.

Que donneriez-vous, belle,
Que nous vous tirerions?

Tirez toujours, dit-elle,
Puis après nous verrons.

Quand la belle fut tirée,
Chanta une chanson.

Ce n'est pas ça, la belle,
Que nous vous demandons.

Ce sont vos amourettes
Si nous les méritons.

Mes amours, leur dit-elle,
Sont point à l'abandon.

Vendée. — *Poésies populaires de la France*, Mss.T. VI. fol 428.

n) Pàchant chur lo planqueto
Lou pé m'o manqua
Héla ! chouï toumbado din l'aïgo
Moous coutillous che chount mouillas.

Pachavount treï tsachaïrés
Tout lou loung del riou ;
N'oount crègu tira à lo lèbro
Mé n'oount bé tira déchus iéou.

Les ballas qué tiravount
N'érount pas dé plomb
N'érount de fino mertsandijo
Per fa dansa lo Marioun.

Traduction : Passant sur la planchette, le pied m'a manqué ; hélas ! je suis tombée dans l'eau, mes cotillons se sont mouillés. — Passaient trois chasseurs le long du ruisseau ; ils ont cru tirer au lièvre ; ils m'ont bien tiré dessus. — Les

balles qu'ils tiraient n'etaient pas de plomb, elles étaient de fine marchandise pour faire danser la Marion.

Limousin. — Bourrée communiquée par M. G. de Lépinay.

o) Mon père m'envoie à l'herbe
A l'herbe et au cresson,
Je n'y trouva point d'herbe
J'y cueillis du cresson.
Disons la biganouèse
Ce sont des pommes, des figues
Et des fraises, zon
N'y a-t-il pas de la guin glan glan
Gloria, gloria, gloria ha,
La gargasse alla son biganouèse
Au gué gargasse alla son biganouèse.

La fontaine était haute,
J'y fus tombée au fond.
Par là viennent à passer
Trois jolis beaux garçons.

Que me donnerez-vous, la belle,
Nous vous retirerons?
— Un baiser sur ma bouche
Si vous le trouvez bon.

— Ce n'est pas affaire aux filles
D'y baiser les garçons,
Mais c'est affaire aux filles
D'y balier leur maison.

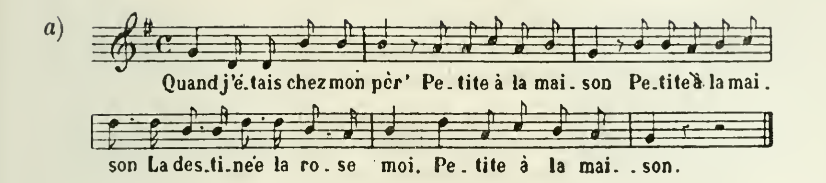
Quand les maisons sont nettes
Les amoureux y vont,
Quand elles ne sont pas nettes
Ils leur tournent le talon.

Pays Messin.

II

LA FILLE A L'ÉCOLE

a)



Quand j'étais chez mon pèr', } *bis.*
Petite à la maison }
Petite à la maison
La destinée, la rose moi,
Petite à la maison.

On m'envoie-t'-à l'école
A l'école du roi.

Le maître de l'école
Vient amoureux de moi.

A chaque coup de plume :
— Mignonne, embrasse-moi.

— C'n'est pas la mode aux filles
D'embrasser les garçons

C'est plutôt la mode aux filles
De balier la maison.

Environs de Lorient.

b)

Il y avait un homme
Qui s'appelait Simon
Il avait une fille
Qui s'appelait Nanon,
Ré, ré, demi ré,
Fa fa demi fa
Ut si, ut la } *bis*
Fa mi ré ut. }

Elle fut à l'école
A l'école à Dijon ;
Son maître lui enseigne
A dire ses leçons.

. . . .

Quand les filles sont grandes
Les amoureux y vont
Ils s'asseoient sur les coffres
Et frappent du talon ;

Quand les coffres sonnent
Les amoureux s'en vont ;
Les filles les rappellent :
Amants, revenez donc.

Mantôche (Haute-Saône.)

c)

C'était un petit homme
Qui s'appelait Simon,
Il avait une fille
Qui s'appelait Suzon ;
Do ré mi fa fa fa (bis)
Do ré mi fa sol la si do.

Qui allait à l'école
A l'école à Dijon.

Le maître qui la montre
Est un fort bon garçon.

A chaque leçon qu'il donne :
Ma mie, baisez-moi donc.

C'est pas l'ouvrage des filles
D'embrasser les garçons;

Mais plutôt leur ouvrage
De balayer leur maison.

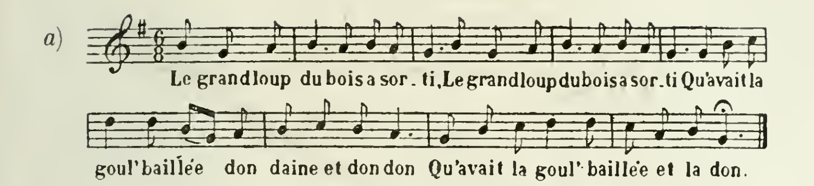
Quand les maisons sont propres
Les amoureux y vont;

Ils y entrent par douzaines
Ils en sortent par quartrons.

Poésies pop. de la France. Mss. de la Bibl. nat. fonds fr. 3341, f[os] 202.

III

LA BREBIS SAUVÉE DU LOUP

a) 

Le grand loup du bois a sorti (*bis*)
Qu'avait la goule baillée — *dondaine et dondon*
Qu'avait la goule baillée — *et la don !*

La plus belle de mes brebis (*bis*)
Il me l'a-z'-emportée — *dondaine*
Il me l'a-z'-emportée — *et la don !*

Le forestier du bois l'a ouï (*bis*)
Attira son épée — *dondaine*
Attira son épée — *et la don !*

La gorge au loup il a coupée (*bis*)
La brebis s'est sauvée — *dondaine*
La brebis s'est sauvée — *et la don !*

Celui qui m'rendra ma brebis (*bis*)
Sera le mieux aimé — *dondaine*
Sera le mieux aimé — *et la don !*

— Tenez, ma bell' votre brebis (*bis*)
— J'vous r'merci' forestier — *dondaine*
J'vous r'merci' forestier — *et la don !*

Quand je tondrai ma brebis (*bis*)
Vous en aurez la laine — *dondaine*
Vous en aurez la laine — *et la don !*

— Ce n'est point ça que j'demandons (*bis*)
C'est vot'petit cœur pour gaige — *dondaine*
C'est vot'petit cœur pour gaige — *et la don !*

— Parlez plus bas, beau forestier (*bis*)
Mon père est en écoute — *dondaine*
Mon père est en écoute — *et la don !*

S'il m'entendait parler d'amour (*bis*)
Il me battrait sans doute — *dondaine*
Il me battrait sans doute — *et la don !*

Ronde de la Forêt de Paimpont (Ille-et-Vilaine). -- Comm. par M. Ad. Orain.

b) Mon père na cinq cents moutons
Dont je suis la bergère
Dondaine dondon
Dont je suis la bergère, *don.*

Le premier jour que j'les ai gardés
Le loup m'en a pris quinze
Dondaine dondon
Le loup m'en a pris quinze, *don.*

Trois marchands venant de Lyon
Me les ont amenés tous quinze
Dondaine dondon
Me les ont amenés tous quinze, *don.*

Tenez, bergère, voilà vos moutons
Mangeant comme les autres
Dondaine dondon
Mangeant comme les autres, *don.*

Mon père tondera les moutons
Nous partag'rons la laine
Dondaine dondon
Nous partag'rons la laine, *don.*

Pour de la laine je n'en veux pas
Je veux ton cœur en gage
Dondaine dondon
Je veux ton cœur en gage, *dcn.*

Lozère.

c) Là haut, là haut, trois quarts du bois
Il y a-t-une bergère gardant ses moutons;
La bergère a bien de la peine;
Par là, par là passe un gros loup
Qu'ayant la gueule ouverte,
Il prit un de ses beaux moutons
Dans ces grands bois l'emporte.

— Par là l'y passe t'un cavalier
Ayant son épée claire ;
A fait trois tours autour du bois
Son mouton lui ramène.
Tenez, bergère, votre mouton,
Mettez-le avec les autres,
De peur que le loup ne revienne
Qu'il ne l'emporte encore.

— Monsieur en vous remerciant
De vos aides et de vos peines,
Quand nous tondrons nos moutons
Vous en aurez la laine.
— Je ne suis point marchand drapier,
Ni trafiqueur de laine,
Belle, donnez-moi z'un doux baiser
Pour soulager mes peines.

— Prenez-en un, prenez-en deux,
Puisque vous êtes si amoureux
Contentez douce envie,
Mais quand vous m'aurez bien baisée,
Cavalier, mon cher ami,
Ne l'allez pas répéter.

Pays Messin.

d) Entre Paris et Saint-Denis (*bis*),
J'y avais une bergère
Qui faisait paître son troupeau
Le long d'une lisière.

Un loup vint à sortir du bois (*bis*),
  Ayant sa gueule ouverte;
D'une brebis de son troupeau
  La belle fit la perte.

La belle se mit à crier (*bis*):
  Mon Dieu ! Vierge Marie !
Qui ramènera ma brebis,
  J'serai toujours sa mie.

Le fils du roi, par là passant (*bis*),
  Dégaîna son épée ;
Faisant trois fois le tour du bois,
  La brebis a trouvée.

Tenez, belle, votre brebis (*bis*) !
  Merci de votre peine ;
Quand je tonde-rai ma brebis,
  Vous en aurez la laine.

Belle, je ne suis point marchand (*bis*),
  Ni trafiquant de laine ;
Mais un doux baiser seulement
  Satisfera ma peine.

Ah ! Monsieur, ne criez pas tant (*bis*),
  Ma mère est aux écoutes ;
Et si mon père l'entendait
  Vous ferait passer outre.

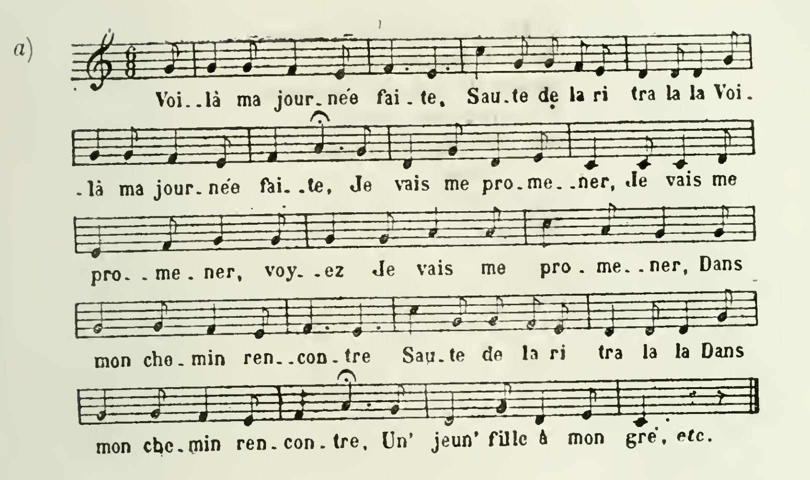
Quand un berger a bien servi (*bis*),
  Faut le payer sans doute ;
Quand un berger a bien servi,
  Faut le payer sans doute.

Tonneins (Lot-et-Garonne). — *L'Illustration*, décembre 1853.

IV

L'OCCASION MANQUÉE

a)



Voilà ma journée faite
Saute de lari tra la la,
Voilà ma journée faite
Je vais me promener,
Je vais me promener
Voyez
Je vais me promener.

Dans mon chemin rencontre
Saute de lari tra la la,
Dans mon chemin rencontre
Une jeune fille à mon gré,
Une jeune fille à mon gré
Voyez
Une jeune fille à mon gré.

La prends par sa main blanche
Saute de lari tra la la,
La prends par sa main blanche
Je la mène à danser,
Je la mène à danser
Voyez
Je la mène à danser.

Quand elle fut dans la danse
Saute de lari tra la la,
Quand elle fut dans la danse
Elle s'est mise à pleurer,
Elle s'est mise à pleurer
Voyez
Elle s'est mise à pleurer.

J'ai ma mère qu'est malade
Saute de lari tra la la,
J'ai ma mère qu'est malade
Il faut qu' j'vais la soigner,
Il faut qu' j'vais la soigner
Voyez
Il faut qu' j'vais la soigner.

Quand ell' n' s'ra plus malade
Saute de lari tra la la.
Quand ell' n' s'ra plus malade
Je reviendrai danser,
Je reviendrai danser
Voyez
Je reviendrai danser.

Et moi garçon honnête
Saute de lari tra la la,
Et moi garçon honnête
Je la laissai aller,
Je la laissai aller
Voyez
Je la laissai aller.

Quand elle fut dans la plaine
Saute de lari tra la la,
Quand elle fut dans la plaine
Elle s'est mis' à chanter,
Elle s'est mis' à chanter
Voyez
Elle s'est mis' à chanter.

Tais-toi, petite sotte
Saute de lari tra la la,
Tais-toi, petite sotte
Je saurai t'attraper,
Je saurai t'attraper
Voyez
Je saurai t'attraper ;

Soit en gardant tes vaches
Saute de lari tra la la,
Soit en gardant tes vaches
Ou en battant ton blé,
Ou en battant ton blé
Voyez
Ou en battant ton blé.

Je ne garde pas de vaches
Saute de lari tra la la,
Je ne garde pas de vaches
Et ne bats pas de blé,
Et ne bats pas de blé
Voyez
Et ne bats pas de blé.

Environs de Lorient. — Air de danse appelée *Tour.*

b) Voilà ma journée faite
Vole, mon cœur vole,
Je vais me promener
Mon cœur il a volé,
Je vais me promener
Gai, gai,
Je vais me promener.

Dans mon chemin rencontre
Une belle à mon gré.

Je l'ai pris par sa main blanche
Au bois je l'ai menée ;

Quand elle fut dans le bois
Elle s'est mise à pleurer ;

Oh ! qu'avez-vous la belle
Qu'avez-vous à pleurer?

Je pleure mon cœur en gage
Que vous voulez m'ôter.

Moi, suis garçon honnête
Je la laissai passer.

Quand elle fut sur la plaine
Elle s'est mise à chanter.

Ah ! qu'avez-vous la belle
Qu'avez-vous à chanter?

Je chante mon cœur en gage
Que vous m'avez laissé.

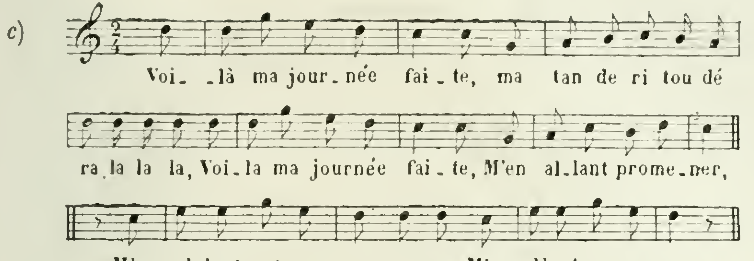
Oh ! taisez-vous, la belle,
Je vous attraperai;

Soit en gardant vos vaches
Ou en allant au pré.

Je n'garde ni bœuf ni vache
Vole, mon cœur vole,
Et je n'vais pas au pré
Mon cœur il a volé,
Et je n'vais pas au pré
Gai, gai,
Et je n'vais pas au pré.

Environs de Lorient.

c)



Voilà ma journée faite,
Ma tanderitou déralala la
Voilà ma journée faite
M'en allant promener,
Voyez
M'en allant promener.

En mon chemin rencontre
Une rare beauté.

J'la pris par sa main blanche
Dans un bois je l'ai menée.

Quand elle fut dans ce bois
Elle se mit à pleurer.

Que vous faut-il donc, belle,
Que si fort vous pleurez ?

Je pleure mon p...
Que vous m'allez ôter.

J'la pris par sa main blanche
Hors du bois j'lai menée.

Quand elle fut hors du bois
Elle se mit à chanter.

Que vous faut-il donc, belle,
Que si fort vous chantez?

Je chante ce gros lourdaut
Qui n' m'a osé baiser.

Retournons-y donc, la belle,
Cent écus vous aurez.

Pour cent et ni pour mille
Jamais vous ne m'y raurez.

Quand vous teniez l'alouette,
Il fallait la plumer.

Quand vous teniez la fillette
Il la fallait baiser.

Ronde des Ardennes. — *Poésies pop. de la France.*
Mss. de Bibl. nat., T. VI, f[ot] 179.

d) Fut pas plus sur la barque
Qu'ell' se mit à pleurer,
Qu'elle se mit à pleurer
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Qu'elle se mit à pleurer
Sur l'eau.

Ne pleurez pas la belle !
Nous vous débarquerons.

Fut pas plutôt à terre
Qu'elle se mit à chanter :

Au jardin de mon père
Un oranger il y a ;

Sur la plus haute branche
Un rossignol chantait :

Qui dit en son langage :
Amant, tu perds ton temps,
Amant tu perds ton temps
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Amant tu perds ton temps
Sur l'eau.

Suisse romande. — J. Olivier, *Le canton de Vaud.* Lausanne, 1837

V

LE GALANT ENDORMI

Po in duemoêne, aipré soupai
Me vint aine aivisai ;
Ai lai puotche mai bin-aimai
Tout drait m'en sô-t-allai

Envrie lai puotche, lai belle, euvrie
Lai belle, se vos m'aimai,
Et d'aine main me vint euvri
De l'atre m'embraissi.

Devétie vos, détchassie vos,
Mon aimi, couetchie vos ;
Ai ne fut pé chitôt i lé
Lou golant s'endermé.

Révoillie vos, revirie vos
Virce vo devé moi
Dis que les nues airaient tras djous
Dremirai vos tuodge ?

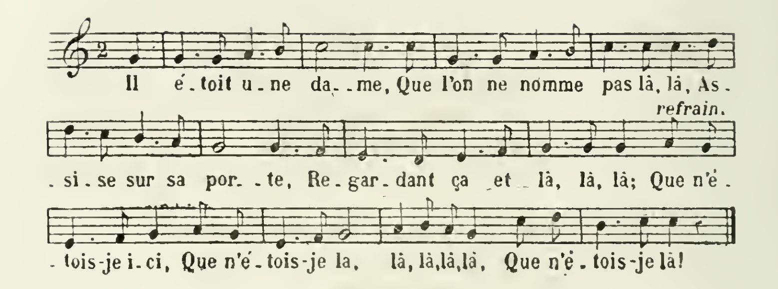
— Aine atre fois qui reverai
I vos contenterai.
— Aine atre fois que te vérai
Lai puotche fromerai.

Quand te tignos lai caye es biais,
Te daivos lai piumai ;
Quand te tignos lai pie a nid
Te daivos lai saisi.

Montbéliard. — Tuefferd, *Curiosités de l'histoire de Montbéliard* (dans la *Revue d'Alsace*, 1875.)

VI

LA NAPPE MISE



Il étoit une dame,
Que l'on ne nomme pas, *là, là*,
Assise sur sa porte,
Regardant çà et là, *là, là* ;
Que n'étois-je ici, que n'étois-je là, là, là, là,
Que n'étois-je là ?

Assise sur sa porte,
Regardant çà et là, *là, là*,
Un gentilhomme passe,
D'amour la salua, *là, là* ;

Un gentilhomme passe,
D'amour la salua *là, là*,
La prit par sa main blanche,
Dans un bois la mena, *là, là* ;

La prit par sa main blanche,
Dans un bois la mena, *là, là*,
Lui fit la révérence,
Et puis la laissa, *là, là* ;

Lui fit la révérence,
Et puis la laissa, *là, là*,
Que dites-vous, mesdames ?
A-t-il bien fait cela, *là, là* ;

Que dites-vous mesdames ?
A-t-il bien fait cela, *là, là*,
De voir la nape mise,
Et de ne dîner pas, *là, là* ?

Ballard, *Rondes à danser*, 1724.

VII

EN PASSANT LA RIVIÈRE

Vous qui désirez de passer l'eau
Embarquez-vous dans mon bateau
Je vous passerai la rivière
Jolie, jolie, jolie bergère
Je vous passerai la rivière
Jolie bergère.

Mais quand il fut au milieu de l'eau
Il la renversa dans le bateau
Il la renversa en arrière
Jolie, jolie, jolie bergère
Il la renversa en arrière
Jolie bergère.

Amant, amant, que faites-vous ?
Vous découvrez mes blancs genoux
Vous me prenez mon cœur en gage
Amant, amant, amant volage
Vous me prenez mon cœur en gage
Amant volage.

Ton cœur en gage, tu ne l'as plus
Jolie bergère, tu l'as perdu,
C'était en passant la rivière
Jolie, jolie, jolie bergère
C'était en passant la rivière
Jolie bergère.

Pays messin. — Chanson communiquée par M. Aug. Peupion.

VIII

JEANNETON LA DORMEUSE

Jeanneton prend sa faucille
Et s'en va couper du jonc,
Mais quand sa botte fut faite
Elle s'endormit tout du long.
Las! pourquoi s'endormit-elle
La petiote Jeanneton? } *bis*

Mais quand sa botte fut faite
Elle s'endormit tout du long;
Voilà qu'il passe près d'elle
Trois cavaliers de renom.

Le premier mit pied à terre
Et regarda son pied mignon,
Le second fut moins timide
Il l'embrassa sous le menton,

Mais ce que fit le troisième
N'est pas dit dans la chanson.
Las! pourquoi s'endormit-elle
La petiote Jeanneton? } *bis*

Juliette Lambert, *Mon village*, 1860.

Une variante de cette chanson, du recueil de Ballard, aurait pu trouver place ici ; mais comme elle a déjà été publiée avec la mélodie dans *Mélusine*, col. 543, nous y renvoyons le lecteur.

IX

JE VOUDRAIS ÊTRE HIRONDELLE



A la port' de Mariann'
Trois petits coups frappant
Ouvrez, ouvrez la porte
Mariann' à votre amant
Qui revient de la guerre
Sur son beau bâtiment.

Je n'ouvre pas ma porte
Il est minuit sonné,
Papa, maman dort bien
Il y a que moi z'ici,
Entrez par la fenêtre
Qu'est auprès de mon lit.

Aurais-tu le courage
De me laisser ici?
Je suis couvert de neige
Dans l'eau jusqu'aux genoux.

Je voudrais être hirondelle
Pour que je pourrais voler,
Sur les bras de Mariann'
J'irais me reposer,
Sur son blanc visage
Je prendrais un doux baiser.

Mes bras n'sont pas des branches
Pour vous y reposer ;
Au jardin de mon père
Il y a trois rosiers
Allez de branche en branche
Galant vous reposer.

Environs de Lorient.

X

LA BERGÈRE ET LE MONSIEUR

a) Eh ! bonjour, la belle.
— Eh ! bonjour, monsieur.
— Que fais-tu seulette
Dans ce bois touffu ?

— Assise sur l'herbette,
Je garde mes moutons ;
Je fleuris ma houlette
Toute pleine de fleurs.

— Sont-ce donc là, la belle,
Des amusements ?
Étant si jolie,
N'as-tu point d'amant ?

— Que dites, pécaire !
Ah ! qu'avez-vous nommé ?
Et jamais ma mère
Ne m'en avait parlé.

— Je sais que ta mère
Ne t'en parle pas,
Mais ton cœur, la belle,
Te le dit tout bas.

— Moi, je crois, pécaire !
Que vous perdez l'esprit,
Un cœur qui est sans langue
Peut-il avertir ?

— Un cœur se fait entendre
Sans langue et sans voix ;
La bergère aimable
Entend quelquefois.

— Dans ce vert bocage
Las ! je n'entends rien
Que le doux ramage
Du rossignolet.

— Tes paroles m'accablent,
Me mettent à la mort,
Bergère agréable,
Vois mon triste sort.

— Que pourrait-on faire
A un si grand mal ?
Il y a tout ce qu'il faut.

— Mais ton chien, la belle,
Est plus humain que toi,
Il flaire ma place
S'assied auprès de moi.

— Il a la langue fine,
Il sent des croutons ;
Pour cela, pécaire !
Il est prèsde vous.

Auvergne. — HERMANN, *Les Provinces* (article publié dan le *Vœu National* de Grenoble en octobre 1851.

b) Din lo rebeiro do Licha
Gayo berdziero leï tsantavo.

Un boun mouchur vèt à pacha
Per un blanc mou lo chaludavo.

Adiou berdziero, adiou mamour
D'en boun mati té ché levado.

Mouchur, oouro n'eï pas mati
Que n'eï bien claro matinado.

En tout parlant, en tout raillant
Toudzour lou mouchur ch'approutsavo.

Mouchur, vous approutia pach tant
Que moun bouyer eï din lo prado

Que vous dourio de l'agulliado.

Iéou n'aï pas 'poou de ton bouyer
Ni maï de cho grando agulliado.

Toun bouyer n'o loous pés terrous
A maï las tsaouchas roujadoujas.

Mouchur vous chè bé da tsaval
Maï n'avés las bottas mouilladas.

Mouchur que leï pachavas fa
La vous chias pas eital mouilladas.

Adiou berdziero, adiou mamour,
Lou boun Diou vous fayio chadzo.

Maï vous, mouchur, vous fajio chadzé.

Traduction : Dans la vallée de Lissac (village de l'arrond[t]. de Brive) — joyeuse bergère y chantait. — Un bon monsieur vient à passer, — par un blanc (gracieux ?) mot la saluait. — Adieu, bergère, adieu mamour, — de bon matin tu t'es levée. — Monsieur, à présent il n'est pas matin, — car il est bien claire matinée — Tout en parlant, tout en raillant — toujours, le monsieur s'approchait. — Monsieur ne vous approchez pas tant, — car mon bouvier est dans la prairie, — il vous donnerait de l'aiguillade. — Je n'ai pas peur de ton bouvier — non plus de sa grande aiguillade. — Ton bouvier a les pieds terreux — et les chausses pleines de rosée. — Monsieur vous êtes bien à cheval — et vous avez les bottes mouillées. — Monsieur, pourquoi y passiez-vous ? — vous ne vous les seriez pas ainsi mouillées. — Adieu bergère, adieu mamour, — le bon Dieu vous fasse sage. — Et vous aussi, monsieur, qu'il vous fasse sage.

Arrondissement de Brive (Corrèze). — Comm. par M. G. de Lépinay.

XI

L'AMOUR DES GARÇONS

a) Les hommes sont trompeurs
La chose est bien certaine.
Sont-ils auprès de vous :
Mademoiselle, je vous aime.

Sont-ils auprès de vous :
Mademoiselle, je vous aime.
En sont-ils éloignés
Ne disent plus de même.

En sont-ils éloignés
Ne disent plus de même.
Rencontrent-ils leurs amis :
Connais-tu mamzelle telle?

Rencontrent-ils leurs amis
Connais-tu mamzelle telle?
Elle croit d'bonne foi
Que j'suis amoureux d'elle.

Elle croit d'bonne foi
Que j'suis amoureux d'elle ;
Pour lui fair' voir que non
J'fais l'amour près d'chez elle.

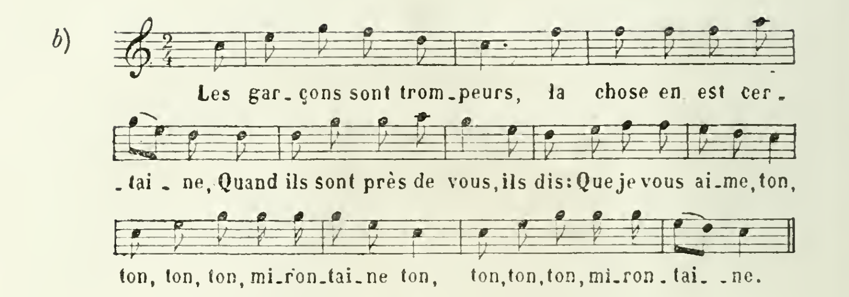
Pour lui fair' voir que non
J'fais l'amour près d'chez elle.
Cherchez un autre amant,
J'ai une autre maîtresse.

Cherchez un autre amant,
J'ai une autre maîtresse.
Je n'en chercherai pas
J'en ai à la douzaine.

Je n'en chercherai pas
J'en ai à la douzaine
Et de ceux que j'aimais
Vous faisiez le treizième.

A. Karr, *Voyage autour de mon jardin.*

b)



Les garçons sont trompeurs
La chose en est certaine ;
Quand ils sont près de vous
Ils disent : que je vous aime !
Ton ton ton ton mirontaine
Ton ton ton ton mirontaine.

Quand ils sont auprès de vous
Ils disent : Que je vous aime !
Quand ils sont éloignés
Ils n'en disent plus de même.

Ils se disent l'un à l'autre :
Connais-tu bien une telle ?
. . . .
Pour lui faire voir que non
Ils disent : Que je m'moque d'elle !

J'en irai voir une autre
A côté de chez elle.

C'est pas qu'elle est plus riche
Mais c'est qu'elle est plus belle.

Nous mang'rons d'la salade
Et boirons du vin mousseux.

Ronde des Ardennes. — *Poésies. pop. de la France*. Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f^ot 117.

XII

LA DISCRÉTION DES GARÇONS

a) Ce sont trois jeunes garçons
Qui s'en vont parmi la ville
Et ils s'en vont s'y promener
Pour aller voir leurs belles
Qui s'en vont se coucher.

Le plus jeune des trois
Allant à la porte de sa belle :
Ouvrez, ouvrez, la belle,
Si vous m'aimez,
Vous êtes à la chaleur,
Et moi à la rigueur.

Je n'ouvre pas ma porte
Il n'est pas encore l'heure,
Vous viendrez à l'heure de minuit,
Papa sera couché,
Maman sera-t-endormie.

Le beau galant s'en retourne
Trouver ses camarades :
Chers camarades,
Que j'ai le cœur joyeux !
J'y viens d'y voir ma mie,
Sa foi elle m'a promis.

La belle derrière la porte
Entendit ce langage :
Vierge Marie
Préservez-moi d'aimer !
Les amants d'à présent
Sont en danger de tromper.

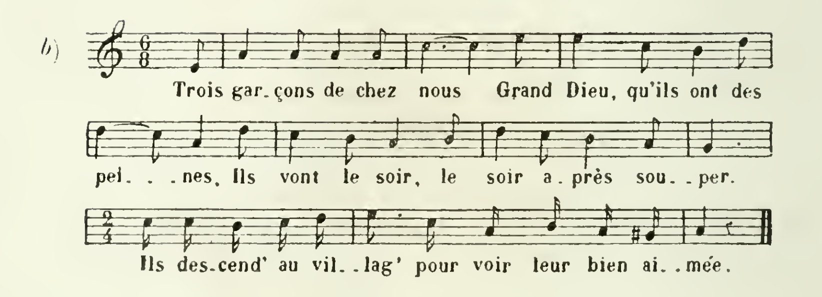
Le beau galant s'en retourne
A la fenêtre de la belle :
Ouvrez, ouvrez, la belle,
Si vous m'aimez,
Vous êtes à la chaleur,
Et moi à la rigueur.

Si tu avais été fidèle
Comme un amant doit l'être.
Tu aurais passé la nuit
Entre mes bras ;
Retire-toi galant
Tu t'en repentiras.

Que me donn'rez-vous la belle
Pour avoir eu tant de peine ?
Je te donnerai ma main
Pour te bannir
Et le chemin du roi
Pour t'éloigner de moi.

Pays Messin.

b)



Trois garçons de chez nous
Grand Dieu, qu'ils ont des peines!
Ils vont le soir,
Le soir après souper,
Ils descend' au villag'
Pour voir leurs bien-aimées.

Le plus jeune des trois
A la port' de la sienne :
Ouvrez, ouvrez
La belle si vous m'aimez,
Vous êtes à la chaleur
Et moi à la rosée.

La belle a répondu
Comm' une fille volage :
Viens-t'en ce soir
Vers les onz' heures, minuit,
Papa sera couché
Maman s'ra z'endormie.

Le beau galant s'en va
Trouver ses camarades :
Chers camarades,
Je viens d'chez ma bonne amie,
Son cœur elle m'a promis.

La belle qui est en fenêtre
Qui entend ce discours :
Vierge Marie
Conservez-moi cette nuit!
Les garçons sont trompeurs,
Ils veul' tromper les filles.

Vers les onz' heures, minuit,
Le beau galant arrive :
Ouvrez, ouvrez
La belle si vous m'aimez
Vous êtes à la chaleur
Et moi z'à la rosée.

Si tu aurais été fidèle
Comm' un amant doit être
Tu aurais passé
La nuit entre mes bras,
Va, mon ami, va
Tu te repentiras.

Que me donn'rez-vous, belle,
Pour me faire tant d'peine?
Je te donnerai la mer
Pour te noyer
Et le chemin du roi
Pour t'éloigner de moi.

Environs de Lorient

XIII

MARIEZ-VOUS



Là-haut, là-haut sur ces rochettes,
Ah! ah! ah! mariez-vous,
Il y a un cavalier honnète
Mariez-vous
Mariez vous, jeunes fillettes
Mariez-vous.

Il y a un cavalier honnète;
Il dit que je suis sa maîtresse.

Je ne la suis ni ne le veux être

A marier ils sont honnètes

Et mariés, ils sont les maîtres

Tout va à leur chienne de tète

Je crois que le diable s'en mèle.

Vendée. — *Poésies pop. de la France.* Mss. de la Bibl. nat., 3343 fos 436.

XIV

LE COEUR DES JEUNES FILLES CHANGE TOUJOURS

« Les petits oiseaux qui sont dans les bois sont joyeux pour leur âge !

« Quand je les entends chanter, j'ai regret du temps que je passe à pleurer.

« Pourquoi pleurer le temps passé ? Hélas ! il ne revient point ! Les petits oiseaux ne pleurent pas.

« Mais la roche laisse couler son eau goutte à goutte ; ainsi il faut que le cœur de l'homme laisse couler sa source de larmes.

« Comme une plume sur l'eau, l'amour des jeunes filles est léger.

« Comme une pomme mûre sur une branche, l'amour des jeunes filles est solide.

« Et comme une pomme piquée des vers, l'amour des jeunes filles est loyal.

« J'ai appris qu'il ne fallait pas se confier au vent du moulin ni aux paroles des jeunes filles.

« Le vent du moulin change souvent, mais le cœur des jeunes filles change toujours !... »

Chant traduit du breton. - Dubarry, *A Douardenez* (Nouvelle.)

XV

LA VOLONTÉ DES FILLES EST DIFFICILE A CONNAITRE

Rossignolet sauvage,
Rossignolet chermant
Veudris-tu ben
Me portér ine lettre
A moun' amant
Tieu-là que mon tieur aime !

Rossignol prend la lettre
Chez la belle y s'en va.
Ah ! dormé-vous,
Sommeillé-vous la belle
Pensé-vous ben
A tieu-là qui ve z'aime ?

La belle, sans chandelle,
Prenit son jupon bian ;
A l'aparçut
A travers la fenètre,
A l'aparçut
In joli kiair de lune...

. . . .

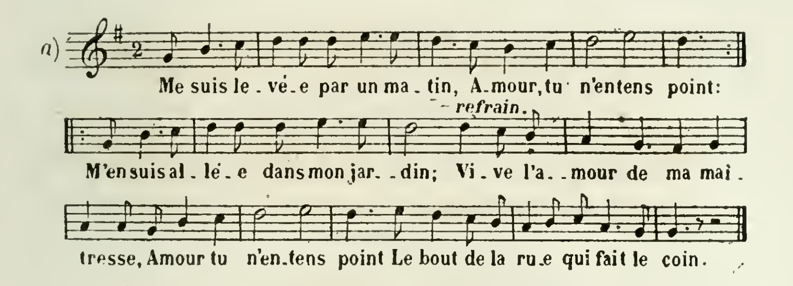
Sembiab' a lées girouettes
Qui sont sûs les clochiers,
Le vent les prend
Et les tourne, et les vire :
Voilà galants
La croyance des filles.

La volonté des filles
A l'ée dure à savouèr ;
Vené ce soùér,
A ve disant d'ine manière ;
Vené demain,
A ve dirant d'ine autre !

Saintonge. — CHAPELOT, *Contes balzatois*, 1877, p. 6

XVI

LES GARÇONS NE VALENT RIEN



Me suis levée par un matin,
Amour, tu n'entens point
M'en suis allée dans mon jardin ;
Vive l'amour de ma maîtresse,
Amour tu n'entens point
Le bout de la rue qui fait le coin.

M'en suis allée dans mon jardin
Pour y cueillir le romarin

Pour y cueillir le romarin
Je n'en eus pas cueilli trois brins

Je n'en eus pas cueilli trois brins
Que le doux rossignol y vint

Que le doux rossignol y vint
Qui me disoit en son latin

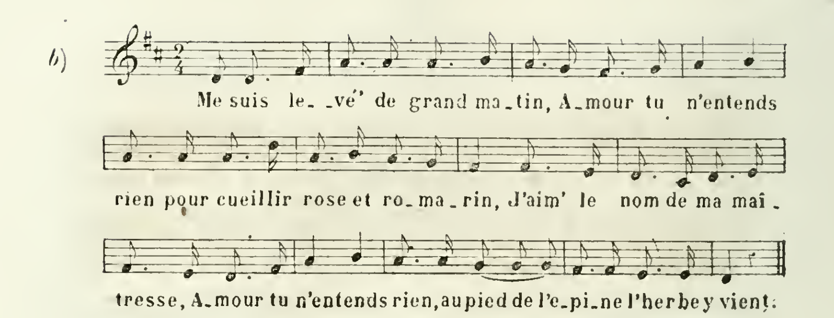
Qui me disoit en son latin
Fille, croyez-moi, n'aymez point

Fille, croyez-moi, n'aymez point
Car les garçons ne valent rien

Car les garçons ne valent rien
Et les hommes encore moins.

BALLARD, *Rondes à danser*, 1724.

b)



J'me suis levé de grand matin
Amour tu n'entends point
Pour cueillir rose et romarin ;
J'aime le nom de ma maîtresse
Amour tu n'entends point
Au pied de l'épine, l'herbe y vient.

Pour cueillir rose et romarin ;
Je n'en eus pas cueilli trois brins

Qu'un bel oiseau vint sur ma main,
Me dire, en son joli refrain,

Que tous les hommes ne valent rien
Et les garçons encore moins,

Mais pour les femmes je n'en dis rien
Amour tu n'entends point
Et pour les filles je les soutiens;
J'aime le nom de ma maîtresse
Amour tu n'entends point
Au pied de l'épine, l'herbe y vient.

Vendée. — *Poésies pop. de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f[ot] 122



Ce sont les dames de Paris (*bis*)
Qui ont fait blanchir leur logis
Mon beau ruban gris, mon beau ruban gris
Mon beau ruban jaun', mon joli gris jaun'
Mon gris joli, mon beau ruban gris.

Qui ont fait blanchir leur logis
Depuis la table jusqu'au lit;

Depuis la table jusqu'au lit
Depuis le lit jusqu'au jardin ;

Depuis le lit jusqu'au jardin ;
Dedans ce jardin il y a-t-un puits

Dedans ce jardin il y a-t-un puits
Tous les oiseaux vont faire leur nid

Tous les oiseaux vont faire leur nid
La caille ainsi que la perdrix

La caille ainsi que la perdrix ;
La caille a dit par son latin

La caille a dit par son latin
Que les hommes ne valent rien

Que les hommes ne valent rien,
Mais les garçons je les soutiens ;

Napoléon en a besoin
Pour faire la guerre à nos Prussiens.
Mon beau ruban fin, etc.

Environs de Lorient.

d)



Mon pèr' n'avait d'enfant que moi (*bis*)
Encor' sur la mer il m'envoie
Tra la la la la la
En revenant du moulin,
J'ai perdu mon chemin.

Le batelier qui me passa
Me dit, mignonne, embrasse-moi ;

Nenni, car mon père le saura.
Qui voulez-vous qui lui dira?

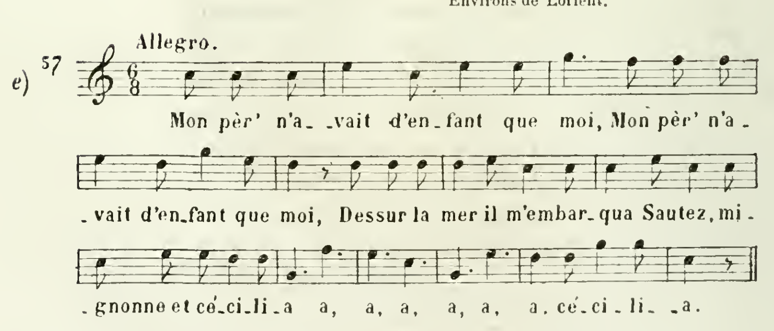
Les p'tits oiseaux qui vol' au bois.
Oh ! nenni, car ils ne parl' pas,

Ils vont dire à leur voisin
Que les jeun' fill, ne valent rien

Que les jeun' fill' ne valent rien
Et les garçons je les soutiens.

Environs de Lorient.

e) 57



Mon pèr' n'avait d'enfants que moi (*bis*),
Dessur la mer il m'embarqua,
Sautez mignonne et Cécilia
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Cécilia.

Dessur la mer il m'embarqua
Le batelier qui me passa

Le batelier qui me passa
Me dit : la belle, embrasse-moi.

Me dit : la belle, embrasse-moi.
Non, non, monsieur, je n'oserais,

Non, non, monsieur, je n'oserais,
Car si mon papa le savait

Car si mon papa le savait
Dans un couvent il me mettrait.

Dans un couvent il me mettrait.
Mais, la belle, qui le lui dirait ?

Mais, la belle, qui le lui dirait ?
Les oiseaux du bois parlent-ils ?

Les oiseaux du bois parlent-ils ?
Oui-dà, monsieur quand ils sont appris

Oui-dà, monsieur, quand ils sont appris
Et ils disent dans leur langage,

Et ils disent dans leur langage :
Que tous les hommes ne valent rien,

Que tous les hommes ne valent rien,
Et les plus jeunes encore bien moins.

Barrois. — Chanson communiquée par M. H. Gérard.

b) Dessus la mer il m'embarqua (*bis*),
Le batelier qui me mèna
Sautez mignonne et Cécilia.

Le batelier qui me mèna
Me dit : La belle, embrassez-moi.

Oh ! non monsieur, je n'oserais,

Car si mon papa le savait,

Des coups d'bâton il me donn'rait.

Qui est-ce qui lui dirait ?

Ce ne serait ni vous, ni moi.

Ce seraient les oiseaux des bois.
Les oiseaux des bois parlent-ils?
Ils disent que oui, dans leur langage,
Et que ces hommes ne valent rien
Et ces garçons encore bien moins
Et de ces femmes on n'en dit rien
Et de ces filles on les soutient.

Vendée. — *Poésies pop. de la France*. Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f^{ot} 131.

XVII

LES FILLES ET LES GARÇONS

Mon père m'envoie à l'herbe
Vive la rose
A l'herbe et au cresson
Vive la rose et le lilas.

Il n'y avait pas d'herbe
Vive la rose
Il n'y avait que du cresson
Vive la rose et le lilas.

En calèche les filles
Vive la rose
En charrue les garçons
Vive la rose et le lilas.

Les demoiselles sont couturières
Vive la rose
Et les garçons sont chiffonniers
Vive la rose et le lilas.

En promenade les filles
Vive la rose
En prison les garçons
Vive la rose et le lilas.

Des boucles d'or aux filles
Vive la rose
Des vieux anneaux aux garçons
Vive la rose et le lilas.

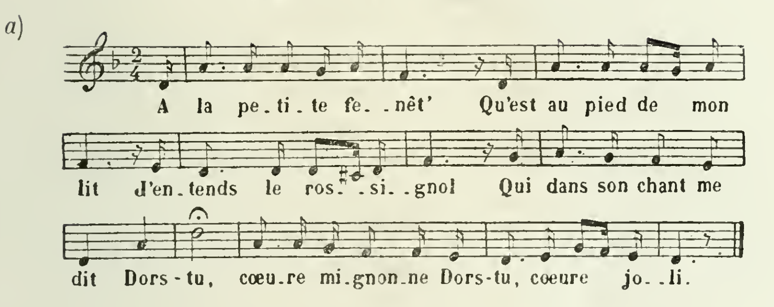
De belles bottines aux filles
Vive la rose
De vieilles savates aux garçons
Vive la rose et le lilas.

Paris.

XVIII

MISÈRE EN MÉNAGE

a)



A la petite fenêt'
Qu'est au pied de mon lit (*bis*),
J'entends le rossignol
Qui dans son chant me dit :
Dors-tu, cœure mignonne,
Dors-tu, cœure jolie?

J'entends le rossignol
Qui par son chant me dit :
Toute fille qui se marie
Se met en grand souci.

Le premier jour de noces
On quitte la famille.

Adieu donc, père et mère
Frères, sœurs, et amis ;

Je m'en vais en ménage
Avecque mon mari.

Ce n'est pas pour un an
Ni pour un an et demi,

C'est pour pendant sa vie
Pendant la mienne aussi.

Environs de Lorient.

b) C'était par un dimanche,
Le lundi, le mardi
En ouvrant ma fenêtre
Tout au pied de mon lit.
Donne ton cœur, ma mignonne,
Donne ton cœur joli.

Le rossignol qui chante
Ou par chanson me dit :

Que les jeun' fill' sont sottes
Celle qui prenn' des maris.

Premier jour de leurs noces
Elles ont de bons amis

Deux ou trois jours apres
Ils ont la jalousie.

Adieu donc père et mère
Et parents et amis

Je m'en vais en ménage
Avecque mon mari;

Ce n'est pas pour un an
Ni un an et demi ;

Ce sera pour toujours
Le restant de ma vie.

Environs de Lorient.

c) Sur le bord de la Loire
Sur le bord d'un étang
J'entends le rossignol chanter.
Il dit dans son langage
Que les amants sont malheureux
De se mettre en ménage!

A se mettre en ménage
On n'a que du tourment,
Il faut nourrir femmes et enfants
Payer taille et louage ;
C'est toujours en recommençant
La misère du ménage !

Le jour de nos noces
Quel habit prendrons-nous?
Nous y prendrons notre habit gris
L'habit de complaisance
Avec le chapeau de souci
Aux cordons de souffrance.

Le lendemain de nos noces
Quel habit prendrons-nous ?
Nous prendrons le mouchoir en main
Pour essuyer nos larmes,
Puis nous dirons : adieu, bon temps,
Nous voilà en ménage.

Huit jours après nos noces
Y a bien du changement !
Je m'en vais chez mon père
Lui conter que mon homme
Reste toujours au cabaret
Que ce n'est qu'un ivrogne.

Loiret. — Chanson communiquée par M. J. Poquet.

d) Là-haut sur ces montagnes
J'entends les petits oiseaux
Qui se disent les uns aux autres
Dans leur joli langage:
Ah ! malheureux sont les amants
Qui se mettent en ménage!

Pour se mettre en ménage
Faut avoir de l'argent
Il faut nourrir femmes et enfants
Et embrasser l'ouvrage
Et dire adieu à ses beaux jours,
Me voilà en ménage !

Le jour que j'me marie,
Le plus beau de mes jours,
A fallu prendre l'habit blanc
L'habit de pénitence
Et le ruban des trois couleurs
Le cordon de souffrance.

Au bout de quelques semaines
Mon père je vais trouver :
Mon père, vous m'avez mariée
Vous m'avez donné un homme
Qui est toujours au cabaret,
Ça n'fait pas sa besogne.

Ah ! va, ne dis rien, ma fille,
Cela se passera.
Il faut l'aimer, le caresser
Et en faire bon usage
Et puis après tout ira bien
Dans ton petit ménage.

Loiret. — Chanson communiquée par M. J. Poquet.

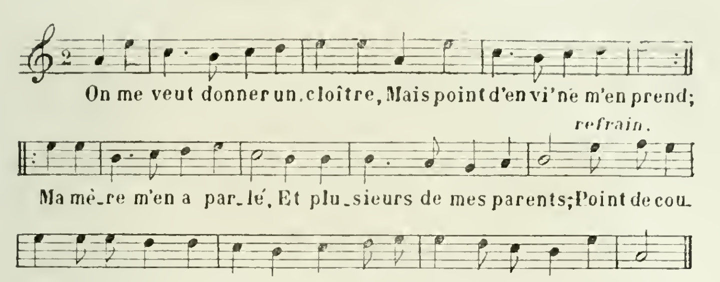
e) Quand on marie les filles
On les mène à la messe,
On les mène à la messe ;
En compagnie d'yeux (*de leurs*) gens.
Adieu les amourettes
Adieu donc pour longtemps.

Ils la prenont cheu (*chez*) guère
Ils la menont cheu rien.
Héla ! la pouvre fille
Qu'al' a donc du chagrin.
Héla ! la pouvre fille
Jamais al' n'aura rien.

Berry. — Jamet-Massicault, *Thibault* (roman).

XIX

POINT DE COUVENT



On me veut donner un cloître,
Mais point d'envie ne m'en prend ;
Ma mère m'en a parlé,
Et plusieurs de mes parents.
Point de couvent je ne veux, ma mère,
Point de couvent je ne veux, maman.

Ma mère m'en a parlé,
Et plusieurs de mes parents :
Mais je lui ay dit, ma mère,
Attendez encor un an ;
Point de couvent je ne veux, ma mère,
Point de couvent je ne veux, maman.

Mais je lui ay dit ma mère,
Attendez encor un an :
Je connois un gentilhomme,
Qui est bien fait et galand ;
Point de couvent je ne veux, ma mère,
Point de couvent je ne veux, maman.

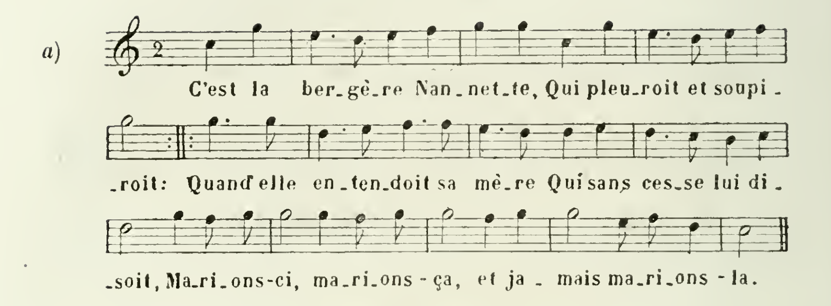
Je connois un gentilhomme,
Qui est bien fait et galand :
Il m'a juré sur l'herbette,
De m'aimer uniquement ;
Point de couvent je ne veux, ma mère
Point de couvent je ne veux, maman.

BALLARD, *Rondes à danser,* 1724.

XX

LA FILLE QU'ON NE MARIE PAS

a)



C'est la bergère Nannette,
Qui pleuroit et soupiroit :
Quand elle entendoit sa mère
Qui sans cesse luy disoit :
Marions-cy, marions-ça,
Et jamais marions-la.

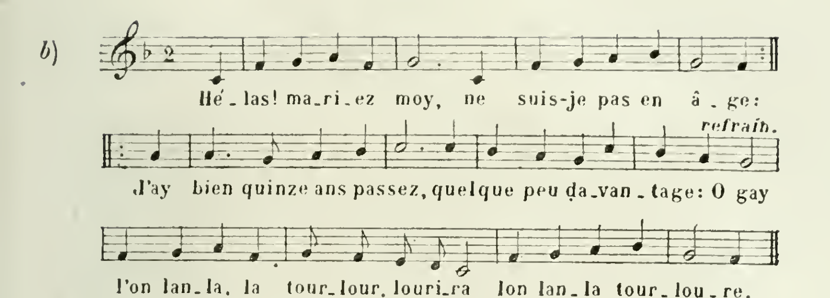
Suis-je pas bien misérable
De passer ainsi mon temps?
Soit aux champs, soit à la table,
On me dit incessamment,
Marions-cy, marions-ça,
Et jamais marions-la.

Tous les jours il faut que j'aille
Mener paître les moutons,
Et quand je suis revenue
L'on me dit cette chanson :
Marions-cy, marions-ça,
Et jamais marions-la.

Or je vous supplie, ma mère,
Pour une dernière fois
Que si vous aymez Nannette
Vous redisiez désormais :
Marions-cy, marions-ça,
Mais dites : marions-la.

Ch. Ballard, *Brunettes ou petits airs tendres*, 1704.

b)



Hélas ! mariez moy, ne suis-je pas en âge?
J'ay bien quinze ans passez, quelque peu davantage :
O gay, lon lanla, la tour lour
Lourira, lon lanla tour loure.

J'ay bien quinze ans passez, quelque peu davantage.
Si l'on ne me marie, ah je feray ravage,

Si l'on ne me marie, ah je feray ravage,
Je laisseray aller les bœufs parmi les vaches,

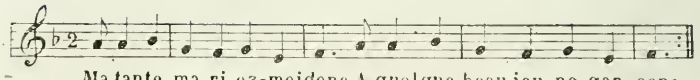
Je laisseray aller les bœufs parmy les vaches,
Je gateray le beurre, et aussi le laitage,

Je gateray le beurre, et aussi le laitage,
Je laisseray aller là, le chat au fromage.
O gay, lon lanla, la tour lour
Lourira, lon lanla tour loure.

BALLARD, *Rondes à danser*, 1724.

XXI

MARIEZ-MOI





Ma tante, mariez-moi donc
A quelque beau jeune garçon :
Je suis lassée d'attendre, ma tante,
Je suis lassée d'attendre.

Ma tante, il y a bien six mois
Qu'il me promène dans ces bois ;
En cassant des amandes, ma tante,
En cassant des amandes.

Ma tante, il est si bon garçon
Il coupe des bours' à foison ;
Et les met dans sa manche, ma tante,
Et les met dans sa manche.

Ballard, *Rondes*, 1724.

XXII

LA CADETTE MARIÉE AVANT L'AINÉE

Voilà le mois de mai
Et tra et tra la la,
Voilà le mois de mai
Il faut marier nos filles (*bis*).

Laquelle mari'rons-nous ?
La grande ou la petite.

La petit', s'il vous plaît,
Elle est la plus gentille.

La grand' monte à sa chambre
Et se met à pleurer.

Son père monte aussitôt :
Pourquoi pleures-tu, ma fille?

On marie ma p'tit' sœur
Et moi je reste fille.

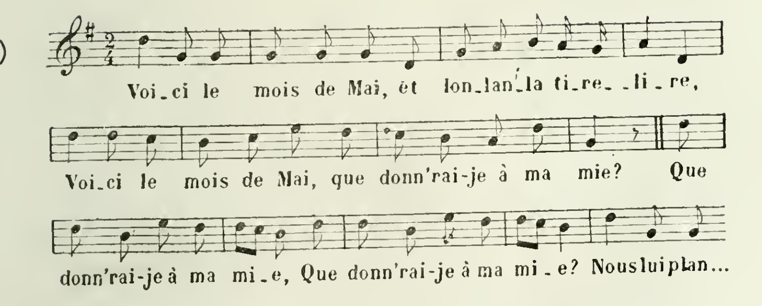
Ne pleur' pas ma fille,
On te mariera riche.

Avec six bott's d'oignon
Et tra et tra la la,
Avec six bott's d'oignon
Et deux liards de persil.

Loiret. — Chanson communiquée par M. J. Poquet.

Variante boulonnaise du dernier couplet : *avec six liards d oignons et deux liards de pommes cuites.*

b)



Voici le mois de mai,
Et lon lan la tire lire,
Voici le mois de mai,
Que donn'rai-j à ma mie (ter).

Nous lui plant'rons un mai
A sa porte jolie.

Quand l'mai s'ra planté
Nous demand'rons la fille.

Laquelle demand'rons-nous ?
Est-ce la vieille ou la jeune ?

Nous demand'rons la jeune,
Car c'est la plus jolie.

La vieille monte en haut
En faisant des soupirs.

Son père la suivit :
Que vous faut-il, ma fille?

Ma sœur a des amants,
Et moi je rest'rai fille.

Oh ! taisez-vous, ma fille,
Nous vous marierons riche

A un marchand d'oignons
Et un marchand d'pommes cuites.

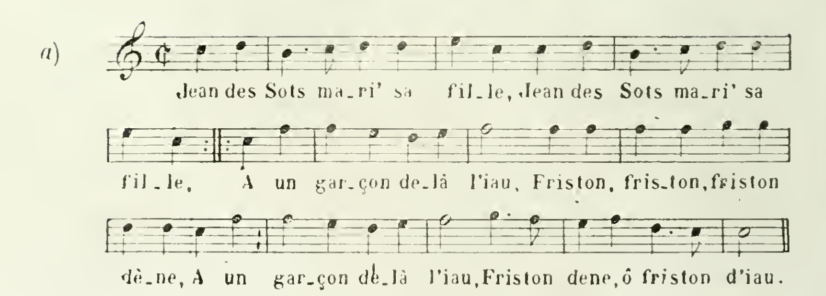
S'en va parmi la ville
En criant : aux pommes cuites!

A quatre pour un sou
C'est d'la bonn' marchandise.

Daigny, arrondissement de Sedan. — *Poés. pop. de la France*
Mss. de la Bible nat., T. VI. f[o] 132.

XXIII

LE MARIAGE RIDICULE



Jean des Sots mari' sa fille (*bis*),
A un garçon de-là l'iau,
Friston, friston, fristondene
A un garçon de-là l'iau,
Fristondene, ô friston d'iau.

Nous allions tous à la messe,
Quatr' à quatr' sur une ânesse ;
L'épousé' sur un porciau,
Friston, friston, fristondene,
L'épousé' sur un porciau,
Fristondene, ô friston d'iau.

Le vieillard qui les épouse
Étoit vêtu d'une housse ;
Sur la tête avoit un siau,
Friston, friston, fristondene,
Sur la tête avoit un siau,
Fristondene, ô friston d'iau.

Nous avions bonne cuisene,
De deux mouches les échenes ;
Les quartiers pendoint au croc,
Friston, friston, fristondene,
Les quartiers pendoint au croc,
Fristondene, ô friston d'iau.

L'on voyoit dessus la nappe,
Les poux courir quatre à quatre ;
Le marié tuoit les gros,
Friston, friston, fristondene,
Le marié tuoit les gros,
Fristondene, ô friston d'iau.

La mariée mal apprise,
Fit caca dans sa chemise ;
Et embrenit ses sabiots,
Friston, friston, fristondene,
Et embrenit ses sabiots,
Fristondene, ô friston d'iau.

Le marié plus honneste,
Jetta l'iau par la fenêtre ;
Tout jusques dans le ruissiau,
Friston, friston, fristondene,
Tout jusques dans le ruissiau,
Fristondene, ô friston d'iau.

BALLARD, *Rondes à danser*, 1721.

b)

Ma tante Drine a marié ch' fille
Courte et groche et mal habile
Aveuc un jone provinçot
Riguinguette
Aveuc un jone provinçot
Riguinguette, riguingo.

Quand ils allèrent ach' l'église
I courotent com' des biches
Quat' à quat' aveuc leu pourchiau.

Quand cha fu pour lu mett' à tabe
Chés poux y courottent quat' à quat'
Chés petits après chés gros.

Iz ont eu pour de l' bonne bière
Del' pichade ed vieille grand'mère ;
Monsieu l' curé n'a bu six pots.

Iz ont eu pour lu mariage
Eun' pènée ed vieill's cornailles ;
El' marié rongeait les os.

Quand cha vint su les minuit
El' mariante al pich' au lit ;
Ch'était faute ed pot pichoi.

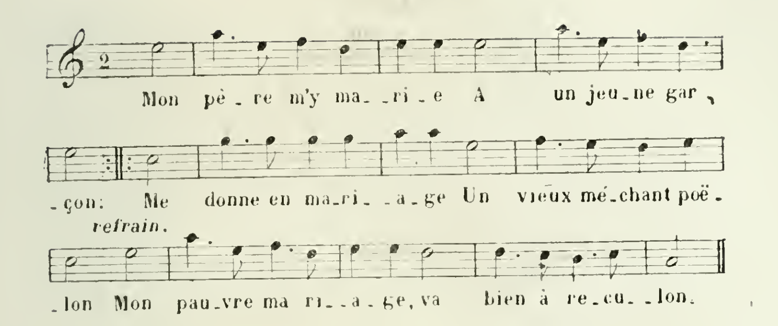
El marié qu'est pas honnète
Il a tié par el' fernête
Edsus t' tète de m' n'onque Jaquot.

Em' n'onque Jaquot cria tout haut :
V'la qu'i pleut des gros morciaux,
J'ai du bren plein min capiau
Riguinguette
J'ai du bren plein min capiau
Riguinguette, riguingo.

Boulonnais. — Com. par M. E. Deseille.

XXIV

LA DOT RIDICULE



Mon père m'y marie,
A un jeune garçon ;
Me donne en mariage
Un vieux méchant poëlon,
Mon pauvre mariage
Va bien à reculon.

Me donne en mariage,
Un vieux mechant poëlon,
Une méchante écuelle
Qui n'a point d'orillon ;

Une méchante écuelle
Qui n'a point d'orillon ;
Et une vieille huche
Qui n'avoit point de fond ;

Et une vieille huche
Qui n'avoit point de fond ;
Une méchante vache,
Qui n'avoit qu'un trayon ;
Une méchante vache,
Qui n'avoit qu'un trayon ;
Une ânesse éreintée,
Avecque son ânon ;

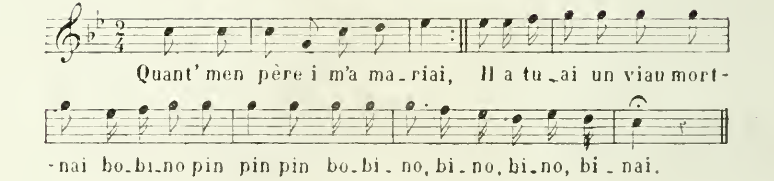
Une ânesse éreintée,
Avecque son ânon,
Pour aller à la foire,
A la foire à Baumont,

Pour aller à la foire,
A la foire à Baumont.
En passant dans les bois
Le loup mangit l'ânon,
Mon pauvre mariage
Va bien à reculon.

Ballard, *Rondes à danser*, 1724.

XXV

LE FESTIN DE NOCES



Quant' men pèr' i m'a mariai (*bis*),
Il a tuai un viau mort-nai
Bobino pinpin
Pin bobino, bino, bino, binai.

Il a tuai un viau mort-nai (*bis*),
Y a invitai monsieur l' curai.

Y a invitai monsieur l' curai (*bis*),
Jusqu'à la gueul' s'en est fourrai.

Jusqu'à la gueule s'en est fourrai (*bis*),
Tant qu'à la fin n'en est crevai.

Tant qu'à la fin n'en est crevai (*bis*),
Tout l' villag' en est empestai.
Bobino pinpin
Pin bobino, bino, bino, binai.

Chanson du Nord-Est de la France.

XXVI

LE PETIT MARI

(Air et chanson bien connus.)

a) Mon père m'a donné un mari,
Mon Dieu, quel homme,
Quel petit homme !
Mon père m'a donné un mari,
Mon Dieu ! quel homme,
Qu'il est petit !

D'une feuille on fit son habit ;

Le chat l'a pris pour une souris,

Au chat ! au chat ! c'est mon mari !

Je le couchai dedans mon lit,

De mon lacet, je le couvris ;

Le feu à la paillasse a pris,

Mon petit mari fut rôti,

Pour me consoler, je me dis :
Mon Dieu ! quel homme,
Quel petit homme !
Pour me consoler, je me dis :
Mon Dieu ! quel homme
Qu'il est petit !

b) Mon père m'a donné un mari
Mon Dieu ! quel homm' ! quel petit homm'
Mon pèr' m'a donné un mari
Mon Dieu ! quel homm' ! qu'il est petit !

Je le perdis dans mon grand lit,

J' pris la chandelle et le cherchis ;

A la paillasse le feu prit,

Je trouvai mon mari rôti ;

Sur une assiette je le mis.

Le chat l'a pris pour un' souris.

Au chat! au chat! c'est mon mari!

Fillettes qui prenez un mari
Mon Dieu! quel homm'! quel petit homm'
Fillettes qui prenez un mari
Ne le prenez pas si petit.

Mme DE CHABREUL, *Jeux et exercices des jeunes filles.* Paris, 1860.

c) Mon père m'a donné mari
Mon Dieu quel homme!
Quel petit homme!
Mon père m'a donné mari;
Mon Dieu! quel homme!
Qu'il est petit!

Il me l'a donné si petit;

Que dans mon lit il se perdit;

Je r'tournai la paille du lit;

Je trouvai mon mari transi;

Auprès du feu je l'apportis;

Dans les cendres il se perdit;

Je pris la fourche et le cherchis;

Je trouvai mon mari rôti;

Sur une assiette je le mis:

Le chat le vit et l'emportit;

Non, de mes jours je n'ai tant ri;

Voir prendre un homm' pour un' souris!
Mon Dieu! quel homme!
Quel petit homme!
Voir prendre un homm' pour un' souris!
Mon Dieu! quel homme!
Qu'il est petit!

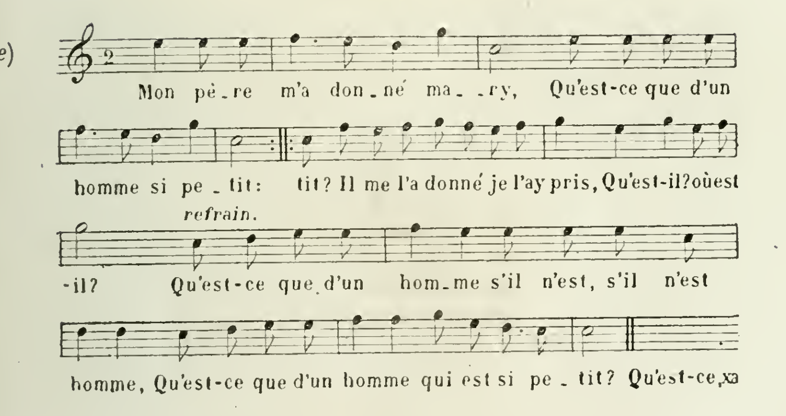
Chansonnier de société ou choix de rondes. Paris, 1812.

d) Mon père m'a donné mari,
Jamais j' n'avais tant ri ;
Il me l'a donné si petit,
Dam' ça m' fit rire :
Jamais j' n'avais tant ri
Que ça m' fit rire.

Il me l'a donné si petit
Jamais j' n'avais tant ri ;
Que dans mon lit il se perdit,
Etc., etc., etc.

(Les détails sont les mêmes que dans *c*). — *Chansonnier de société,* 1812.

e)



Mon père m'a donné mary,
Qu'est-ce que d'un homme si petit ?
Il me l'a donné, je l'ay pris
Qu'est-il ? où est-il ?
Qu'est-ce que d'un homme
S'il n'est, s'il n'est homme,
Qu'est-ce que d'un homme qui est si petit?

Il me l'a donné, je l'ay pris,
Le soir quand avec luy couchis

Le soir, quand avec luy couchis
Dedans le lit il se perdit.

Dedans le lit il se perdit.
Dedans la paille le cherchis

Dedans la paille le cherchis.
Bien quatre jours il y restit

Bien quatre jours il y restit
Tant qu'à la fin il étouffit

Tant qu'à la fin il étouffit.
Qu'est-ce que d'un homme si petit?
M'envoilàquitte, Die u mercy.
Qu'est-il? où est-il?
Qu'est-ce que d'un homme
S'il n'est, s'il n'est homme,
Qu'est-ce que d'un homme qui est si petit?

BALLARD, *Rondes à danser*, 1724.

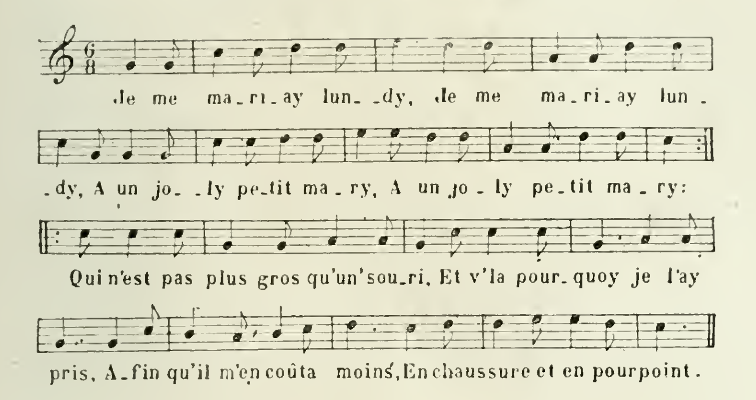
f) Mon père m'a donné mari
Il me l'a donné si petit
Ma tourlourifi
Ma tourlourifa
Non, je ne veux plus,
Je n'oserai
Je n'irai pas
Seulette au bois.

Il me l'a donné si petit,
Que dans mon lit il se perdit,
Ma tourlourifi, etc., etc.

(Les détails sont les mêmes que dans *c*). -- *Chansonnier de société*, 1812.

XXVII

POURQUOI J'AI PRIS UN PETIT MARI



Je me mariai lundy (*bis*)
A un joly petit mary (*bis*)
Qui n'est pas plus gros qu'une souris.
Et v'là pourquoi je l'ay pris:
Afin qu'il m'en coûta moins
En chaussure et en pourpoint.

Du dedans d'une noix
Je l'ay bien nourri trois mois
Et v'là pourquoi je l'ay pris:
Afin qu'il m'en coûta moins
En chaussure et en pourpoint.

De la plure d'un oignon
Je luy ai fait un caleçon
Avec un bonet de nuit.
Et v'là pourquoi je l'ay pris:
Afin qu'il m'en coûta moins
En chaussure et en pourpoint.

D'une feuille d'artichaud
Je luy ai fait un manteau
Et une culotte aussi.
Et v'là pourquoi je l'ay pris:
Afin qu'il m'en coûta moins
En chaussure et en pourpoint.

De la coquille d'un œuf
Je le couvre quand il pleut
Et quand il neige aussi.
Et v'là pourquoy je l'ay pris :
Afin qu'il m'en coûta moins
En chaussure et en pourpoint.

D'une vieille aiguille épointée
Je luy ay fait faire une épée
Et un p'tit poignard aussi.
Et v'là pourquoy je l'ay pris :
Afin qu'il m'en coûta moins
En chaussure et en pourpoint.

Ballard, *Rondes à danser.* Paris, 1724.

XXVIII

LE MARI BENÊT



Quand Colin revint du bois avec sa serpe,
Il trouva sa femme au lit en cotte verte ;
C'en que tu veux, Jeannette,
C'en que tu veux, je veux.

Il trouva sa femme au lit en cotte verte,
Et que diable donc est ceci, mamour Jeannette ?

Et que diable donc est ce ci, mamour Jeannette ?
C'est ton cousin tout germain de par ta mère,

C'est ton cousin tout germain de par ta mère.
Qu'en chere lui ferons-nous, mamour Jeannette ?

Qu'en chere lui ferons-nous, mamour Jeannette ?
Donnerons chapon rôti, pâté de lievre ;

Donnerons chapon rôti, pâté de lievre,
Hélas où couchera-t-il, mamour Jeannette ?

Hélas où couchera-t-il, mamour Jeannette ?
Il couchera au grand lit, et moi avecque ;

Il couchera au grand lit, et moi avecque ;
Et moi oùcoucherai-je, mamour Jeannette ?

Et moi où coucherai-je, mamour Jeannette?
Tu coucheras à l'étable avec les chevres.

Ballard, *Rondes à danser*, 1724.

b) Quand Jean bonhomme rev'nant d'au bois,
Avec sa serpette,
Trouva sa femme au coin du feu
Avec un Frère !
Oh ! oh ! Jeannette, si tu le veux
Je le veux.

Oh ! qu'est-ce que ce beau monsieur,
Oh ! dis-moi donc, Jeannette?
C'est un de nos cousins germains
Revenant de la fête.

Que mangera-t-il, ce beau monsieur,
Oh ! dis-moi donc, Jeannette ?
Il mangera pigeons rôtis,
Des alouettes.

Que boira-t-il, ce beau monsieur,
Oh ! dis-moi donc, Jeannette ?
Il boira de notre bon vin
Toi de la piquette.

Où couchera-t-il, ce beau monsieur,
Oh ! dis-moi donc, Jeannette ?
Il couchera dans ton beau lit
Et moi avec.

Et moi, où coucherais-je,
Oh ! dis-moi donc, Jeannette ?
Tu coucheras dans l'écurie
Avec nos bêtes.

Que me diront tous mes amis,
Oh ! dis-moi donc Jeannette ?
Ils diront que tu es coucou, cocu,
Cornard et bête.

Pays Messin.

c)

Jean, petit Jean prend sa serpette
Hum hum, ta la derala
Jean, petit Jean prend sa serpette
Et droit aux vignes s'en va.

Il laisse sa femme couchée :
A déjeûner tu m'apporteras.

L'heure du déjeûner arrive
Et l'déjeûner n'arrive pas.

Jean, petit Jean prend sa serpette
Droit au logis s'en retourna.

Il trouva sa femme couchée
L'curé entre ses bras.

Tiens, petit Jean, voilà ta soupe
Et ton morceau de lard.

Le petit Jean mangea sa soupe
Et le chat mangea le lard.

Si je veux battre ma chatte
Elle m'égratignera ;

Si je veux battre ma femme
L'curé la défendra.

Petit Jean, j'confesse ta femme,
Elle est malade, elle en mourra.

Fais-lui vite une salade
Aux grenouilles et aux limas.

Les limas portr'ont des cornes.
Les grenouilles chant'ront : cornard.

Loiret. — Comm. par M. J. Poquet

d) Petit Jean revient de la ville
Zim la boum et tra la la la
Petit Jean revient de la ville
Avec son panier plein d'œufs.

Il trouva sa femme à table
Avec monsieur l'avocat.

Petit Jean, viens manger ta soupe
Avec un morceau de lard.

Pendant qu'il mangeait sa soupe
Son chat lui mangea son lard.

A qui m'en prendre des deux
A ma femme ou à mon chat ?

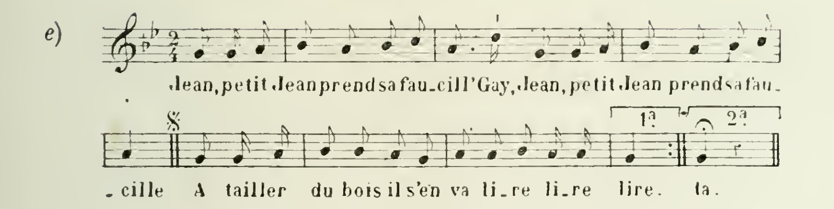
Si je m'en prends à ma femme
Ma femme me battera ;

Si je m'en prends à mon chat
Mon chat m'égratignera ;

Le meilleur de cette affaire
C'est de me passer de lard.

Paris.

e)



Jean, petit Jean prend sa faucill'
Gay,
Jean, petit Jean prend sa faucill'
A tailler du bois il s'en va
Lire lire lire
A tailler du bois il s'en va
Lire lire la.

Il laisse sa femme au lit :
Lève-toi quand tu voudras

Et quand tu seras levée
Mon déjeûner tu m'apporteras.

Il était huit heures sonnées
Le déjeûner n'arrivait pas.

Jean, petit Jean prend sa faucill'
A sa maison il s'en va ;

Il trouva sa femme au lit
Le curé entre ses bras.

Environs de Lorient.

f) Je n'avais rien à faire
Coum balala coum balala
Qu'une femme à chercher ;

Maintenant que j'en ai une
Ell' me fait enrager.

Ell' m'envoie-t-à la ville
Sans boire et sans manger.

Je reviens de la ville,
Tout crotté, tout mouillé.

J' m'assieds sur le pas d' la porte
Sans oser y rentrer.

Je demande à ma femme
Ce qu'il y a à manger.

Il y a des os sur la table ;
Si tu veux les manger.

Monsieur goûte à la sauce
Il s'en fut étranglé.

Voilà mon mari mort,
J'en suis débarrassée.

Qui est-ce qui l' port'ra en terre ?
Ce sera quatre chiffonniers.

Qui est-ce qui dira la messe ?
Ça sera monsieur l' curé,

Avecque son habit noir
Et son chapeau carré.

Qui est-ce qui sonnera les cloches ?
Ça sera quatre pots cassés.

J'ai du vin dans ma cave
Pour boire à sa santé.

Paris.

g) Quand j'étais chez mon père
Garçon à marier
Je n'avais rien à faire
Qu'une femme à chercher
Verduron, verdurette
Verduron, ron, ron.

Maintenant j'en ai une
Qui me fait enrager.

Quand je reviens le soir
Bien mouillé, bien crotté,

Je demande à ma femme :
Mais qu'as-tu donc mangé ?

Des perdrix, des bécasses
Et encore du pâté.

Les os sont sous la table
Si tu veux les manger.

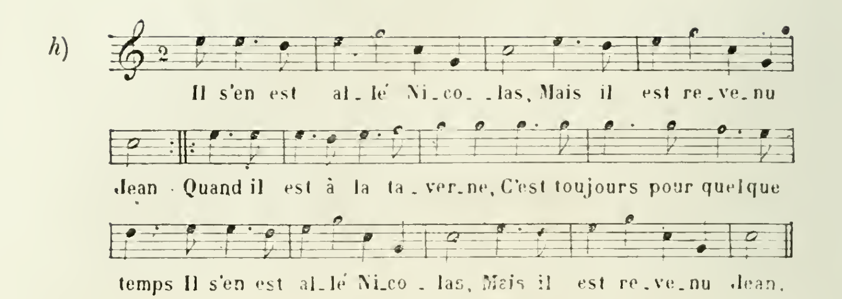
En goûtant à la sauce
Monsieur s'est étranglé.

Qu'est-ce qui portera le deuil ?
Ce s'ra monsieur l'curé,

Avec sa grand'robe noire
Et son bonnet carré

On sonnera les cloches
A grands coups de pot cassé.

Boulonnais. — Comm. par M. E. Deseille.

h) 

Il s'en est allé Nicolas,
Mais il est revenu Jean.
Quand il est à la taverne,
C'est toujours pour quelque temps.
Il s'en est allé Nicolas,
Mais il est revenu Jean.

Il n'a laissé à sa femme
Qu'onz' écus pour tout argent.

Et quand il est revenu
Il en a trouvé plus de cent.

A la table il a trouvé
Conseiller et président.

Il lui dit : femme, ma mie,
Et qui sont donc tous ces *gens ?*

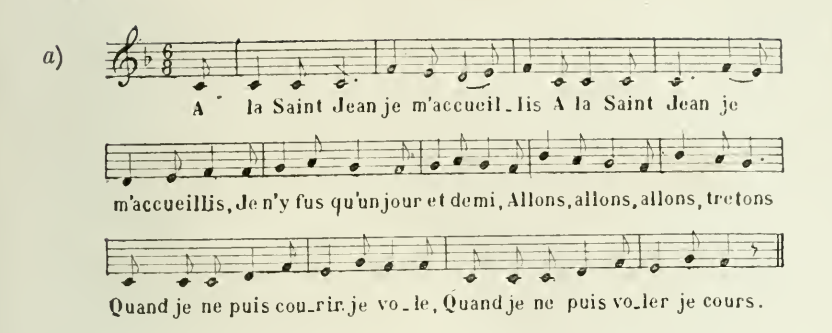
Il s'en est allé Nicolas,
Mais il est revenu Jean.
Ah ! vraiment, ce lui dit-elle
Vous êtes seul *gens* céant.
Il s'en est allé Nicolas,
Mais il est revenu Jean.

Ballard, *Rondes*, 1724.

———

XXIX

ELLE A CHOISI LE VIEUX

a) 

A la Saint-Jean e m'accueillis* (*bis*),
Je n'y fus qu'un jour et demi,
Allons, allons, allons, tretous,
Quand je ne puis courir, je vole.
Quand je ne puis voler, je cours.

Je n'y fus qu'un jour et demi,
Que mon père m'envoya queri

Par mon frère le plus petit ;

C'était pour me donner mari.

M'en a donné deux à choisi ;

M'a donné le père et le fils.

Ah ! devinez lequel je pris ?

Je pris le père, le fils laissis,

Pour un p'tit d'argent qui l'y vis.

Quiau p'tit d'argent fut bétôt mis.

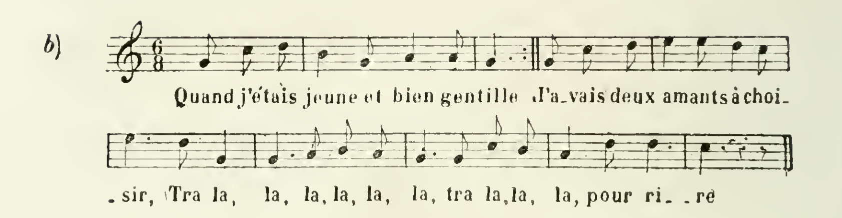
Je voudrais qu'il vînt un édit

D'écorcher tous les vieux maris ;

* Je me mis en service, je me gageai.

J'écorch'rais le mien tout en vie,
Portr'rais sa peau vendre à Paris,
A deux liards la peau du chéti !
Encore prenez-la à crédit.

Vendée. — *Poésies pop. de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f^{ot} 449.

b) 

Quand j'étais jeune et bien gentille (*bis*),
J'avais deux amants à choisir,
Tra la la la la la
Tra la la la pour rire.

J'avais deux amants à choisir,
J'avais le père, j'avais le fils.

Ah ! devinez lequel j'ai pris ?

J'ai pris le père, laissé le fils,

Pour quelques sous qu'il en avit.

Mais quand l'argent ell' fut finie :

Je voudrais qu'il vient un avis

Pour égorger ces vieux maris

Pour égorger le mien aussi ;

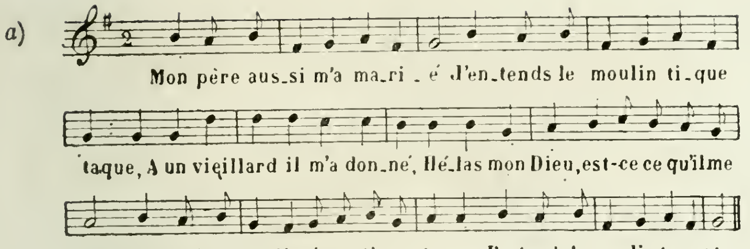
J'irais vendre sa peau à Paris ;

J'aurais un jeune et bien gentil.

Environs de Lorient.

XXX

LA MAUMARIÉE

a) 

Mon père aussi m'a marié',
J'entends le moulin tique taque
A un vieillard il m'a donné',
Hélas ! mon Dieu est-ce ce qu'il me faut ?
J'entends le moulin tique tique taque
J'entends le moulin taqueter.

Il n'a ny maille ny denier

Qu'un seul bâton de vert pommier

De quoi, il m'en bat les côtez.

S'il me bat cor, je m'en iray

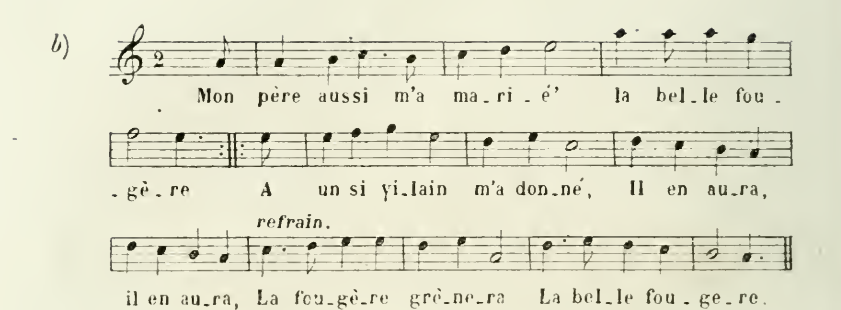
Avec ces gentils écoliers ;

Ils m'apprendront le jeu d'aimer,

Le jeu de cartes, le jeu de dez.

BALLARD, *Rondes à danser,* 1724.

b)



Mon père aussi m'a marié',
La belle fougere
A un si vilain m'a donné',
Il en aura, il en aura
La fougere grenera
La belle fougere.

A un si vilain m'a donné',
Qui n'a ny maille ny denier,

Hors un bâton de verd pommier.

Mais s'il me bat je m'en iray

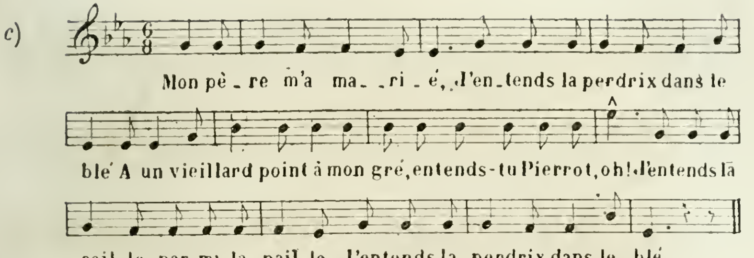
Avec ces vaillants officiers,

Ils me parleront d'amour,

Ils me parleront d'amour,
La belle fougere
Et des maris après souper ;
Il en aura, il en aura
La fougere grenera
La belle fougere.

Ballard, *Rondes à danser*, 1724.

c)



Mon père m'a mariée
J'entends la perdrix dans le blé
A un vieillard point à mon gré
Entends-tu, Pierrot?..... oh!
J'entends la caille
Dans la paille
J'entends la perdrix dans le blé.

A un vieillard point à mon gré ;
Il va aux foires, aux marchés

Sans jamaisme rien rapporter,

Qu'un bâton de vert pommier ;

C'est pour me battre et me rouer.

Mais s'il me bat, je m'en irai,

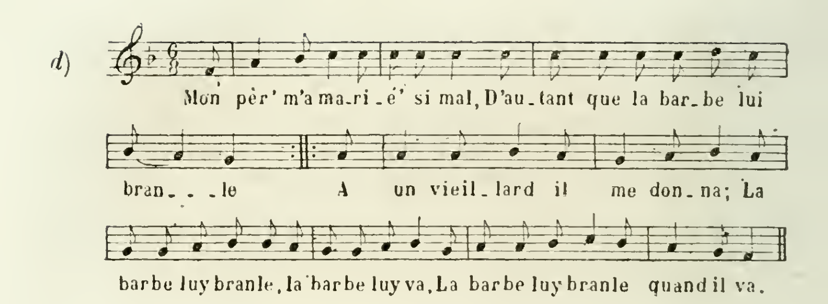
Je m'en irai au bois jouer

Avec les jeunes écoliers.

Ils m'apprendront, j' leur apprendrai

Le jeu des cartes aussi des dés.

Vendée. — *Poésies pop. de la Fr.* Mss. T. VI, f[os] 455.

d) 

Mon père m'a marié' si mal
D'autant que la barbe lui branle
A un vieillard il me donna
La barbe luy branle, la barbe luy va,
La barbe luy branle quand il va.

A un vieillard il me donna.
Le soir quand avec moy coucha

Le soir quand avec moy coucha
Devinez ce qu'il me donna?

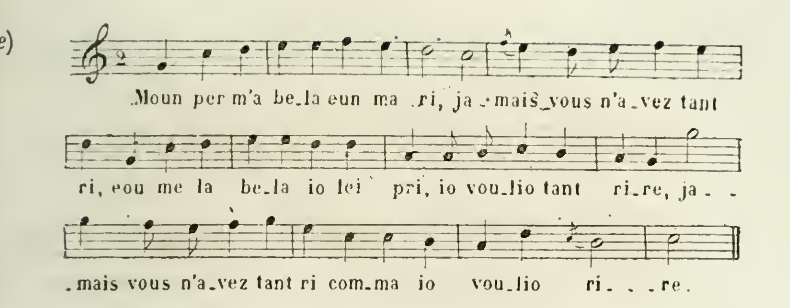
Devinez ce qu'il me donna?
C'est d'un gros pet qu'il m'étrenna

C'est d'un gros pet qu'il m'étrenna;
Et puis après rien que cela

Et puis après rien que cela
D'autant que la barbe lui branle
Mais battu vrayement il sera
La barbe luy branle, la barbe luy va,
La barbe luy branle quand il va.

Ballard, *Rondes à danser*, 1724.

e)



Moun pèr' m'a bela eun mari
Jamais vous n'avez tant ri
Eou me l'a bela, io l'ei pri,
Io voulio tant rire,
Jamais vous n'avez tant ri
Comm' io voulio rire.

Eou me l'a bela, io l'ei pri ;

Quand vinguait la proumera neuit

Ne faguait re ma que dourmi.

Pringuai oune épione, le piquei,

Pringuait sas brayas, s'infugit

Et io mos gounios,le seguei ;

Dedien le jardin l'attrapei,

Dedien son lit le ramenei ;

Devina ce quo me fagueit ?

O par ma fe nein saubrei gi.

Auvergne. — De Laborde, *Essai sur la musique*, 1780.

f) 

Mon pere m'a donnée
A un avocat ;
La premiere nuitée
Qu'avec luy coucha, *a, a,*
Oun, oun, oun, oun, point.

Il me tourni l'épaule
Et puis s'endorma.
Oh ! mon père, oh ! mon père
Quel homme est cela, *a, a ?*
Oun, oun, oun, oun, point.

Oh ! mon père, oh ! mon père
Quel homme est cela ?
Oh ! ma fille, oh ! ma fille
Il a des ducats, *a, a,*
Oun, oun, oun, oun, point.

Oh ! mon père, oh ! mon père
Qu'est-ce que cela, *a, a ?*
Oun, oun, oun, oun, point.

BALLARD, *Rondes à danser*, 1724.

g) Mon pèr' m'a mariée
A l'âge de quinze ans ;
Il m'a donné un homme
De quatre-vingt dix ans ;
Et moi, pauvre fillette,
Comment passer mon temps ?

La premièr' nuit d'mes noces
Avec lui j'ai couché,
Il me tourna l'épaule
Puis après s'endormit.
Et moi pauvre fillette
Comment passer la nuit ?

Le s'cond jour de mes noces
Chez mon pèr' j'ai r'tourné :
Bien le bonjour, mon père,
Bien le bonjour à vous
D' m'avoir donné un homme
Qui ne sait rien du tout.

Prends courage, ma fille,
C'est un riche marchand,
Il a une maladie
Je crois qu'il en mourra,
Et tu s'ras l'héritière
De tout ce qu'il aura.

Au diable la richesse,
Si le plaisir n'y est pas !
J'aimerais mieux un homme
A mon contentement
Que d'avoir ce bonhomme
Avec tout son argent.

Quand je serai morte
Je n'aurai plus besoin d' rien
Qu'une chemise blanche
Et un drap par dessus,
Puis on dira : la belle est morte,
Et on n'en parl'ra plus.

Loiret. — Chanson comm. par M. J. Poquet.

h) Mon père, un jour, mi marida
S'il avait, mais il n'a pas
A un vieillard il mi donna,
Puisqu'il dit qu'il n'a pas
De quoi faire de la toile ;
S'il avait, mais il n'a pas
Le métier de quoi faire des draps.

A un vieillard il mi donna,
Toute la nuit il mi gronda,

Toute la nuit il mi gronda;
Je pris ma jupe et mi leva,

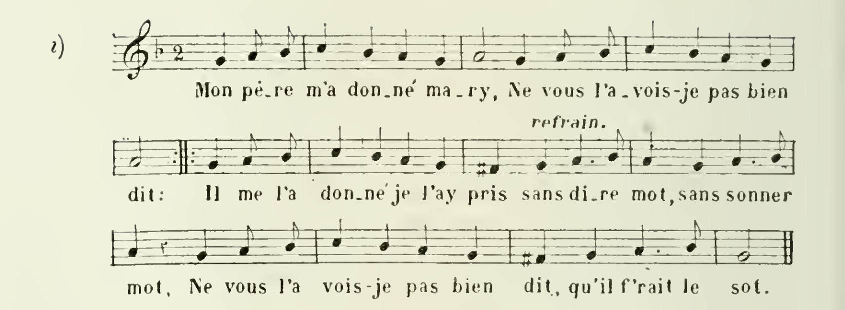
Je pris ma jupe et mi leva
Mon père, quel homme est-ce là ?

Mon père, quel homme est-ce là ?
Ma fille, faites-le corna

Ma fille, faites-le corna;
S'il avait, mais il n'a pas
Vraiment, mon père, il l'est déjà,
Puisqu'il dit qu'il n'a pas
De quoi faire de la toile;
S'il avait, mais il n'a pas
Le métier de quoi faire des draps.

Chansonnier de société. Paris, 1812, in-12.

1)



Mon pere m'a donné mary,
Ne vous l'avois-je pas bien dit
Il me l'a donné, je l'ay pris
Sans dire mot, sans sonner mot,
Ne vous l'avois-je pas bien dit
Qu'il fr'oit le sot.

Il me l'a donné, je l'ay pris ;
Ne vous l'avois-je pas bien dit :
Le soir de la premiere nuit,
Sans dire, etc.

Le soir de la premiere nuit ;
Ne vous l'avois-je pas bien dit :
Tourna le dos et s'endormit.
Sans dire, etc.

Tourna le dos et s'endormit.
Ne vous l'avois-je pas bien dit :
Filles qui prenez des maris,
Sans dire, etc.

Filles qui prenez des maris
Ne vous l'avois-je pas bien dit :
Ne pensez pas pour une nuit,
De dire mot, de sonner mot ;
Ne vous l'avois-je pas bien dit,
Qu'il f'roit le sot.

Ballard, *Rondes à danser,* 1721.

Sur la verte branchette,
D'un arbrisseau feuilloux,
Le rossignol volette
Et ma belle dessous...
Allons ! vengez-vous,
Fillettes,
Allons ! vengez-vous.

Le rossignol volette,
Et ma belle dessous
Garde ses brebiettes
De l'injure des loups.

Garde ses brebiettes
De l'injure des loups,
Et posant sa houlette
Dessus ses deux genoux

Et posant sa houlettte
Dessus ses deux genoux,
Elle enfle sa musette
Du zéphyr le plus doux,

Elle enfle sa musette
Du zéphyr le plus doux.
Et, dans sa chansonnette,
Redit à tous les coups :

Et dans sa chansonnette,
Redit à tous les coups :
« Que ferai-je, pauvrette !
« D'un si chétif époux ?

« Que ferai-je pauvrette !
« D'un si chétif époux ?
« Qui dedans ma couchette
« N'a mouvement, ni pouls ?

« Qui, dedans ma couchette,
« N'a mouvement, ni pouls?
« Qui, du jeu d'amourette
« Ne connaît pas les coups.

« Qui, du jeu d'amourette
« Ne connaît pas les coups ;
« Il faut que je le mette
« Au nombre des coucous ;

«Il faut que je le mette
« Au nombre des coucous :
« Aussi bien, je regrette
« Qu'il soit en vain jaloux.
Allons ! vengez-vous,
Fillettes,
Allons ! vengez-vous.

Chansonnier de société ou choix de Rondes. Paris, 1812. Par sa facture, cette chanson appartient au genre qu'on peut appeler *semi-populaire.*

k)

Maman j'ai pris un mari
Qui me caus' beaucoup d'ennui ;
Je s'rai forcée de le faire...
— *Veux-tu t' taire ;*
Bavard', veux-tu t' taire.

Maman, quand il est au lit
Il dort comme un étourdi ;
Il me tourne le derrière.
— *Veux-tu*, etc.

Hélas ! que j'ai de malheur
D'avoir ce vieux radoteur ;
Il en portera j'espère.
— *Veux-tu*, etc.

Je veux avoir un garçon
Qui prendra soin d' ma maison ;
Je l'aim'rai mieux que c' vieux père.
— *Veux-tu*, etc.

La mère. — Il faut le prendre en douceur,
Puisqu'il a fait ton bonheur*
Il le f'ra mieux dans la terre.
— *Veux-tu*, etc.

Je lui donnerai, vraiment,
Le nom d' Jean assurément,
C'était le nom d' feu mon père.
— *Veux-tu*, etc.

Oui, je veux à ce vieux fou,
Faire chanter le coucou,
Tout comme a chanté mon père.
— *Veux-tu*, etc.

* Il faudrait : *puisqu'il n'a pas fait ton bonheur.*

Chanson semi-populaire ; extraite d'une feuille volante, in-16, s. d
Paris, Impr. de Moquet et Cie ; rue de Harpe, n° 90.

l)

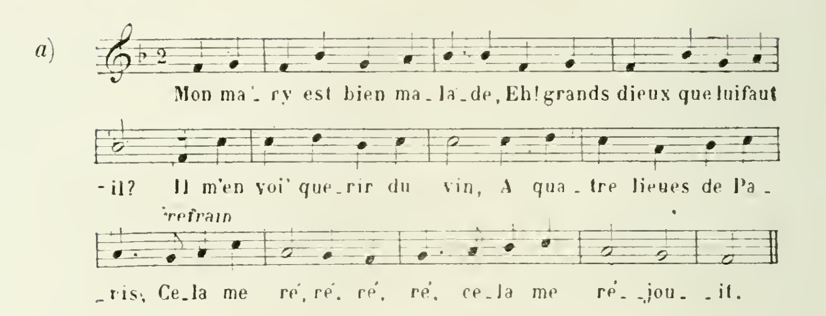
Moun païré m'a maridado
Én d'un mertsand de velours ;
Al diablé lo boutiquo
Maï lou mertsand de vélours !
Loous tsavaoux de moun païré
Chount pus huroux que ièou,
Nôount lo chivado reglado
Echtrillos chinq cops per dzours
Et mé iéou, paouro filletto
Iéou n'en manqui de garchous.

Traduction : Mon père m'a mariée — avec un marchand de velours; — Au diable la boutique — et le marchand de velours ! — Les chevaux de mon père — sont plus heureux que moi, — ils ont l'avoine réglée, — étrillés cinq fois par jour — et moi pauvre fillette, — je manque de garçons.

Bas Limousin. — Chans. comm. par M. G. de Lepinay.

XXXI

LA FEMME HEUREUSE DE LA MORT DE SON MARI



Mon mary est bien malade
Eh ! grands dieux, que lui faut-il ?
Il m'envoi querir du vin
A quatre lieues de Paris;
Cela me ré, ré, ré, ré, cela me réjouit.

Il m'envoi querir du vin,
A quatre lieues de Paris ;
Quand je fus sur ces montagnes,
J'entendis sonner pour lui ;
Cela me ré, ré, ré, ré, eela me réjouit.

Quand je fus sur ces montagnes,
J'entendis sonner pour lui :
Quand je fus à la maison,
Je le trouve ensevely ;
Cel me ré, ré, ré, ré, cela me réjouit.

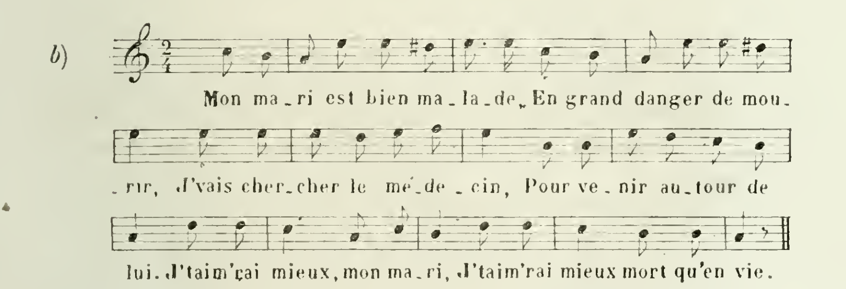
Quand je fus à la maison,
Je le trouve ensevely
Dans quinze aulnes de ma toille,
Où ses parents l'avoient mis ;
Cela me ré, ré, ré, ré, cela me réjouit.

Dans quinze aulnes de ma toille,
Où ses parents l'avoient mis :
J'y ay pris mes grands ciseaux,
Point à point le décousi ;
Cela me ré, ré, ré, ré, cela me réjouit.

J'y ay pris mes grands ciseaux,
Point à point le décousi :
J'ay donné la toille aux pauvres,
Et j'ay quitté le mari ;
Cela me ré, ré, ré, ré, cela me réjouit.

Ballard, *Rondes à danser*, 1724.

b)



Mon mari est bien malade
En grand danger de mourir ;
Je vais chercher le médecin
Pour venir autour de lui,
Je t'aimerai mieux, mon mari,
Je t'aimerai mieux mort qu'en vie.

Je n'étais pas à moitié chemin
Que les cloches sonnaient pour lui.
Je m'asseois sur une pierre,
Au lieu de pleurer, je ris.

Je retourne à la maison
Je le trouve enseveli,
Je me suis mis' à pleurer
Mais ce n'était pas pour li.

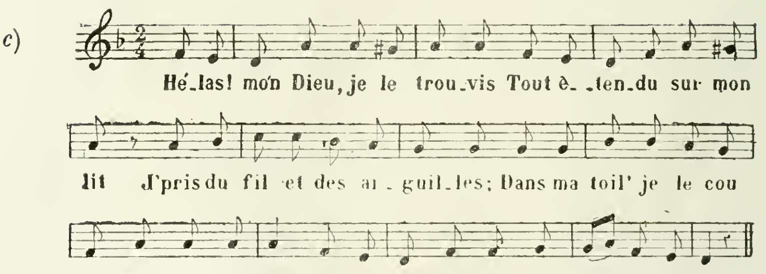
C'était pour mes deux aunes de toile
Qui étaient autour de li ;
Avecque mon ciseau d'argent
Point à point je l' décousis.

Je le tirai par l'oreille,
Sur la rue je le traînis ;
Quand il fut au cimetière
Au lieu de pleurer, je ris.

Je m'en vais au cabaret,
Un bon quart d'eau d' vie j'ai pris,
Un bon quart d'eau d' vie j'ai pris
Pour dire adieu à mon mari
Je t'aimerai mieux, mon mari,
Je t'aimerai mieux mort qu'en vie.

Environs de Lorient.

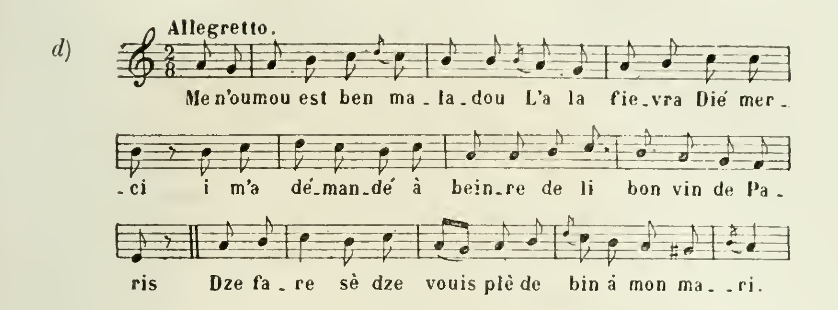
c)



Hélas ! mon Dieu, je le trouvis
Tout étendu sur mon lit !
J' pris du fil et des aiguilles,
Dans ma toil' je le cousis,
Moi qu'aimais tant, tant et tant
Moi qu'aimais tant mon ami. *

* Les autres couplets manquent.

Normandie. — *Les Français peints par eux-mêmes.* Paris, 1841.

d) 

Me n'oumou est ben maladou,
L'a la fievra, Diè merci,
I m'a dèmandè à beinre
De li bon vin dè Paris.
Dze fare sè dze vouis
Plè de bin à mon mari.

Dze fus bin tant buna fenna !
Dze l'en li allai queri.
Quand dze fus dessus la queuta
Dze chanti sounè pour li.

Lè fenne me vigniant dire :
Fenna plunra ton mari.
Mâ Diè que de oui lou plunrou !
Que plunre que l'a nurri.

Dze plourerai pleteû la teinla
Qu'i va m'empourtè purri.
Oh ! que mâ Diè dze sein l'ontou !
Dze me la vais requeri.

Quand dze fus dessus la tomba
Non pè plourè dze rezi.
Dze eudiai dire on *Salve*
Dze dezi *quevoua de vé.*

Traduction : Mon homme est bien malade,— il a la fièvre,Dieu merci ; — il m'a demandé à boire — de ce bon vin de Paris. — *Je ferai si je veux* —

plus de bien à mon mari. — Je fus tant bonne femme ! — je lui en allai chercher. — Quand je fus dessus la côte — je sentis (j'entendis) sonner pour lui. — Les femmes me viennent dire : — « femme, pleure ton mari. » — Ah ! ouiche ! que je le pleure ! — le pleure qui l'a nourri ! — Je pleurerai plutôt la toile — qu'il va m'emporter pourrir. — Au diable soit la honte ! — je me la vais rechercher. — Quand je fus dessus la tombe, — non pas pleurer, (au lieu de pleurer) je ris. — Je crus dire un *Salve,* — je dis *queue de veau.*

Chanson recueillie à Saint-Lupicin (Jura) par l'abbé de la Tour en 1845, envoyée par lui à cette époque, à M. L. de Ronchaudqui a bien voulu me l'offrir pour mon recueil.

e)



Depuis trois mois je suis veuve
De monsieur le trop tôt pris.
Il avait l'âme si bonne
Mon mari quand je le pris !
Je l'aimais tant, tant, tant, tant,
Je l'aimais tant mon mari,
Je l'aimais mieux, dix fois mieux,
Je l'aimais mieux mort qu'en vie.

Il avait l'âme si bonne
Mon mari quand je le pris !
Il passait ses nuits à boire
Et ses journées à dormi.

Un jour il tomba malade
Mais malade à en mouri.

Je m'en fus trouver Duchesne
Apothicaire à Paris.

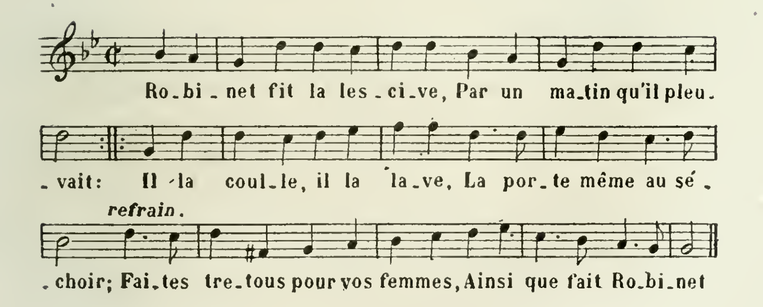
Je lui dis : monsieur Duchesne,
Ne le faites pas langui.

Il fit tant par ses remèdes
Qu'en trois jours il fut fini.

Vendée. — *Poésies pop. de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f[ot] 451.

XXXII

LA FEMME MISE A LA RAISON



Robinet fit la lescive,
Par un matin qu'il pleuvoit;
Il la coulle, il la lave,
Le porte même au séchoir;
Faites tretous pour vos femmes,
Ainsi que fait Robinet.

Il revient à son ménage
Pour bercer l'enfant qui brait.

Un jour Robinet s'avise
Qu'il en avoit par trop fait.

Il a pris une houssine
Dessus sa femme frappoit.

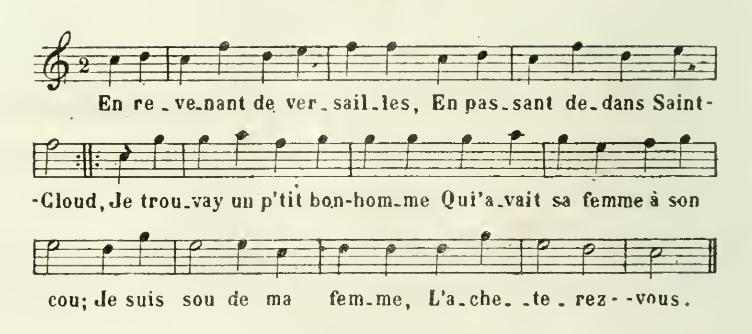
Eh ! quoy madame la bête
Seray-je toujours valet?

Eh ! quoy madame la bête
Seray-je toujours valet ?
Vrayment, je serai le maître
Ou bien vous direz pourquoy.
Faites tretous pour vos femmes,
Ainsi que fait Robinet.

Ballard. *Rondes*. 1724.

XXXIII

ACHETEZ-MOI MA FEMME



En revenant de Versailles,
En passant dedans Saint-Cloud,
Je trouvay un p'tit bon homme
Qu'avait sa femme à son cou ;
Je suis sou de ma femme
L'achèterez-vous ?

Je luy dis, petit bonhomme,
Qu'avez-vous à votre cou ?

Je porte ma femme vendre,
Monsieur, l'achèterez-vous ?

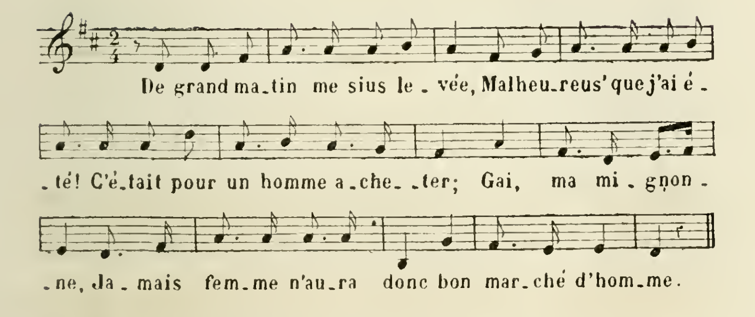
Elle m'a coûté cinq cents livres
Vous la donneray pour cinq sous,

Quoyque le marché se fasse
La retiens pour mon mois d'aoust.

BALLARD, *Brunettes ou petits airs tendres*, T. II, 1704.

XXXIV

L'ACHAT D'UN MARI



De grand matin me suis levée,
Malheureus' que j'ai été !
C'était pour un homme acheter ;
Gai, ma mignonne !
Jamais femme n'aura donc bon marché d'homme !

C'était pour un homme acheter.
On me l'a fait deux deniers.

On me l'a fait deux deniers,
J'en ai offert la moitié ;

J'en ai offert la moitié ;
Et le marché m'est demeuré.

Et le marché m'est demeuré.
De cet homme qu'est-ce que j'en ferai ?

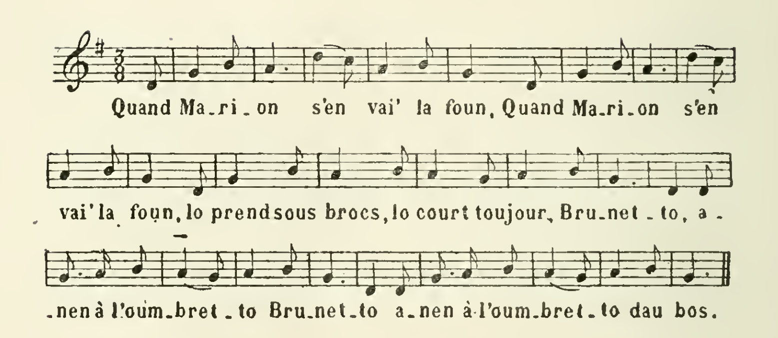
De cet homme qu'est-ce que j'en ferai ?
Je le mettrai dans un panier,

Je le mettrai dans un panier,
J'irai sur la mer voguer.

Vendée. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f[ot] 132.

XXXV

MARION A LA FONTAINE



Quand Marion s'en vai la foun (*bis*),
Lo prend sous brocs, lo court toujours
Brunetto,
Anen à l'oumbretto
Brunetto,
Anen à l'oumbretto dau bos.

En son chami rencountro amour.

Amour, amour, embrassen nous.

Fasen vite, despeichen nous.

Iou ai lo pâto dedin lou four,

Lou meignajous au bersadou.

Iou ai moun homé qu'cy tant jaloux !
Pleit à Diou que tous lous jaloux,
Que tous lous jaloux fussiant moutous !
Y pourtarian lous cournichous.

Traduction : Quand Marion va à la fontaine, — elle prend ses brocs, elle court toujours. — *Brunette, allons à l'ombrette, — brunette, allons à l'ombre du bois.* — En son chemin rencontra amour. — Amour, amour, embrassons-nous. — Faisons vite, dépêchons-nous ; — j'ai la pâte au four, — les enfants au berceau ; — j'ai mon homme qui est si jaloux ! — Plût à Dieu que tous les jaloux — fussent des moutons, — ils porteraient des cornes.

Périgord. — De Laborde, *Essai sur la musique*, 1780.

N. B. Une variante de cette chanson publiée par Bouillet, dans l'*Album Auvergnat*, a une fin un peu différente : *que tous les jaloux fussent des moutons, et moi la bergère de tous, je les ferais manger aù loup.*

XXXVI

LE JALOUX TROP EXIGEANT

Diou ! que la nuyt me parey loungue (*bis*),
Avecque aquet bieil ta jalous (*bis*).

Toute la nuyt que me demande :
Jeanne, lan ats bostes amous ?

Jou n'en ey pas, ni mey n'en boly,
Ne n'en ey pas d'aoute que bous.

Qui'ère aquet, arcey, la Jeanne,
Que parlèbe d'abèque bous ?

Aco ère un de mous beaous frayres
Que parlèbe de mous nebouts.

Ni tornes doun pas mey, la Jeanne,
Ne tornes doun parla dan et.

Si jamey jou ne l'y attrapi,
Tuerey adet, battrey à bous.

Touts lous nabious que soun su l'aïgue
Ne soun pas touts à un patroun;

Touts lous castels que soun su terre
Ne soun pas touts à un seignou;

Touts lous agnets de la grand'Lande
Ne soun pas aou même pastou.

Ataou suy jou, moun amic Pierre
Jou ne suis pas toute per bous.

La Réole. — O. Gauban, *Histoire de la Réole.* La Réole, 1872

XXXVII

LES CORNILLARDS



L'autre jour me promenant,
Au jardin de Nicolas;
J'apperçûs un nid, un nid, un nid, mes dames
J'apperçûs un nid, un nid de cornillards.

Quand j'eus apperçû ce nid,
Je le mis tout en un tas :
J'appellay mon a, mon a, mon a, mes dames,
J'appellay mon a, mon amy gros et gras.

Quand mon amy fut venu,
Son gros frere il appella :
A son cry d'abord, mon a, mon a, mes dames,
A son cry d'abord, mon amy arriva.

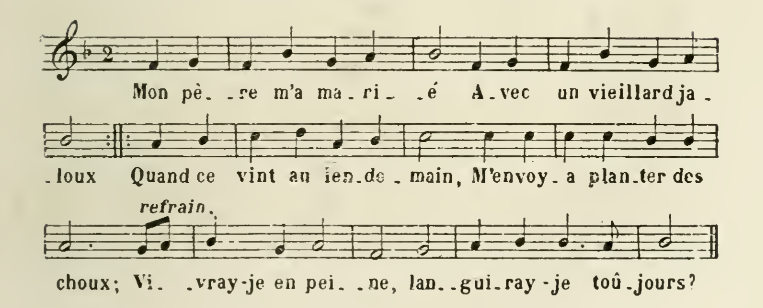
Quand son frere fut venu,
Bel et bien il nous aida :
Dans son sac il mit, il mit, il mit, mes dames,
Dans son sac il mit, il mit les cornillards.

Et quand les y eût tous mis,
Ils crioient du fond du sac :
Vos maris auront, auront, auront, mes dames,
Vos maris auront, auront donc le trépas ?

BALLARD, *Rondes à danser*, 1724.

XXXVIII

SINGULIÈRE METHODE POUR PLANTER LES CHOUX



Mon père m'a marié'
Avec un vieillard jaloux;
Quand ce vint au lendemain,
M'envoya planter des choux;
Vivray-je en peine,
Languiray-je toûjours?

Quand ce vint au lendemain,
M'envoya planter des choux.
Mon amy passant par là:
Planteray-je avecque vous ?
Vivray-je en peine,
Languiray-je toûjours?

Mon amy passant par là,
Planteray-je avecque vous ?
Plantez-y, si vous voulez,
Mais du moins dépêchez-vous ;
Vivray-je en peine,
Languiray-je toûjours?

Plantez-y, si vous voulez,
Mais du moins dépêchez-vous.
A la porte, dit le vieillard,
Qui regarde par un trou :
Vivray-je en peine,
Languiray-je toûjours?

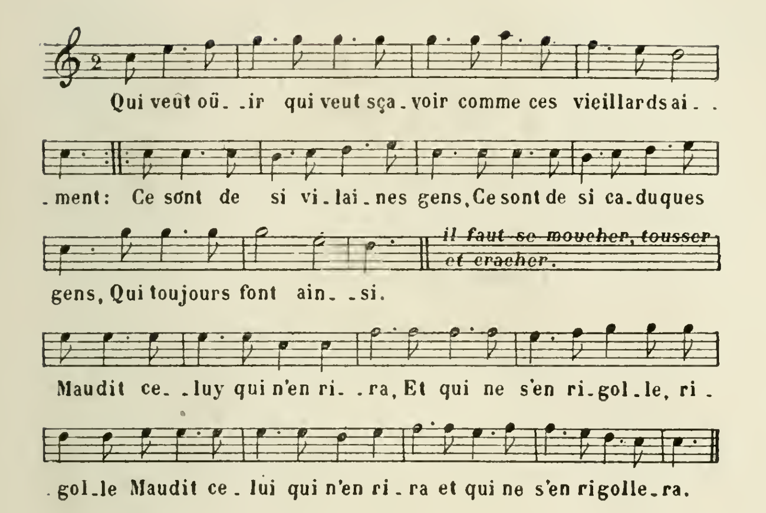
A la porte, dit le vieillard,
Qui regarde par un trou :
Que malepeste est cecy,
Plante-t-on ainsi des choux ?
Vivray-je en peine,
Languiray-je toûjours?

Que malepeste est cecy,
Plante-t-on ainsi des choux ?
Plantez-les à votre goût,
On les plante ainsi chez nous.
Vivray-je en peine,
Languiray-je toujours?

BALLARD, *Rondes à danser*, 1724.

XXXIX

LES MANIÈRES D'AIMER



Qui veut ouir, qui veut sçavoir
Comme ces vieillards aiment ?
Ce sont de si vilaines gens
Ce sont de si caduques gens,
Qui toujours font ainsi :
(*Il faut se moucher, tousser et cracher*)
Maudit celuy qui n'en rira,
Et qui ne s'en rigolle, rigolle } *Refrain*
Maudit celuy qui n'en rira
Et qui ne s'en rigollera !

Qui veut ouïr, qui veut sçavoir
Comme ces vieilles aiment ?
Ell' aiment si frileusement
Elles sont de si frileuses gens
Qui toujours font ainsi :
(*Trembler et dire :*) *ma commère, qu'il fait froid !*

Qui veut ouïr, qui veut sçavoir
Comme ces garçons aiment :
Ce sont de si superbes gens
Ils aiment si superbement
Qui toujours disent ainsi :
Morbleu que j'ay une belle maîtresse !

Qui veut ouïr, qui veut sçavoir
Comme ces filles aiment ?
Ell' aiment si modestement,
Ce sont de si modestes gens
Qui toujours disent ainsi :
(*Faire la révérence en fille et dire :*) *Monsieur, vous vous moquez de moy.*

Qui veut ouïr, qui veut sçavoir
Comme les...... aiment ?
Ils aiment si honnêtement,
Ce sont de si honnêtes gens,
Qui disent toujours ainsi :
(*D'un air doucereux :*) *nous sauvons les apparences.*

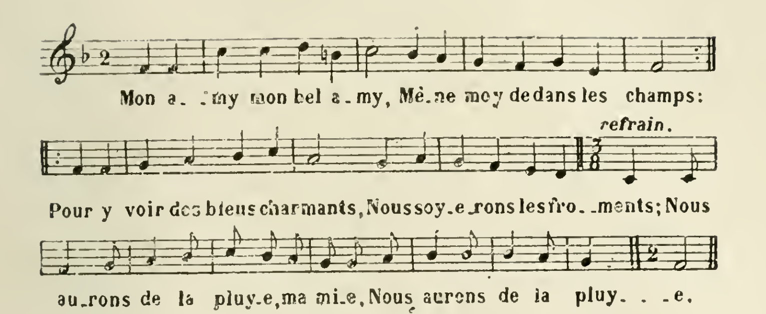
Qui veut ouïr, qui veut sçavoir
Comme ces avocats aiment ;
Ils aiment si vilainement
Ce sont de si avares gens :
Qui disent toujours ainsi :
Madame, pour un écu je feray votre affaire.
Maudit celuy qui n'en rira,
Et qui ne s'en rigolle, rigolle
Maudit celuy qui n'en rira } *Refrain.*
Et qui ne s'en rigollera !

BALLARD, *Brunettes ou petits airs tendres*, T. II, 1704.

———

XLX

LES DEMANDES ÉLUDÉES



Mon amy, mon bel amy,
Mene moy dedans les champs:
Pour y voir des bleus * charmants,
Nous soyerons les froments.
Nous aurons de la pluye, ma mie,
Nous aurons de la pluye.

Mon amy, mon bel amy,
Mene moy dedans les bois ;
Nous nous baisserons parfois,
Et ramasserons des noix.
Nous aurons de la pluye, ma mie,
Nous aurons de la pluye.

Mon amy, mon bel amy,
Mene moy dans ton jardin ;
S'il y a du romarin,
Tu m'en cueilleras un brin.
La fleur est défleurie, ma mie,
La fleur est défleurie.

Mon amy, mon bel amy,
Mene moy dans ta maison ;
Nappe et serviettes y sont,
Dont sur l'heure essayerons.
Tout est à la lessive, ma mie,
Tout est à la lessive.

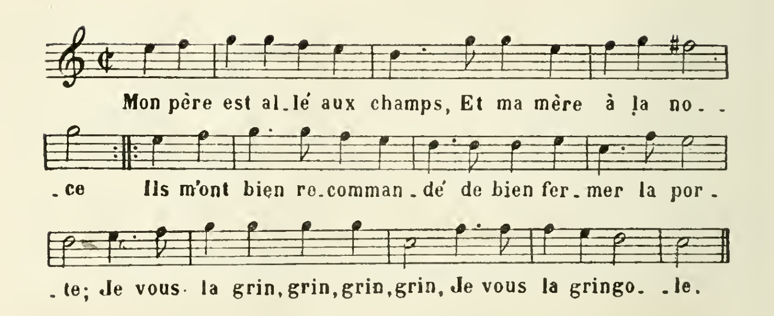
* *Bleu* est un nom qu'on donne quelquefois au bleuet.

Mon amy, mon bel amy,
Mene-moi dans ton cellier ;
Là, sans me faire prier,
De ton vin je veux goûter.
Ce n'est que de la lie, ma mie,
Ce n'est que de la lie.

BALLARD, *Rondes a danser*, 1724.

XLXI

LA PORTE BARRICADÉE



Mon père est allé aux champs,
Et ma mère à la noce ;
Ils m'ont bien recommandé
De bien fermer la porte ;
Je vous la grin, grin, grin, grin
Je vous la gringole.

Ils m'ont bien recommandé
De bien fermer la porte.
Car je l'ay barricadée
C'est d'une paille d'orge,

Car je l'ay barricadée
C'est d'une paille d'orge.
Mon amy est survenu,
Qui enfonça la porte,

Mon amy est survenu,
Qui enfonça la porte ;
Il m'a prise et m'a jetée
Dessus la paille molle ;

Il m'a prise et m'a jetée
Dessus la paille molle.
Ma mère y est accourue,
Criant comme une folle :

Ma mère y est accourue,
Criant comme une folle :

Que fais-tu méchant garçon ?
Voilà ma fille morte ;

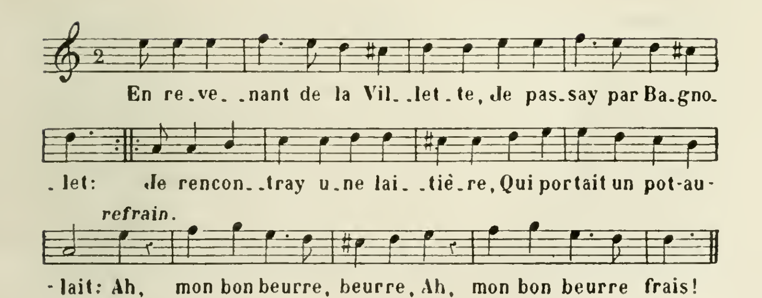
Que fais-tu méchant garçon ?
Voilà ma fille morte :

Nenny, ma mère, nenny,
Puisque je parle encore.

Ballard, *Rondes à danser*, 1724.

XLXII

EN REVENANT DE LA VILLETTE



En revenant de la Villette
Je passay par Bagnolet ;
Je rencontray une laitière
Qui portoit un pot au lait ;
Ah ! mon bon beurre, beurre,
Ah ! mon bon beurre frais !

Je rencontray une laitière
Qui portoit un pot au lait ;
Elle tomba dessus l'herbette,
La levay cinq ou six fois.

Elle tomba dessus l'herbette
La levay cinq ou six fois.
Et quand ce vint à la dernière
Elle dit à haute voix :

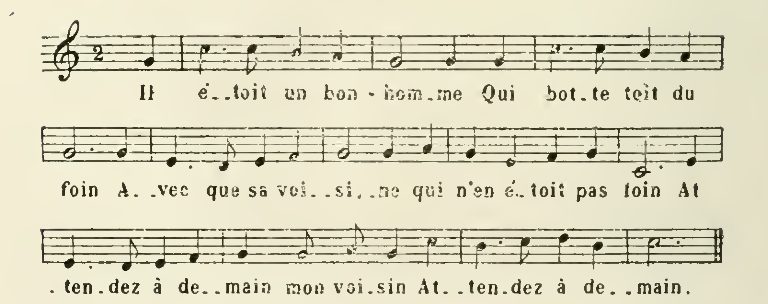
Et quand ce vint à la dernière
Elle dit à haute voix :
Monsieur je vous remercie
Du bien que vous m'avez fait (*icy on fait la révérence.*)

Monsieur, je vous remercie
Du bien que vous m'avez fait ;
Quand vous irez à la Villette
N'oubliez pas Bagnolet.

BALLARD, *Rondes à danser*, 1724.

XLXIII

VOUS N'Y COMPRENEZ RIEN



Il étoit un bonhomme
Qui botteloit du foin
Avecque sa voisine
Qui n'en étoit pas loin.
Attendez à demain, mon voisin,
Attendez à demain.

Avecque sa voisine
Qui n'en étoit pas loin.
Il y fut bien deux heures
Sans luy parler de rien.
Attendez à demain, mon voisin,
Attendez à demain.

Il y fut bien deux heures
Sans luy parler de rien.
Et au bout de deux heures
Il la prit par la main.
Attendez à demain, mon voisin,
Attendez à demain.

Et au bout de deux heures
Il la prit par la main,
Laissez cela, bonhomme,
Vous n'y comprenez rien.
Attendez à demain, mon voisin,
Attendez à demain.

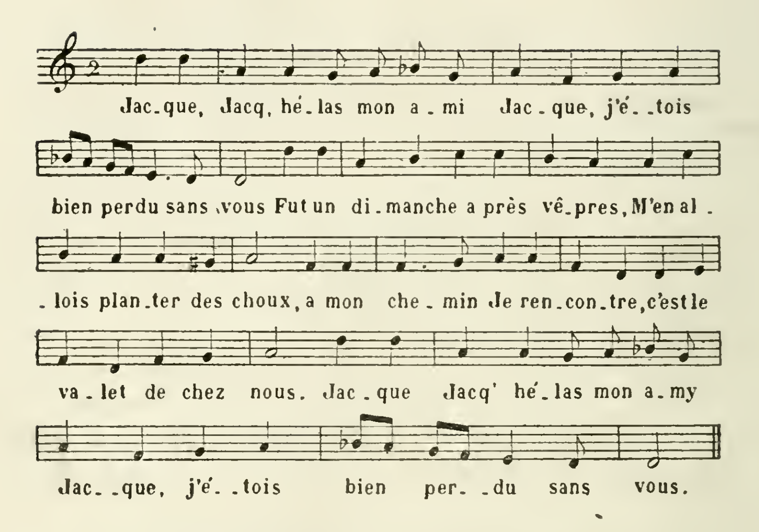
Laissez cela, bonhomme,
Vous n'y comprenez rien ;
Laissez cette besogne
A mon petit voisin.
Attendez à demain, mon voisin,
Attendez à demain.

Laissez cette besogne
A mon petit voisin.
C'est luy qui la gouverne
Le soir et le matin.
Attendez à demain, mon voisin,
Attendez à demain.

BALLARD, *Rondes*, T. I, 1724.

XLXIV

J'ÉTAIS PERDUE SANS VOUS



Jacque, Jacqu' hélas ! mon ami Jacque
J'étois bien perdue sans vous.
Fût un dimanche après vêpres,
M'en allois planter des choux;
A mon chemin je rencontre
C'est le valet de chez nous
Jacque, Jacqu' hélas ! mon amy Jacque
J'étois bien perdue sans vous.

A mon chemin je rencontre
Un bon valet de chez nous.
Où allez-vous, Marguerite,
N'avez-vous pas peur du loup ?

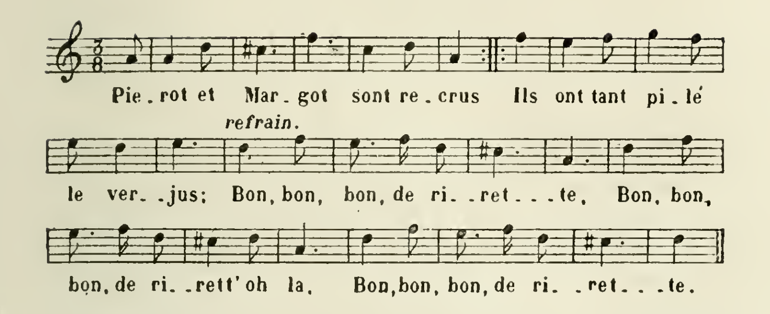
Nanny da, mon amy Jacque
Quand je suis auprès de vous.
En achevant la parole
J'aperçus venir le loup.

Il banda son arbalètre
En tira cinq ou six coups.
Tout aussi bien suis-je morte
Tirez donc encore un coup.

BALLRAD, *Rondes*, T.I, 1724.

XLXV

ILS ONT TANT PILÉ LE VERJUS



Pierrot et Margot sont recrus
Ils ont tant pilé le verjus ;
Bon, bon, bon, derirette,
Bon, bon, derirette oh! la
Bon, bon, bon derirette.

Ils ont tant pilé le verjus
Que le mortier s'en est fendu ;

Que le mortier s'en est fendu
Et le pillon s'en est rompu,

Et le pillon s'en est rompu.
Pierrot crioit : je n'en puis plus.

Pierrot crioit : je n'en puis plus.
Margot disoit : hélas ! qu'as-tu ?

Margot disoit : hélas ! qu'as-tu ?
Quoy, te voilà deja perclus ?

Quoy, te voilà deja perclus ?
Rester plus longtemps c'est abus.

Rester plus longtemps c'est abus,
Pour te refaire, prends du jus.

Pour te refaire prends du jus,
Ou bien va te faire reclus,

Ou bien va te faire reclus,
Tu devrois être confus,

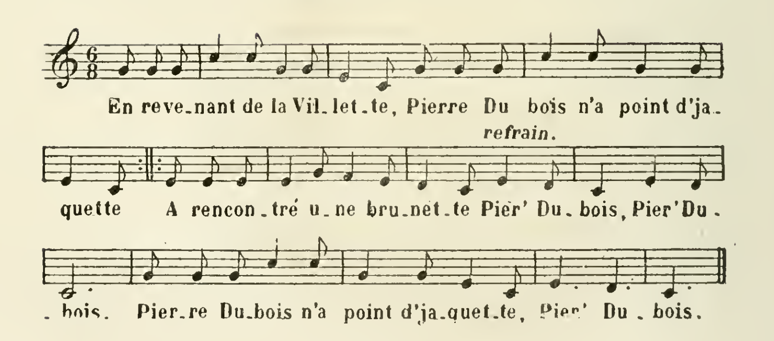
Tu devrois être confus,
Car on n'aime pas les camus,

Car on n'aime pas les camus,
Ces bocherons de bois tortu.

Ballard, *Rondes*, T. II, 1724.

XLXVI

PIERRE DUBOIS



En revenant de la Villette
Pierre Dubois n'a point d' jaquette
A rencontré une brunette
Pierr' Dubois, Pierr' Dubois
Pierr' Dubois n'a point d' jaquette
Pierr' Dubois.

A rencontré une brunette
Pierr' Dubois n'a point d'jaquette
Mais un bouquet de violette
Pierr' Dubois, etc.

Mais un bouquet de violette
Pierr' Dubois n'a point d' jaquette,
Lui fit un compliment honnête
Pierr' Dubois, etc.

Lui fit un compliment honnête
Pierr' Dubois n'a point d' jaquette
Disant : allons à la guinguette
Pierr' Dubois, etc.

Disant : allons à la guinguette
Pierr' Dubois n'a point d' jaquette
Nous irons boire chopinette
Pierr' Dubois, etc.

Nous irons boire chopinette
Pierr' Dubois n'a point d' jaquette
Elle lui sembla si joliette
Pierr' Dubois, etc.

Ell' luy sembla si joliette,
Pierr' Dubois n'a point d' jaquette
Quand elle tomba sur l'herbette
Pierr' Dubois, etc.

Quand elle tomba sur l'herbette
Pierr' Dubois n'a point d' jaquette
En criant : qu'est-ce que vous faites ?
Pierr' Dubois, etc.

En criant qu'est-ce que vous faites?
Pierr' Dubois n'a point d' jaquette
Vous déchirerez ma grisette.
Pierr' Dubois, etc.

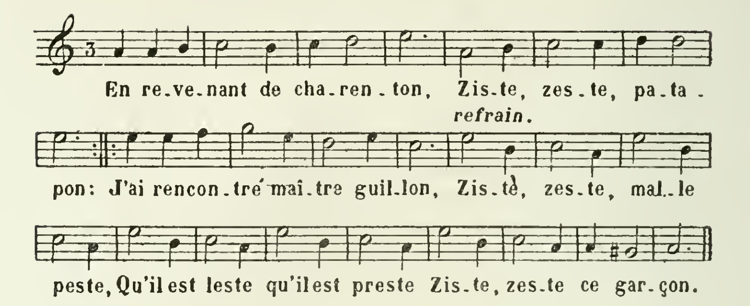
Vous déchirerez ma grisette,
Pierr' Dubois n'a point d' jaquette
Et chiffonnerez ma cornette.
Pierr' Dubois, etc.

Et chiffonnerez ma cornette,
Pierr' Dubois n'a point d' jaquette
Aga, quel gros badin vous êtes !
Pierr' Dubois, Pierr' Dubois
Pierr' Dubois n'a point d' jaquette
Pierr' Dubois.

BALLARD, *Rondes*, T. II, 1724.

XLXVII

EN REVENANT DE CHARENTON



En revenant de Charenton
Ziste, zeste, patapon
J'ay rencontré maître Guillon
Ziste, zeste, mallepeste
Qu'il est leste, qu'il est preste
Ziste, zeste, ce garçon.

Qui racontoit à Margoton

Comme on fait l'amour sans façon.

Or, écoutez, voici le bon,

La belle ne luy dit pas non,

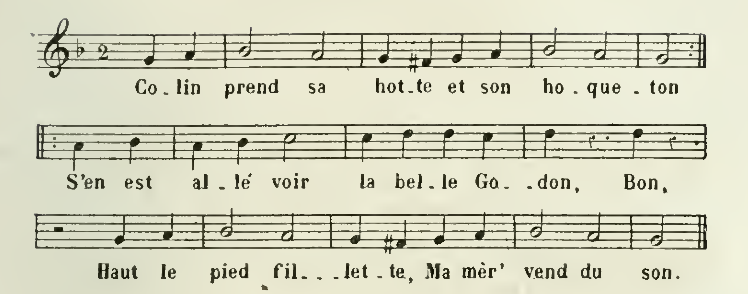
Elle s'assit sur le gazon...

Mais j'ai de la discrétion,

BALLARD, *Rondes*, T. 1, 1724.

XLVIII

LA FAUTE EN EST FAITE



Colin prend sa hotte
Et son hoqueton
S'en est allé voir
La belle Godon.
Bon
Haut le pied, la fillette
Ma mèr' vend du son.

S'en est allé voir
La belle Godon;
La trouva dormant
Auprès d'un buisson.

Il s'approche d'elle
Luy prit le menton.

La fille s'éveille
L'appela frippon.

J'iray en justice
J'en auray raison.

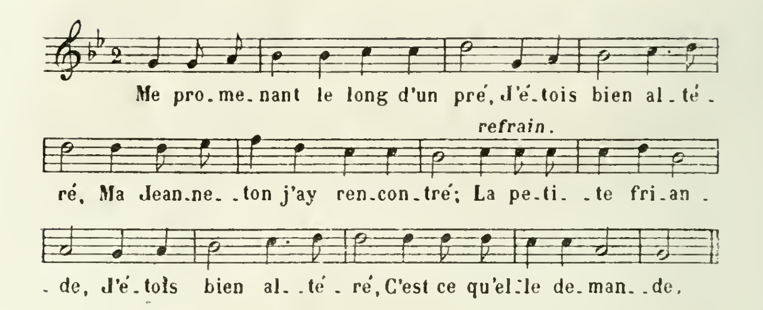
Pardonnez, la belle,
A ma passion.

La faute en est faite
N'y a point de pardon.

BALLARD, *Brunettes ou petits airs tendres*, T. II, 1704.

XL

CONTRE SON GRÉ



Me promenant le long d'un pré
J'étois bien altéré
Ma Jeanneton j'ai rencontrée
La petite friande
J'étois bien altéré
C'est ce qu'elle demande.

Qui s'endormoit dedans un blé.

Tout aussitôt je m'approchay,

Et sa blanche main je baisay.

Elle dit : C'est contre mon gré.

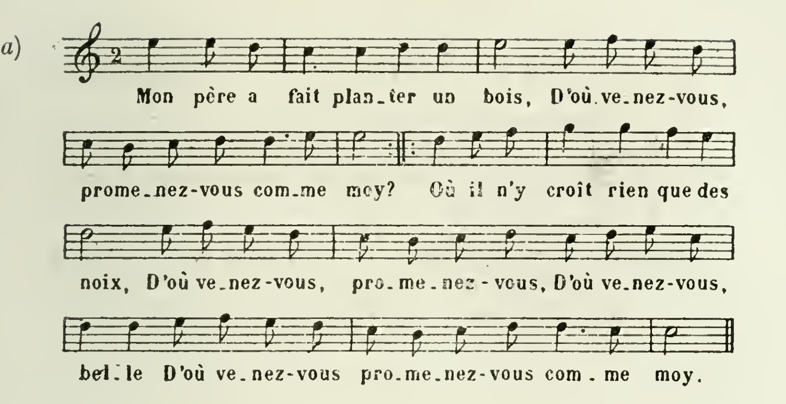
Toujours cependant j'achevay.

Ballard, *Rondes*, T. 1, 1724.

L

LES NOIX

a)



Mon père a fait planter un bois,
D'où venez-vous, promenez-vous comme moy?
Où il n'y croit rien que des noix,
D'où venez vous, promenez-vous,
D'où venez-vous, belle,
D'où venez-vous, promenez-vous comme moy.

Où il n'y croît rien que des noix,
J'en cueillis six, j'en mangeay trois.

J'en fus malade au lit trois mois.

Tout le monde m'y venoit voir,

Mais mon ami point n'y étoit,

Il m'a promis qu'il y viendroit,

Qu'une bouteille apporteroit,

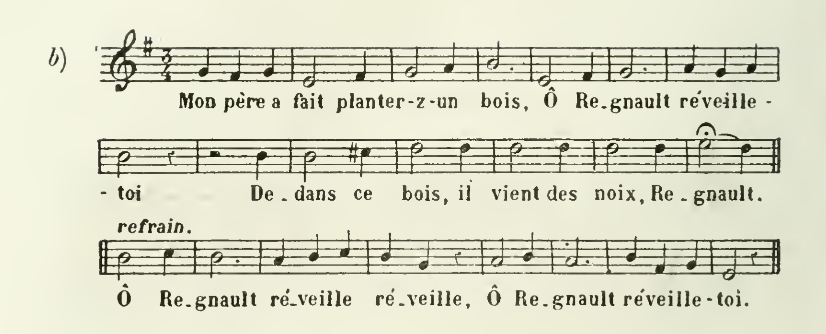
Où luy et moy seuls y boiroient.

Qu'avez-vous, belle, avez-vous froid ?

Couvre-moy de ton mantelet.

Ce remède me guérissoit.

BALLARD, *Rondes à danser*, 1721.

b) 

Mon père a fait planter z'un bois,
O Regnault réveille-toi
Dedans ce bois il vient des noix, Regnault,
O Regnault réveille, réveille
O Regnault, réveille-toi.

Dedans ce bois il vient des noix.
J'en cueille deux et même trois.

J'en fus malade au lit trois mois.

Mes parents étaient près de moi.

Mon amant seul n'y était pas.

Je l'fis appeler une fois, deux fois.

La troisième fois il y vena.
Bonjour ma mie, comment qu'ça va ?

Tout m'va bien quand je te vois.

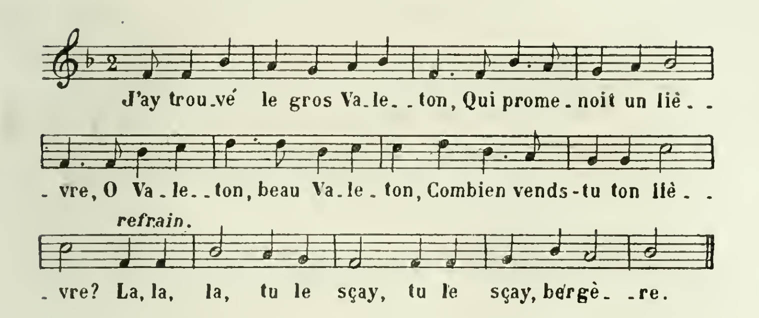
Avez-vous chaud, avez-vous froid ?

. . . .

Ardennes. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., 3340, f[ot] 472.

LI

LE LIÈVRE ACHETÉ ET PERDU



J'ay trouvé le gros valeton
Qui promenoit un lièvre :
O valeton, beau valeton,
Combien vends-tu ton lièvre?
La, la, la, tu le sçay, tu le sçay, bergère.

O valeton, beau valeton, combien vends-tu ton lièvre?
Je te le vendray cent écus, ton amour la première.

Je te le vendray cent écus, ton amour la première,
Je l'ay pris et je l'ai lié à trois brins de fougère,

Je l'ai pris et je l'ai lié à trois brins de fougère,
Mais la fougère se rompit, au bois s'en va mon lièvre.

Mais la fougère se rompit, au bois s'en va mon lièvre.
Hélas! que faire désormais, et que dira ma mère?

Hélas! que faire désormais, et que dira ma mère?
Aujourd'huy j'ay perdu mon cœur, mon argent et mon lièvre;
La, la, la, tu le sçay, tu le sçay, bergère.

Ballard, *Rondes à danser*, 1724.

LII

LES SUITES D'UNE RENCONTRE



Par un matin me suis levay,
Je racou, je racou, je racourciray ;
Dedans notre jardin j'entray
Je racourciray ma robe ;
Je te racou, te racourciray
Tu me fais trop de peine à trousser.

Dedans notre jardin j'entray,
Je racou, je racou, je racourciray ;
Un verd galant, je rencontray,
Je racourciray ma robe ; etc.

Un verd galant je rencontray,
Je racou, je racou, je racourciray ;
Qui d'un bâton m'a tant frappé ;
Je racourciray ma robe ; etc.

Qui d'un bâton m'a tant frappé,
Je racou, je racou, je racourciray ;
Que j'en ay le nez tout cassé,
Je racourciray ma robe ; etc.

Que j'en ai le nez tout cassé,
Je racou, je racou, je racourciray ;
Chacun me dit qu'il est crevé,
Je racourciray ma robe; etc.

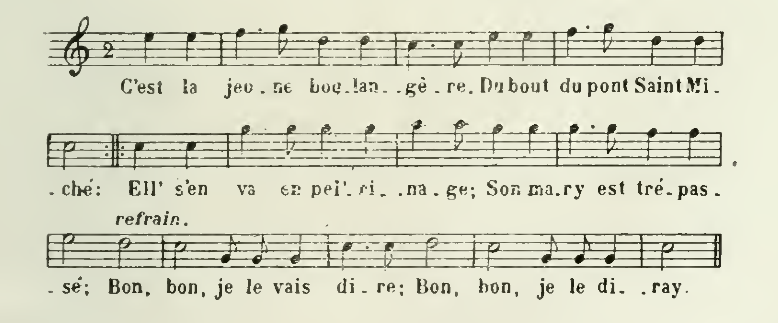
Chacun me dit qu'il est crevé,
Je racou, je racou, je racourciray
Mais voicy ce que je feray,
Je racourciray ma robe ; etc.

Mais voicy ce que je feray,
Je racou, je racou, je racourciray ;
Le galand payera le barbier,
Je racourciray ma robe, etc.

Ballard, *Rondes à danser*

LIII

LA VEUVE EN PÈLERINAGE



C'est la jeune boulangère,
Du bout du pont Saint Miché ;
Ell' s'en va en pèl'rinage,
Son mary est trépassé ;
Bon, bon, je le vais dire,
Bon, bon, je le diray.

Ell' s'en va en pèl'rinage,
Son mary est trépassé ;
Le premier qu'ell' rencontre,
Fut un garçon pâtissier.

Le premier qu'ell' rencontre,
Fut un garçon pâtissier ;
D'où venez-vous, ma commère ?
Dites-moy d'où vous venez ?

D'où venez-vous, ma commère ?
Dites-moy d'où vous venez?
Je viens de pèl'iinage,
Mon mary est trépassé.

Je viens de pèl'rinage,
Mon mary est trépassé.
Vous avez menti commère,
Vous venez des couturiers ;

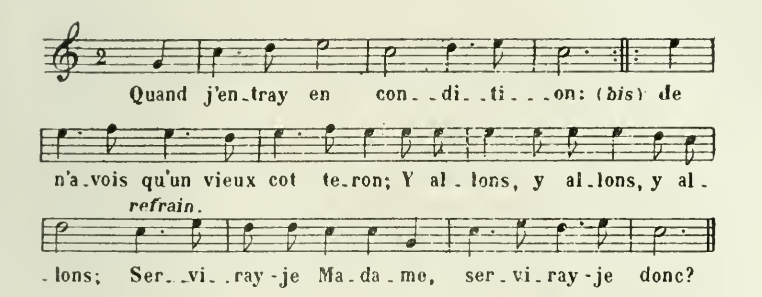
Vous avez menti, commère,
Vous venez des couturiers ;
Nous verrons le petit frère
Quelque jour dans ces quartiers ;

Neus verrons le petit frère,
Quelque jour dans ces quartiers
Préparez luy une chaire,
Car il nous pourra prêcher.
Bon, bon, je le vais dire,
Gay, gay, je le diray.

Ballard. *Rondes à danser,* 1724.

XLIV

EN CONDITION



Quand j'entray en condition (*bis*),
Je n'avois qu'un vieux cotteron.
Y allons, y allons, y allons,
Serviray-je madame, servirai-je donc ?

Je n'avois qu'un vieux cotteron :
Qui tomboit par loque et haillons ;

Qui tomboit par loque et haillons ;
Je l'ay changé en beaux jupons

Je porte dentelle et frison,
L'anse du panier en répond ;

L'anse du panier en répond
C'est pour aller aux porcherons ;

C'est pour aller aux porcherons
Avec tous ces braves garçons

Avec tous ces braves garçons
Qui font sauter les cotillons ;
Y allons, y allons, y allons,
Servirai-je madame, servirai-je donc ?

Ballard, *Rondes à danser*, 1724.

LV

AU MOULIN

Margot est allée au moulin (*bis*).
C'était pour y moudre son grain,
Vous m'entendez bien
Vous me comprenez bien
Tantôt
Reviendra Margot,
Margot reviendra demain.

C'était pour y moudre son grain
Le meunier était un malin ;

La prit, la boutit sur son grain;

Ce qu'il lui fit, je n'en sais rien,

Mais pourtant, j'm'en doute un p'ti brin,

Ce que les garçons font pour rien,

Ce que la jeune fille craint,

Ce que les veuves regrettent bien,

C'était un gros bouquet de jasmin.

Restif de la Bretonne, *Les Contemporaines* (*Les crieuses des rues.*)

b)

Margot est allée au moulin
C'est pour y faire moudre son grain
Vous m'entendez bien
Vous me comprenez bien
Tantôt reviendra Margot
Margot reviendra bientôt.

C'est pour y faire moudre son grain;
Mais le meunier qu'est un badin

Mais le meunier qu'est un badin
La prit, la jeta sur son grain ;

La prit, la jeta sur son grain ;
Ce qu'il lui fit je n'en sais rien,

Ce qu'il lui fit, je n'en sais rien,
Ce que les femmes font si bien,

Ce que les femmes font si bien,
Ce que les vieill' regrettent bien,

Ce que les vieill' regrettent bien,
Ce que les garçons font pour rien,

Ce que les garçons font pour rien,
Ce que les filles voudraient bien,

Ce que les filles voudraient bien,
Ce que vous et moi ferions bien,

Ce que vous et moi ferions bien
C'est un bouquet de romarin.

Chansonnier de société, 1812.

Mon père m'y a mariée
J'entends le moulin taqueter
Un vieux meunier il m'a donné ;
Hélas ! mon Dieu, est-ce ce qu'il me faut
J'entends le moulin tique-tique-taque
J'entends le moulin taqueter.

Un vieux meunier il m'a donné.

Par la rue passe un boulanger.

Belle, veux-tu moudre mon bled ?

Ouy da, monsieur, je le moudray.

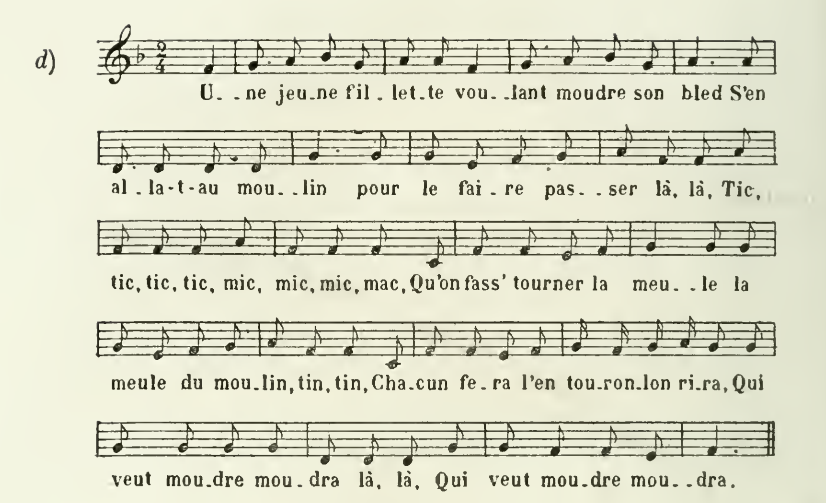
M'a pris, m'a mené voir le bled.

Longtemps je l'ay fait marchander,

Longtemps je l'ay fait marchander,
J'entends le moulin taqueter
Mais je n'ay point conclud marché;
Hélas ! mon Dieu, plus qu'il m'en donne il faut,
J'entends te moulin, tique-tique-taque
J'entends le moulin taqueter.

Ballard, *Brunettes ou petits airs tendres*, 1711.
Cette chanson se chante sur le même air que celle qui commence par *mon père aussi m'a mariée...* Voy. ci-dessus p. 79.

d)



Une jeune fillette
Voulant moudre son bled
S'en allat au moulin
Pour le faire passer.
La, la, tic, tic, tic, tic, mic, mic, mic, mac
Qu'on fasse tourner la meule
La meule du moulin tin tin
Chacun fera len touroulonrira
Qui veut moudre, moudra la, la,
Qui veut moudre, moudra.

S'en allat au moulin
Pour le faire passer.
Meunier, ô beau meunier
Veux-tu moudre mon bled?

Oui dà, la jeune fille,
Oui dà si vous voulez.

Il la prend, il l'embrasse.
Beau meunier, finissez.

Ah ! ménagez, de grâce,
Mon beau petit collier.

Si papa le sçavait
Bien battue je serais.

Et quand je devrais l'être
Il faut moudre mon bled.

Extrait d'un volume dérelié dont le titre manque à l'exemplaire que je possède. In-8° (XVIII° siècle).

LVI

LE BOUQUET DE JASMIN

La jeune Margot, un matin,
S'échappe du hameau voisin,
Vous m'entendez bien,
Vous m'comprenez bien,
Tantôt
Reviendra Margot,
Margot
Reviendra tantôt.

S'échappe du hameau voisin,
En chantant un joyeux refrain
Vous m'entendez bien, etc.

En chantant un joyeux refrain,
Pour charmer l'ennui du chemin.
Vous m'entendez bien, etc.

Pour charmer l'ennui du chemin,
La chanson touchait à sa fin,
Vous m'entendez bien, etc.

La chanson touchait à sa fin,
Quand elle vit le jeune Alain.
Vous m'entendez bien, etc.

Quand elle vit le jeune Alain.
Adieu le chant et le refrain.
Vous m'entendez bien, etc.

Adieu le chant et le refrain.
La bergère s'enfuit soudain.
Vous m'entendez bien, etc.

La bergère s'enfuit soudain,
Alain la suit d'un air lutin.
Vous m'entendez bien, etc.

Alain la suit d'un air lutin,
Et bientôt sans peine il l'atteint
Vous m'entendez bien, etc.

Et bientôt sans peine il l'atteint
Mais c'était auprès d'un jasmin
Vous m'entendez bien, etc.

Mais c'était auprès d'un jasmin ;
Le bouquet s'y fit brin à brin
Vous m'entendez bien, etc.

Le bouquet s'y fit brin à brin,
Et doux baisers d'aller leur train.
Vous m'entendez bien, etc.

Et doux baisers d'aller leur train ;
Le bouquet fait, on quitte Alain.
Vous m'entendez bien, etc.

Le bouquet fait, on quitte Alain.
« Margot reviendrez-vous demain
Vous m'entendez bien, etc,

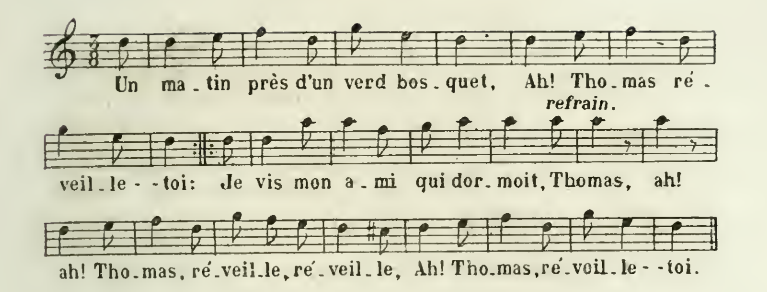
« Margot, reviendrez-vous demain
« Seulette cueillir le jasmin ?
Vous m'entendez bien, etc.

« Seulette cueillir le jasmin ?
« — Oui-dà ; car vous courez bon train.
Vous m'entendez bien,
Vous m'comprenez bien
Tantôt
Reviendra Margot
Margot
Reviendra tantôt.

Chansonnier de société, 1812.

LVII

LE BOUQUET



Un matin près d'un verd bosquet,
Ah ! Thomas réveille-toi :
Je vis mon ami qui dormoit,
Thomas, ah ! ah ! Thomas, réveille, réveille,
Ah ! Thomas, réveille-toi.

Je vis mon ami qui dormoit,

Je lui pressai le bout du doigt.

Tant fis qu'il se leva tout droit,

Et me dit, que veux-tu de moi ?

Fais-moi donc ce joli bouquet.

Viens l'attacher à mon bonnet.

Et de quoi veux-tu qu'il soit fait

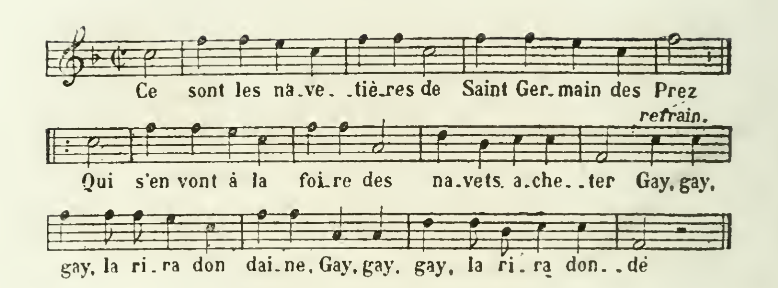
De thym, de rose et de muguet?

En l'attachant sa main trembloit,
Ah! Thomas, réveille-toi:
Mais enfin le mit bien à droit,
Thomas, ah ! ah ! Thomas, réveille, réveille,
Ah ! Thomas, réveille-toi.

Ballard, *Rondes*, T. II, 1724.

LVIII

LES NAVETIÈRES



Ce sont les navetières de Saint Germain des Prez
Qui s'en vont à la foire des navets acheter ;
Gay, gay, gay, la rira dondaine,
Gay, gay, gay, la rira dondé.

Qui s'en vont à la foire des navets acheter ;
Un matin dessous l'orme on les vit reposer ;

Un matin dessous l'orme on les vit reposer.
A l'instant il y passe un etallier boucher ;

A l'instant il y passe un etallier boucher.
Il a pris la plus jeune qui se laissa tomber.

Il a pris la plus jeune qui se laissa tomber.
Elle dit : je vous prie qu'il n'en soit point parlé.

Elle dit : je vous prie qu'il n'en soit point parlé.
Et bien si l'on n'en parle, il en sera chanté.

Et bien si l'on n'en parle, il en sera chanté,
Aux quatre coins des rues, et dans chaque mar-
[ché ;
Gay, gay, gay, la rira dondaine,
Gay, gay, gay, la rira dondé.

Ballard, *Rondes à danser,* 1724.

LIX

ÉPOUSEZ-MOI D'ABORD

C'était une jeune fille
Qui pleurait le mal de dents;
Elle s'en va au long de la rive
Chercher du soulagement.
Tes beaux yeux, ma brunette,
M'ont touché vivement.

Elle s'en va au long de la rive
Chercher du soulagement,

Et dans son chemin rencontre
Trois jeunes officiers barons.

Ils m'ont demandé: la belle,
Combien gagnez-vous par an ?

Monsieur, je gagne cinq cent livres
Et un beau tablier blanc.

Venez avec moi, la belle,
Je vous en donnerai autant ;

Vous n'aurez grand'chose à faire
Que mon lit simplement,

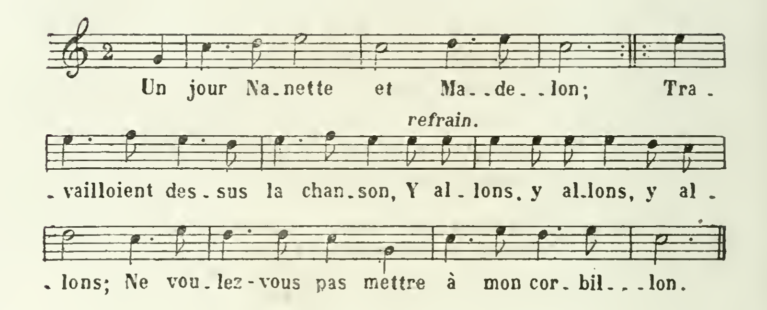
Le faire et le redéfaire
Avec moi coucher dedans.

Monsieur, je n'couche avec homme
Qui n' m'épouse auparavant,
A l'Église de ma paroisse
Devant Dieu, tous mes parents.
Tes beaux yeux, ma brunette,
M'ont touché vivement.

Environs de Lorient.

LX

J'AIME A DANSER SUR LE GAZON



Un jour Nanette et Madelon (*bis*) ;
Travailloient dessus la chanson,
Y *allons, y allons, y allons* ;
Ne voulez-vous pas mettre à mon corbillon?

Travailloient dessus la chanson (*bis*);
Nannette disoit sans façon :
Y *allons*, etc.

Nannette disoit sans faço (*bis*) ;
Madelaine, donnez le ton ;
Y *allons*, etc.

Madelaine, donnez le ton (*bis*) ;
S'il nous venoit quelque garçon ;
Y *allons*, etc.

S'il nous venoit quelque garçon (*bis*) ;
De ceux qui ne disent pas non ;
Y *allons*, etc.

De ceux qui ne disent pas non (*bis*) ;
Madelaine dit : c'est fort bon ;
Y *allons*, etc.

Madelaine dit: c'est fort bon (*bis*) ;
Et malgré le qu'en-dira-t-on ;
Y allons, etc.

Et malgré le qu'en-dira-t-on (*bis*) ;
J'aime à danser sur le gazon ;
Y allons, etc.

J'aime à danser sur le gazon (*bis*) ;
Vrayement luy répondit Nanon ;
Y allons, etc.

Vrayement luy répondit Nanon (*bis*) ;
Je croy que vous avez raison ;
Y allons, etc.

Je croy que vous avez raison (*bis*) ;
De nos maux, c'est la guérison ;
Y allons, etc.

BALLARD, *Rondes à danser*, 1724.

LXI

LA BERGÈRE FACILE

Quand la bergère s'en va-t-aux champs (*bis*),
Bien peignée, bien coiffée,
Sa quignolette à son joli côté
Le long de la rivière.

Par là i passe un cavalier (*bis*),
Il me dit : jolie bergère,
Que faites-vous de ces jolis blancs moutons
Qui pâturent dessus l'herbette ?

Monsieur, ce ne sont point des moutons (*bis*),
Mais ce sont des brebiettes
Qui aiment aussi ce joli jeu d'aimer
Aussi bien que la bergère.

Le monsieur descend d'à cheval (*bis*),
Mit la main dans sa pochette
Cent louis d'or lui a donnés;
C'est pour vous, bergère honnête.

Monsieur en vous remerciant (*bis*),
De l'honneur que vous me faites;
Si jamais vous repassez par ici
N'oubliez point la bergère.

Pays Messin. — Chanson communiquée par M. Auguste Peupion.

b) Une bergère étant aux champs
Gardant ses brebinettes
Même aussi ses jolis blancs moutons
Qui pâturaient sur l'herbette,

Un cavalier v'nant à passer
Lui a demandé : la belle,
A qui sont donc ces jolis blancs moutons
Qui pâturent sur l'herbette ?

Monsieur, ce ne sont pas des moutons
Ce sont des brebinettes
Qui connaissent le joli jeu d'amour
Aussi bien que leur maîtresse.

Le cavalier entendant cela
Mit le pied à terre ;
Cinq à six fois il l'embrassa
Et puis la renversa par terre.

La belle se mit à pleurer
Disant : ah ! quel dommage!
Vous qui n' m'avez jamais rien donné
Vous avez mon pucelage.

Le cavalier entendant ç'la
Fouilla dans sa boursette
Cinq à six louis d'or lui donna
En disant : prends, ma poulette.

La belle, rassemblant ces moutons,
S'en retourn' chez son père :
Tenez, mon père, v'la ce que j'ai gagné
En gardant mes brebinettes.

Taisez-vous, petite effrontée,
Vous avez pâle mine ;
Je vois à vos jolis yeux bleus
Que l'amour vous domine.

Ah ! mon père, vous avez raison
Un cavalier dans la plaine,
En gardant mes jolis blancs moutons
M'a soulagé de mes peines.

Loiret. — Comm. par J. Poquet.

LXII

ELLE A MAL PASSÉ SON TEMPS

C'était une jeune fille de quinze ans
Qui voulait se marier.
Voilà la pauvre fille
A mal passé son temps ;
Elle n'est plus fillette
A l'âge de quinze ans.

Quand elle rentra dedans la ville
Tout le monde la montrait au doigt ;
On lui disait : fillette,
Tu as mal passé ton temps.
Tu n'es plus fillette
A l'âge de quinze ans.

Quand elle monta dedans sa chambre
La tête baissée, les larmes aux yeux,
Elle cria à son père :
Arrachez-moi de peine
Fillette abusée
Qu'a perdu son honneur.

Elle n'a pas sa parole finie
Que son amant vint à rentrer ;
Il va à sa boursette
Lui compta six cents francs.
Oui, tiens, ma brunette,
Pour nourrir ton enfant.

Galant, prends-moi en mariage
Comme tu me l'as toujours promis
Ou bien prends ton épée
Et traverse-moi le cœur
Fillette abusée
Qu'a perdu son honneur.

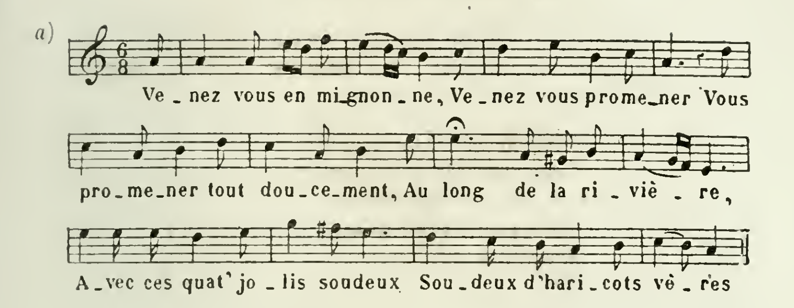
Comment veux-tu que je te prenne ?
Tout le monde parle mal de toi.
Va-t-en, va-t-en, fillette,
T'as mal passé ton temps,
Tu n'es plus fillette
A l'âge de quinze ans.

Environs de Lorient.

LXIII

LA FILLE PERDUE

a)



Venez vous en, mignonne,
Venez vous promener
Vous promener tout doucement,
Au long de la rivière,
Avec ces quat' jolis soudeux
Soudeux d'haricots vères (verts) *.

Venez vous en, ma fille,
Venez à la maison.
Ho ! non papa, ho ! non maman
J'suis fille abandonnée
Avec ces quat' jolis soudeux
Soudeux d'haricots vères (verts).

Si vous saviez, mon père,
Comm' je suis bien ici !
Un fait mon lit, l'aut'baliye
Et l'aut' fait la cuisine
Et l'aut' qui frise mes blonds cheveux
A la mod' de la ville.

* C. à d. Soudeurs de bottes en fer blanc destinées aux conserves de haricots verts.

Si vous pensez, ma mère,
En passant par Pleumeure,
Vous donnerez mes compliments
A mes amis, à mes parents,
Aux garçons du village
Et qui n'ont pas eu le bonheur
D'avoir mon cœur en gage.

Environs de Lorient.

b) Veux-tu venir, la blonde,
Veux-tu venir te promener
Le long du vert feuillage
Mais avec un joli dragon
Sortant de l'hermitage?

Son père et sa mère
Partent, la vont chercher;
L'ont cherchée, l'ont trouvée
Le long du vert feuillage
Mais avec un joli dragon
Sortant de l'hermitage.

Oh papa, non, oh maman non,
Jamais je n'y reviendrai plus
A la maison de mon père.
Ho papa, non, ho maman non,
Je suis fille abandonnée
Jamais je n'y reviendrai plus.

Si vous saviez mon père
Comment je suis ici !
Je suis ici dans un blanc lit
Couchée comme une belle
Mais avec un joli dragon ;
Je suis la bien-aimée.

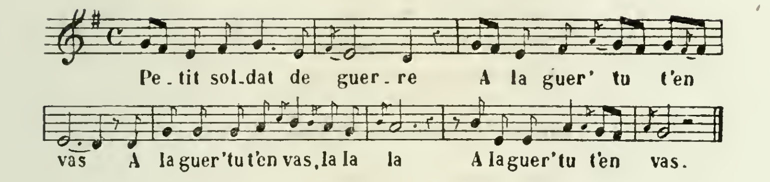
Si vous saviez, ma mère,
Comment je suis ici !
L'un me monte au lit
L'autre me déshabille
L'autre vient coucher avec moi;
Grand Dieu, la jolie vie !

Quand vous serez à Nantes
Vous ferez mes compliments
A tous mes parents,
A tous mes amis
Aux garçons du village
Vous leur direz qu'ils n'ont pas eu l'honneur
D'avoir mon cœur en gage.

Lozère.

LXIV

LA FILLE AUX DRAGONS



Petit soldat de guerre
A la guer' tu t'en vas
A la guer' tu t'en vas,
La la la
A la guer' tu t'en vas.

Hirondelle jolie,
Tu chantes tes amours ;
J'ai perdu mes amours
Pour toujours
J'ai perdu mes amours.

Ne pleure pas, la belle,
Viens voir en garnison ;
Nous te régalerons,
Bons dragons
Nous te régalerons.

Adieu, adieu, ma mère
Et mon frère de lait ;
Je m'en vais m'en aller
Au quartier,
Je m'en vais m'en aller.

Hélas ! hélas ! ma fille,
Tu perdras ton honneur,
Le dragon est trompeur
Séducteur
Le dragon est trompeur.

La pauvrette est partie
Son paquet sous le bras.
Sa mère tant pleura
Trépassa
Sa mère en trépassa.

Les dragons, ils l'ont prise
Du soir jusqu'au matin ;
L'ont fait gagner son pain
Sans chagrin
L'ont fait gagner son pain.

Les soldats l'ont laissée
En travers du chemin,
Sans chemise et sans pain
C'est sa fin
Sans chemise et sans pain.

Et vous, jolies fillettes
Qu'entendez ma chanson
N'suivez pas les dragons
C'est fripon
N'suivez pas les dragons.

Sologne. — Léon de Buzonnière, *Les Solonais*. Paris, 1840.

LXV

LA FILLE A L'ÉCHAFAUD

Une fillette d'à Ly-on (*bis*)
Qui s'est rendue prisonnière
Pour un bel enfant
Qu'elle a fait perdre.

Toutes les dames la vont voir :
— Bonjour, madame la geôlière,
Laisseriez-vous voir
Votre prisonnière ?

— Non, vous viendrez demain matin
Vous la verrez la banque arrière
Les juges par devant
Et les bourreaux par derrière.

Quand elle fut sur l'échafaud
Voyant venir sa tendre mère
Tout en criant
Elle se désespère.

— Ma fille, ne te chagrine pas
Car nous avons la grand'prairie,
Nous la vendrons
Pour te sauver la vie.

— Ma mère, gardez votre argent ;
Toute fille qu'a fait folie
Mérite la mort
Ou d'être bien punie.

Ma mère, j'ai une autre sœur
Une autre sœur qu'est tant jolie.
Gardez-la bien,
Qu'ell' ne fass' pas comm' sa sœur Julie.

Quand elle aura de beaux rubans
De belles coiffures
Demandez-lui
D'où elles sont venues.

Ne la laissez pas aller au bal
Au bal et à la comédie
C'est là d'où vient
La perte des lasses* filles.

Lozère.

LXVI

LE MAL AU COEUR

a) C'était un' jeun' fille
Un' jeun' fille de quinze ans.
On dit en vérité
Qu'ell' voulait se marier

Elle portait la dentelle
Des chemises à manchettes
Des beaux souliers mignons
Pour plaire à son amant.

Quand son amant
Arrive la chercher :
Allons, ma mignonne,
Allons nous promener.

Si la chaleur est grande
Nous nous mettrons à l'ombre
Car la chaleur de l'été
Gâterait vot' beauté.

Sa bonne maman
Qui la voit venir :
Tiens, voilà ma fille
Qui vient d' se divertir.

Petite divertissante
Petite coureuse de danse,
Dit'moi la vérité
Comm' vous êt' mal coiffée !

* Lasses, c'est-à-dire malheureuses.

Ma bonne maman,
Faites-moi mon lit
J'ai z'un grand mal d' tête
En danger de mourir.

J'ai mangé la salade
Qui m'a rendu malade
Ou que c'est la liqueur
Qui m'a fait mal au cœur.

Sa bonne maman
S'en va bien vite
Chercher le médecin
Pour v'nir voir sa fille.

Beau médecin de ville
Venez vit' voir ma fille
Venez vit' promptement
Car moi je vais devant.

Quand le médecin
Fut arrivé :
Dites-moi, la belle
Le mal que vous avez?

J'ai mangé la salade
Qui m'a rendu malade
Ou bien c'est la liqueur
Qui m'a fait mal au cœur.

Environs de Lorient.

Fragment

b) — Allons, ma mie, à l'ombre
Voici la chaleur qui tombe
Lon, lon, la, la, deri, dera,
La chaleur de l'été
Gâtera votre beauté.

— L'oisiau qu'est sur la branche,
Qui boit, qui rit, qui chante :
Lon, lon, la, la, deri, dera,
N'a pas tant de bonheur
Que j'ai d'amour dans le cœur.

JAMET MASSICAULT, *Thibaut* (roman berrichon), p. 80.

LXVII

QUE PORTES-TU DANS TON GIRON ?

a)



A Paris sur le petit pont,
Sur le bord d'une fontaine,
Mon père a fait bâtir maison,
Tuton, tuton, tutaine;
Levez belle votre cotillon,
Il est si long qu'il traîne.

Mon père a fait bâtir maison,
Sur le bord d'une fontaine,
Et les charpentiers qui la font,
Tuton, etc.

Et les charpentiers qui la font ;
Sur le bord d'une fontaine,
Ils m'ont tous demandé mon nom,
Tuton, etc.

Ils m'ont tous demandé mon nom;
Sur le bord d'une fontaine,
Marguerite,c'est mon vrai nom,
Tuton, etc.

Marguerite,c'est mon vrai nom;
Sur le bord d'une fontaine,
Que portes-tu dans ton giron ?
Tuton, etc.

Que portes-tu dans ton giron ?
Sur le bord d'une fontaine,
C'est un pâté de trois pigeons,
Tuton, etc.

C'est un pâté de trois pigeons ;
Assis-toi, nous le mangerons,
Tuton, etc.

BALLARD, *Rondes à danser,* 1724.

Mon père a fait bâtir une maison
Par quatre-vingts jolis maçons
J'aime la fillette dondaine
J'aime la fillette dondon.

Par quatre-vingts jolis maçons.

Le plus jeune il est mon mignon.

Il m'a demandé mon nom.

Marguerite, c'est mon nom.

Qu'as-tu, belle, dans ton giron?

C'est un pâté de trois pigeons,

Assis-toi là, nous le mangerons.

Elle s'est assis d'un si grand son

Qu'a fait trembler mer et poissons

Et la tour de Châtelaillon.

Charente-Inférieure. — *Poésies populaires de la France.* Mss. T. V, f°s 22.

LXVIII

TES COTILLONS SONT COURTS

Aval din lo ribièro
Y echpandount lou vélours,
Lou l'y echpandount nèt et dzour,
Moun païré, qué nin pacho,
Treis cavaliers ou dous.
Loous dous l'oount chaludado
Et l'aoutré ly o dit ré.
Hé, la, che dit la paouro,
Qu'aï fat a l'aoutré
Que ne m'adzio ré dit ?
Torno do miédza légo
Per li diré boundzour.
Boundzour, belo bruneto,
Quant vendéz lou vélour?
— Lou vendi chént francs l'aouno,
Mouchur, n'en voulez-vous ?
Qu'eï pas de vélour qu'ieou voli
Qu'eï ma vochtras amours.
Galant, chi m'amour volé
Lo te tsal damanda

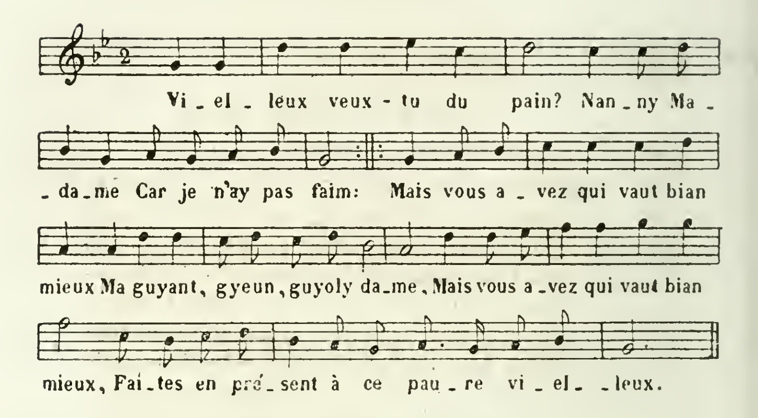
A moun païré, a ma maïré
A moun fraïré l'éïna.
— Bruneto, ché grouïchéto.
— Grand lourdaou dé villadzé
A qué j'-ou couneïchés vous?
— J'ou counéichi a to mino
A ta pâlas coulours
Lou davantal t'en levo
Toous coutillous chount courts.

Traduction : Là-bas dans la vallée, — on étend le velours, — ils l'y étendent nuit et jour, — mon père, il passe — trois cavaliers ou deux. — Les deux l'ont saluée — et l'autre ne lui a rien dit. — Hélas ! se dit la pauvrette — qu'ai-je fait à l'autre, — qu'il ne m'a rien dit ? — Il revient d'une demi-lieue — pour lui dire bonjour. — Bonjour, belle brunette, — combien vendez-vous le velours ? — Je le vends cent francs l'aune, — monsieur, en voulez-vous ? — Ce n'est pas de velours que je veux — ce n'est que vos amours. — Galant, si tu veux mon amour, — il te faut la demander, — à mon père, à ma mère, — à mon frère l'aîné. — Brunette, tu es grosse. — Grand lourdaud de village, — à quoi le connaissez-vous ? — Je le connais à ta mine, — à tes pâles couleurs, — le tablier t'en lève, — tes cotillons sont courts.

Bas Limousin. — Comm. par M. G. de Lépinay.

LXIX

LE VIELLEUX



Vielleux, veux-tu du pain?
Nanny, madame, car je n'ai pas faim:
Mais vous avez qui vaut bian mieux
Ma guyante, gyeune, guyoly dame,
Mais vous avez qui vaut bian mieux,
Faites en présent à ce paure vielleux.

Vielleux, veux-tu du lard?
Nanny, madame, car il est trop char,
Mais vous avez qui vaut bian mieux
Ma guyante, gyeune, guyoly dame,
Mais vous avez qui vaut bian mieux,
Faites en présent à ce pauvre vielleux.

Vielleux, que veux-tu donc?
Hélas! madame, une couple de testons,
Mais vous avez qui vaut bian mieux
Ma guyante, gyeune, guyoly dame,
Mais vous avez qui vaut bian mieux,
Faites en présent à ce paure vielleux.

Ballard, *Les Rondes*, T. II, 1724.

LXX

LE MOINE BLANC

a)



Y avait un moin' sur l'escalier
Qui riait, qui riait.
La dame lui a demandé
Ce qu'il avait à rire.
— Je voudrais bien entrer chez vous,
Mais je n'ose le dire.
— Entre, gros moine, hardiment,
Mon mari n'est pas céans.
Il y a tant de gens de bien
Qui s' tré, qui s' tré, qui s' trémoussent,
Il y a tant de gens de bien
Qui s' trémouss' et qu'on n' dit rien.

Et quand le gros moin' fut entré
Il riait, il riait.
La dame lui a demandé
Ce qu'il avait à rire.
— Je voudrais souper avec vous,
Mais je n'ose le dire.
— Soupe, gros moine, hardiment,
Mon mari n'est pas céans.

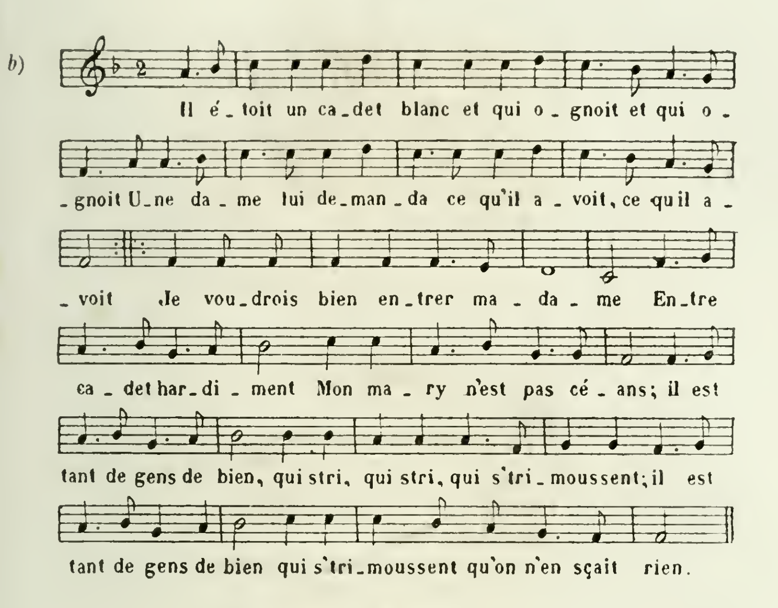
Et quand le gros moin' eut soupé
Il riait, il riait.
La dame lui a demandé
Ce qu'il avait à rire.
Je voudrais coucher avec vous.
Mais je n'ose le dire.
— Couche, gros moine, hardiment,
Mon mari n'est pas céans.

Et quand le gros moin' fut couché
Il riait, il riait.
La dame lui a demandé
Ce qu'il avait à rire.
— Je voudrais bien vous embrasser
Mais je n'ose le dire.
— Embrass', gros moine, hardiment
Mon mari n'est pas céans.

Et quand le moin' l'eut embrassée
Il riait, il riait.
La dame lui a demandé
Ce qu'il avait à rire.
— Je voudrais bien recommencer
Mais je n'ose le dire.
— R'commence, gros moine, hardiment,
Mon mari n'est pas céans.
Il y a tant de gens de bien
Qui s' tré, qui s' tré, qui s' trémoussent,
Il y a tant de gens de bien
Qui s' trémouss' et qu'on n' dit rien.

Rouen. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. IV, f^ts 254.

b)



Il étoit un cadet blanc
Et qui ognoit et qui ognoit*.
Une dame lui demanda ce qu'il avoit,
Ce qu'il avoit.
— Je voudrais bien entrer, madame,
— Entre cadet, hardiment,
Mon mary n'est pas céans.
Il est tant de gens de bien
Qui s' tri, qui s' tri, qui s' trimoussent,
Il est tant de gens de bien
Qui s' trimoussent qu'on n'en sçait rien.

Quand le cadet fut entré
Et il ognoit et il ognoit.
La dame lui demanda ce qu'il avoit,
Ce qu'il avoit.
— Je voudrais bien souper, madame,
— Soupe cadet, hardiment,
Mon mary n'est pas céans.
Il est tant de gens, etc.

* *Ogner* signifie *grogner, grommeler.*

Quand le cadet eut soupé
Et il ognoit et il ognoit.
La dame lui demanda ce qu'il avoit,
Ce qu'il avoit.
— Je voudrais bien rester, madame,
— Reste, cadet, hardiment,
Mon mari n'est pas céans.
Il est tant de gens, etc.

BALLARD, *Les Rondes*. 1724.

LXXI

LA LEÇON DU CORDONNIER

L'autre jour en me promenant
Du côté de Paris,
Dans mon chemin j'ai rencontré
Un joli cordonnier.
Dansez en rond, mesdemoiselles,
Dansez en rond, filles et garçons.

Tout crotté, tout mouillé,
Il demande à loger ;
Quand il fut logé
Il demande à s'échauffer.

Quand il fut bien chauffé
Il demande à souper ;
Quand il eut bien soupé
Il demande à s' coucher.

Nous vous mettrons coucher
Avec notre fille aînée.
Tout le long de la nuit
Il n' faisait qu' badiner.

— Que faites-vous là-haut
Notre joli cordonnier ?
— J'apprends à votre fille
A faire des souliers,

Il y en a un qui est fait
Et l'autre commencé;
Quand je repasserai
Je l'achèverai.

Pays Messin.

LXXII

LE PETIT MOINE CORDELIER

L'autre jour chez mon père
Il y est arrivé
Un petit moine cordelier
Qui était tout crotté.
Il secouait sa robe, sa robe,
Il secouait, secouait
Sa robe tant qu'il pouvait.

Où le logerons-nous?
Dedans notre grenier.
— Le moine s'est écrié:
Les rats vont me manger!
Il secouait sa robe, sa robe,
Il secouait, secouait
Sa robe tant qu'il pouvait.

Où le logerons-nous?
Dessus notre escalier.
— Le moine s'est écrié:
Je vais dégringoler!
Il secouait sa robe, sa robe,
Il secouait, secouait
Sa robe tant qu'il pouvait.

Où le logerons-nous?
Dedans notre cellier.
— Le moine s'est écrié:
Le vin, (*var.*: le cidre) va me noyer!
Il secouait sa robe, sa robe,
Il secouait, secouait
Sa robe tant qu'il pouvait.

Où le logerons-nous?
Dedans notre foyer
— Le moine s'est écrié :
Le feu va me brûler!
Il secouait sa robe, sa robe,
Il secouait, secouait
Sa robe tant qu'il pouvait.

Où le logerons-nous ?
Dans le grand lit carré *
— Le moine s'est écrié :
C'est ce qu'il me fallait!
Il secouait, sa robe, sa robe,
Il secouait, secouait
Sa robe tant qu'il pouvait.

Ronde de la Bretagne. — *Poésies pop. de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. IV, f[ot] 303.

LXXIII

LA FILLE AU COUVENT DES MOINES

a) Là-haut, dans ce couvent,
Il y a-t-un moine blanc
Et puis dans sa chambrette
Un' fill' de quinz' à dix-huit ans.

A la messe il est allé,
La fillette il a laissée.
Elle en a pris la boîte à l'encre
S'en est frotté ses belles temples.

Et des temples jusqu'au menton
Et du menton jusqu'au front
Elle a frotté sa belle gorge
Croyant qu' c'était de l'eau de rose.

* *Variante* : O la fille de l'hôté ! (c'est-à-dire : avec la fille de la maison).

Quand le moine il est venu,
Il a crié : holà ! Jésus !
Accourez tous, mes frères, ensemble,
J'ai le grand diable dans ma chambre.

Tous les moines, ils sont venus,
Un pied chaussé et l'autre nu ;
Un portait l'étole, l'autre l'eau bénite
Pour conjurer cette petite.

Frères, frères, ne me conjurez pas,
Je suis fille, n'en doutez pas,
Voici deux mois ou six semaines
Que je couche avec ce bon mouêne.

Frère, frère, qu'as-tu fait là ?
Tu seras battu, n'en doute pas,
Tu recevras la discipline
De tout le long de ton échine.

Frappez, frères, frappez fort,
Frappez toujours, frappez encore,
Souvenez-vous que la pareille
Vous pend à chacun à l'oreille.

Chanson communiquée par M. G. de Lépinay.

b)

Pour aller chanter Matines
Laissons dormir Jacqueline.
Jacqueline s'étant levée
Elle prit la bouteille d'encre.

Elle s'en lava les tempes
Elle s'en lava le front
Elle s'en lava la gorge
Croyant qu' c'était d' l'eau de rose.

Quand le moine fut revenu
Il alluma la chandelle
Pour envisager sa belle.
Courez tous, mes frères, ensemble
Le grand diable est dans ma chambre;

Apportez la croix, la bannière
Pour conjurer cette bête.
Les moines y ont tous couru
Un pied chaussé et l'autre nu.

Mes frères, n'y conjurez point
Je suis fille de grand bien ;
J'ai passé ma quarantaine
Avec ce ribaud de moine.

Ah ! va, frère Nicolas,
Le père gardien le saura ;
Tu auras la discipline
Pour l'amour de Jacqueline.

Pays Messin

LXXIV

LE FANTOME



Quien, Pierrot, veux-tu sçavoir,
Une si tarrible histoire,
Ce fut avant-hier au soir,
Qui m'arrivit cette affaire.
Quien, morgué, quien, si tu sçavois,
Pour moi, je crois que t'en mourrois,
D'une frayeur mortelle.

J'allis droit, après souper,
Pour passer la nuit sur l'harbe ;
C'étoit pour y mieux garder
Les bleds qui étoient en jarbe.

J'étois, je ne sçai comment ;
De dormir j'eus grosse envie ;
De retourner promptement
Il me vint en fontaisie.

Sans brit, tout de go, j'entris
Dedans noute masonnette ;
Aussitôt je m'approchis
Tout doux de noute couchette.

Noute femme atoit au lit,
Je n'avions point de chandelle,
J'avisis un gros asprit
Tout du long couché près d'elle.

Je cryis saisi d'effroi
Comme un couchon qu'on égorge :
A moi, mes voisins, à moi,
Ma maison d'esprits regorge !

Je m'enfouis dans un coin,
Fiché contre la muraille
Et j'avisy de bien loin
Tout gros comme une futaille.

A la parfin il sortit
Tout fin blanc comme une torche;
J'acoutis tout ce qu'il dit,
D'une lorgnette d'approche.

Quand fut loin l'asprit subtil
Dis-je à noute minagère :
Va-t-en battre le fusil,
Qu'on cherche avec la lumière.

All' qui n'avoit rien santu
Disoit que j'étois yvrogne ;
Çtanpandânt je n'avois bû
Danhui avecque parsonne.

Faut qu'ait des gens bien méchants
De venir de l'outre monde
Faire peur aux pauvres gens
Et pis après qu'en les gronde.

J'ai juré quand y vianra
Pis qu'alle y raille son homme
De fouir et la laisser là
A la marci du fantome.

Chanson semi-populaire. — BALLARD, *Les Rondes à danser*, 1724.

LXXV

LA ROBE DU MOINE

Un pauvre moine
Qui s'appelait Nicolas
Qui allait voir la dame
La dame d'un avocat.
Elle lui a dit: papa Nicolas,
Venez demain à huit heures
Mon mari n'y sera pas.

Le pauvre moine
A huit heures il s'en va
Trouver la jolie dame
La dame de l'avocat.
Elle lui a dit: papa Nicolas,
Montez là-haut dans ma chambre
Je vous suivrai pas à pas.

Le pauvre moine
Dans la chambre il monta;
La belle jolie dame
Le suivait pas à pas.
Elle lui a dit: papa Nicolas,
Donnez-moi votre robe
Car elle nous embarrassera.

Le pauvre moine
Sa robe il lui donna.
La belle jolie dame
Dans un coffre l'enferma.
Elle lui a dit : papa Nicolas,
Allez voir à la porte
Si mon mari ne vient pas.

Le pauvre moine
A la porte il s'en va ;
La belle jolie dame
Dans la rue l'enferma.
Elle lui a dit : papa Nicolas,
Comptez les clous de la porte,
Je vais compter vos ducats.

Au moins, madame,
Rendez-moi mon habit,
Habit de moine
Ne peut pas vous servir.
Elle lui a dit : papa Nicolas,
Je le ferai teindre en noir
Mon mari s'en servira.

Mon Dieu ! madame,
Rendez-moi mon argent
Que j'achète une robe
Pour entrer au couvent.
Elle lui a dit : papa Nicolas,
Nous ferons bonne bombance
Tant que l'argent durera.

Le pauvre moine
Au couvent il s'en va
Conter aux autres moines
L'histoire que voilà.
Ils lui ont dit : papa Nicolas,
Que le diable emporte
Celle qui vous a joué ce tour là.

Boulonnais. — Comm. par M. E. Deseille.

LXXVI

PRIS AU PIÈGE

Camaradé, moun véji,
Chouï éichi per t'averti,
Tu t'en vas a lo dzournado
Et to fenno chén divertit
Én d'un aoutré camaradé
Qué n'eï pas bién loung d'éichi.

Dzamaï iéou jou créïraï
Mas quand iéou jou véïraï.
Vén' un dzour à moun houchtal,
Chi iéou jou té foou pas véïré
Diras que chouï un fadar.

Lou mechtré dé l'houchtal
Régardo per l'eïrial ;
No vi véni raoubo négro
Qué n'én courio lou galop ;
De perdedzou cho choutano
N'en pourtavo un bel dzigot.

Raoubo négro n'éï entra,
Chur lo taoulo, lo poouja ;
Avijo, avijo, Morgorito,
Que degun ne m'adzio vi ;
Ne voli pas di disputo
Entré iéou et toun mari.

Moun mari n'é cha ieï pas,
Ma per d'aoutrés rechpoundi pas ;
Moun mari n'éï o lo vigno
En del froumadzét én del po
Et leï no per cho dzournado
Quand rouji quéchio coum' un fol.

Lou mechtré dé l'houstal,
N'en vé, tucht' al pourtal :
Drébo, drébo, Margorito,
Faï m'oco, un paou lechtoment,
Mé chouï ooublida ma cordo
Per pourta doous eichierments.

Quand lou mechtré n'cï rentra
N'echpouffidavo * coum' un tsat:
Véné veïré, mas vejinas,
Lou bel rat apprivoijat
Qué n'aï pré dzou mo paniéro
Per avant choulél léva.

Bravé rat apprivoijat
Tu eiras eiffoutraillat ** ;
Iéou t'en foutraï per las cochtas
Per las cochtas, péou couchtas;
Pacharas per lo fenechtro,
Dé dzigot tachtaras pas.

Traduction : Camarade, mon voisin, — je suis ici pour t'avertir ; — tu t'en vas à la journée — et ta femme se divertit — avec un autre camarade — qui n'est pas bien loin d'ici. — Jamais je ne le croirai — que quand je le verrai. — Viens un jour à la maison, — si je ne te le fais pas voir, — tu diras que je suis un fou. — Le maître de la maison — regarde à travers la masure ; — il a vu venir robe noire — qui courait au galop ; — de pardessous sa soutane — il portait un gros gigot. — Robe noire est entré, — sur la table l'a posé : — regarde, regarde, Marguerite, — que personne ne m'ait vu, — je ne veux pas de dispute — entre moi et ton mari. — Mon mari n'y est pas, — mais pour d'autres je n'en réponds pas. — Mon mari est à la vigne — avec du fromage et du pain. — Il en a pour sa journée, — quand il rongerait comme un fou. — Le maître de la maison — vient, frappe au portail : — ouvre, ouvre, Marguerite, — fais-moi ça un peu lestement, — j'ai oublié ma corde — pour porter des sarments. — Quand le maître est rentré, — il jurait comme un chat : — venez voir, mes voisines, — le beau rat apprivoisé, — je l'ai pris sous ma panière — avant le soleil levé. — Joli rat apprivoisé — tu se-

* *Echpouffida* se dit du chat en colère qui fait *ffe, ffe*.

** *Eiffoutrailla* signifie battre quelqu'un à coups de poing, à coups de bâtons en lui déchirant ses habits.

ras battu ; —je t'en f... sur les côtes, — sur les côtes et les côtés, — tu passeras par la fenêtre, — tu ne tâteras pas de gigot.

Bas Limousin. — Chanson communiquée par M. G. de Lépinay.

LXXVII

LE CONFESSEUR

C'était un petit moine blanc
Qui confessait trois fillettes
Et tout en les confessant
Il leur parlait d'amourettes.
Je n' vous connais pas
Je n' sais qui vous êtes.

Et tout en les confessant
Il leur parlait d'amourettes?
Laquelle donc de vous trois
Veut monter dans ma chambrette.

Laquelle donc de vous trois
Veut monter dans ma chambrette?
Cela n' sera ni moi — ni moi —
Pour moi je suis trop jeunette

Cela n' sera ni moi — ni moi —
— Pour moi je suis trop jeunette.
Le bon père voyant ça
De dépit fut dire sa messe

Le bon père voyant ça
De dépit fut dire sa messe.
Quand il fut à *secula*
Il pensa à la fillette

Quand il fut à *secula*
Il pensa à la fillette.
Secula seculorum !
Que n'es-tu dans ma chambrette !

Secula seculorum!
Que n'es-tu dans ma chambrette !
Son petit clerc lui répond
Ça n'est pas dans votre messe.

Son petit clerc lui répond
Ça n'est pas dans votre messe.
Tais-toi donc, petit fripon,
Si ça n'y est pas je veux l'y mettre.
Je n' vous connais pas
Je n' sais qui vous êtes.

Poitou. — Communication de M. G. de Lépinay.

LXXVIII

LE MOINE ET LES TROIS FILLES

Comme j'étions chez mon père
Trois jeunes filles à marier,
Il nous envoyait à l'herbe
Ma dondaine
A l'herbe dedans son pré
Ma dondé.

Il nous envoyait à l'herbe
A l'herbe dans son pré.
La rosée était trop grande
Ma dondaine
Nous nous sommes mis à danser
Ma dondé.

La rosée était trop grande,
Nous nous sommes mis à danser.
Par ici passe un gros moine
Ma dondaine
Qui nous a tant regardées
Ma dondé.

Par ici passe un gros moine
Qui nous a tant regardées.
N'en voudrais-tu point quelqu'une
Ma dondaine
Pour coucher à tes côtés?
Ma dondé.

N'en voudrais-tu point quelqu'une
Pour coucher à tes côtés?
Je n'en voudrais point pour une,
Ma dondaine
Toutes les trois sont à mon gré
Ma dondé.

Je n'en voudrais point pour une,
Toutes les trois sont à mon gré.
L'une balaierait ma chambre
Ma dondaine
L'autre j' lui donn'rais ma clef
Ma dondé.

L'une balaierait ma chambre,
L'autre j' lui donn'rais ma clef,
Je garderais la plus jeune
Ma dondaine
Pour coucher à mes côtés
Ma dondé.

Normandie? — Chanson recueillie par M. de Blosseville en 1854. *Poésies pop. de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. III, f[o] 288.

LXXIX

LES SOULIERS BLANCS

D'où revenez-vous si crotté
Monsieur le curé?
Je viens de la foire de Douai
Simonne, ma Simonne,
Je viens de la foire de Douai
Ma petite mignonne.

Que nous avez-vous rapporté
Monsieur le curé ?
Des souliers blancs pour bien danser
Simonne, ma Simonne,
Des souliers blancs pour bien danser
Ma petite mignonne.

Vous devriez me les donner
Monsieur le curé.
Lorsque vous les aurez gagnés
Simonne, ma petite Simonne,
Lorsque vous les aurez gagnés
Ma petite mignonne.

Que faut-il faire pour les gagner
Monsieur le curé ?
Il faut bien coudre et bien filer
Simonne, ma Simonne,
Il faut bien coudre et bien filer
Ma petite mignonne.

Je ne sais coudre ni filer
Monsieur le curé.
Venez chez moi, j' vous l'apprendrai
Simonne, ma Simonne,
Venez chez moi, j' vous l'apprendrai
Ma petite mignonne.

Maubeuge. — Chanson recueillie par M. Barry, en 1857. *Poésies populaires de la France*. Mss. de la Bibl. nat., T. IV, f^{ct} 232.

LXXX

LE PETIT MERCELOT

C'était un petit mercelot
Lon lon la
Que dit-on de l'amour ?
C'était un petit mercelot
Qui va de bourg en ville
Lon la
Qui va de bourg en ville.

Il a demandé à loger
Où il y avait trois filles.

En voilà une, en voilà deux,
Voilà la plus gentille.

Donnez-la moi à mon coucher
Je vous donnerai cent livres.

Tu ne l'auras, p'tit mercelot,
Ni pour cent ni pour mille.

Le p'tit mercelot fut fin
Dans sa malle il l'a mise.

Elle n'était pas bien emballée
On vit la jupe grise.

Qu'as-tu donc là, p'tit mercelot,
Dans ta malle gentille ?

Ce sont des couteaux et des ciseaux,
Des anneaux pour les filles.

T'as menti, p'tit mercelot,
C'est une de nos filles.

Tu la rendras, p'tit mercelot,
Ou tu perdras la vie.

Tant que j'aurai mon sabre en main
Je combattrai ma vie.

Bouilly (Loiret.) — Chanson communiquée par M. J. Poquet.

LXXXI

LE SOULIER DÉCHIRÉ

a) Al jor de Behourdis * des prés
Enter des abes j'ai tant ballé
Que j'ay mén solé desquiré
Trou la lirette
Trou la liré.

* Behourdis, fête que l'on célébrait dans la soirée du premier dimanche de carême.

Par l'escorion l'ay ramassé
Au cordognez m'en sus allé
Ung piés descaux, l'aultre cauché.

Dedans se moeson l'ai trouvé.
— Jehannet li bieu cordonnié
Rassemeleras-tu mén solé ?

La révérense il m'a tirée.
— Oui da, ma cœurette, mén babé,
Vostre solé j'y refairai.

— Et pour ço, quantes vos bailleray ?
— Sur vos visaiges mignolet
Je m'y poïerai d'un doulx boisé
Trou la lirette
Trou la liré.

Doullenais (Picardie). — Chanson extraite d'un manuscrit de 1649 et reproduite par M. J. Corblet, *Glossaire du patois picard*, 1851.

b)

Une jeune fille dans un vert pré
Par accident a déchiré,
Elle a déchiré son *gnouff*, *gnouff*,
Et son gnaff, *gnaff*,
Et son soulier.
Lon faliera, *faliera*, *falierette*,
Lon faliera, *faliera dondé.*

Pour ne plus être déchirée,
Elle s'en va chez le savetier.
« Raccommodez-moi mon *gniff*, *gniff*,
Et mon *gnaff*, *gnaff*,
Et mon soulier. »
Lon faliera, *faliera*, *falierette*,
Lon faliera, *faliera dondé.*

Raccommodez-moi mon soulier,
Je vous donnerai un sou marqué,
Un sou marqué pour mon *gniff*, *gniff*,
Pour mon *gnaff*, *gnaff*,
Pour mon soulier.
Lon faliera, *faliera*, *falierette*,
Lon faliera, *faliera dondé.*

Je vous donnerai un sou marqué.
— Un sou marqué n'est pas assez.
J'aimerais mieux un doux *gniff, gniff*,
Un doux *gnaff, gnaff*,
Un doux baiser.
Lon faliera, faliera, falierette,
Lon faliera, faliera dondé.

J'aimerais mieux un doux baiser.
— Fait's attention à qui vous parlez,
Je suis la fille d'un bon *gniff, gniff*,
D'un bon *gnaff, gnaff*,
D'un conseiller.
Lon faliera, faliera, falierette,
Lon faliera, faliera dondé.

Faites attention à qui vous parlez,
Je suis la fille d'un conseiller.
— Et moi le fils d'un gros *gniff, gniff*,
D'un gros *gnaff, gnaff*,
D'un gros savetier.
Lon faliera, faliera, falierette,
Lon faliera, faliera dondé.

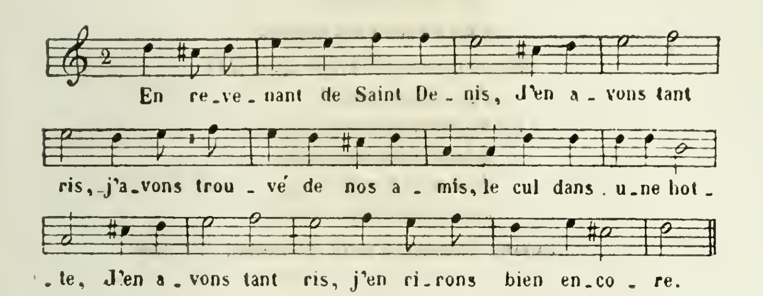
Et moi, le fils d'un gros savetier ;
Nous rassemblerons nos métiers ;
Nous f'rons ensemble de bons *gniffs, gniffs*,
De bons *gnaffs, gnaffs*,
De bons savetiers.
Lon faliera, faliera, falierette,
Lon faliera, faliera dondé.

Ils ont rassemblé leurs métiers ;
De p'tits moutards ils ont donné
Et tous ont fait des p'tits *gniffs, gniffs*,
Des p'tits *gnaffs, gnaffs*,
Des p'tits souliers.
Lon faliera, faliera, falierette,
Lon faliera, faliera dondé !...

LABOURIEU, *La rue Mouffetard* (roman).

LXXXII

LE CUL DANS UNE HOTTE



En revenant de Saint-Denis
J'en avons tant ri
J'avons trouvé de nos amis
Le cul dans une hotte
J'en avons tant ri
J'en rirons bien encore.

J'avons trouvé de nos amis
J'en avons tant ri
Ils n'étoient blancs, ils étoient gris
Le cul dans une hotte
J'en avons tant ri
J'en rirons bien encore.

Ils n'étoient blancs, mais étoient gris
J'en avons tant ri
Sur un asne se sont assis
Le cul dans une hotte
J'en avons tant ri
J'en rirons bien encore.

Sur un asne se sont assis
J'en avons tant ri
L'asne verse entrant à Paris
Le cul dans une hotte
J'en avons tant ri
J'en rirons bien encore.

L'asne verse entrant à Paris
J'en avons tant ri
Dans un tas de boue les a mis
Le cul dans une hotte
J'en avons tant ri
J'en rirons bien encore.

Dans un tas de boue les a mis
J'en avons tant ri
En se relevant ils ont dit
Le cul dans une hotte
J'en avons tant ri
J'en rirons bien encore.

BALLARD, *Brunettes ou petits airs tendres*, T. I, 1703.

LXXXIII

LE LOURDAUD

Il était un p'tit homme,
Qui portait des sabots ;
Et pourtant à la danse
Il était fort dispos.
Oh ! va ! va ! va ! lourdaud !
Tu reviendras tantôt.

Et pourtant à la danse
Il était fort dispos ;
Il s'en fut à la noce,
Tout auprès de Clairvault.
Oh ! va ! va ! etc.

Il s'en fut à la noce,
Tout auprès de Clairvault.
La première fillette
Que mena ce clabaud...
Oh ! va ! va ! etc.

La première fillette
Que mena ce clabaud,
Il lui rompit les jambes
Et l'épine du dos.
Oh ! va ! va ! etc.

Il lui rompit les jambes
Et l'épine du dos.
Puis il en prit une autre,
Qui s'appelait Cataud.
Oh ! va ! va ! etc.

Puis il en prit une autre,
Qui s'appelait Cataud ;
En dansant la bourrée,
Lui démit les gigots.
Oh ! va ! va ! etc.

En dansant la bourrée,
Lui démit les gigots ;
Quand ce vint la troisième,
Il lui rompit les os.
Oh ! va ! va ! etc.

Quand ce vint la troisième,
Il lui rompit les os.
C'était dans une chambre,
Laquelle était bien haut.
Oh ! va ! va ! etc.

C'était dans une chambre,
Laquelle était bien haut ;
Au lieu d'un terre à terre,
Il fit un si grand saut...
Oh ! va ! va ! etc.

Au lieu d'un terre à terre
Il fit un si grand saut,
Que perçant trois étages
Il chut dans les caveaux.
Oh ! va ! va ! etc.

Que perçant trois étages
Il chut dans les caveaux.
Il s'y rompit la tête,
Adieu, pauvre nigaud !
Oh ! va ! va ! va ! lourdaud !
Tu reviendras tantôt !

Chansonnier de société ou choix de rondes. Paris, 1812, in-12.

LXXXIV

LE VALET QUI FAIT TOUT PAR TRAVERS

Je m'en allit à la foire
Pour y louer un valet;
No m'dit q'ui savait tout faire
I faisait tout par travers.
Et la lon la le grand bonnet rouge
Et la lon la le grand bonnet vert.

Je y ai dit d'aller mett' la table
Il a bouté man baquet.

Je y ai dit d'aller mett' la nape
Il a bouté man devantet.

Je y ai dit d'aller traire not' vaque
Il a tuai man tauret.

Je y ai dit d'en vende la piau
I s'en est fait un mantet.

Je y ai dit d'en vende les cornes
I les a mis à san capet.

Et vla-ti pas not' pauvre homme
Habillé comme un tauret!

Étretat. — G. Nicole, *Sur la plage d'Étretat.* Le Havre, 1861.

LXXXV

LA MÈRE AJASSE

Ol était une mère ajasse (*bis*)
Qui fit son nid dans un chausson
La pibole
Qui fit son nid dans un chausson
Pibolon.

Al y couvit trois semaines (*bis*)
Trois semaines tout du long
La pibole
Trois semaines tout du long
Pibolon.

Au bout de ces trois semaines (*bis*)
Naquit un petit ajasson
La pibole
Naquit un petit ajasson
Pibolon.

Quand'que l'ajasson eut des ailes (*bis*)
Il volit sur une maison
La pibole
Il volit sur une maison
Pibolon.

Il volit dans une ecclise (*bis*)
Au beau mitan du sermon
La pibole
Au beau mitan du sermon
Pibolon.

Le prêtre dit *Dominus* (*bis*)
Vobiscum dit l'ajasson
La pibole
Vobiscum dit l'ajasson
Pibolon.

Le prêtre disit au chantre (*bis*)
Qué qual est quieu qui nous répond ?
La pibole
Qué qual est quieu qui nous répond ?
Pibolon.

Le chantre disit au prêtre (*bis*)
Ol est un petit ajasson
La pibole.
Ol est un petit ajasson
Pibolon.

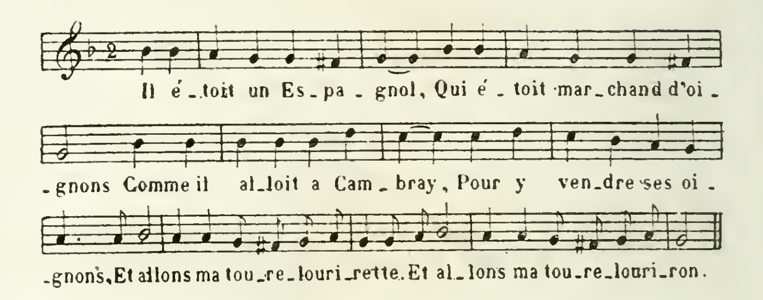
J'y ferons faire des culottes (*bis*)
Avèque des canneçons
La pibole
Avec des canneçons
Pibolon.

Je l'enverrons à l'école
Pour apprendre ses leçons
La pibole
Pour apprendre ses leçons
Pibolon.

Poitou. — Comm. par M. G. de Lépinay.

LXXXVI

IL ÉTAIT UN ESPAGNOL



Il étoit un espagnol
Qui étoit marchand d'oignons ;
Comme il alloit à Cambray
Pour y vendre ses oignons
Et allons ma tourelourirette
Et allons ma tourelouriron.

Comme il alloit à Cambray
Pour y vendre ses oignons,
Quand il fut sur la montagne,
Qu'il entendit le canon,
Et allons, etc.

Il eut si grand'peur aux fesses
Qu'il en fit sur ses talons,
Et allons, etc.

Toutes les dames de la ville
Luy apportoient des torchons,
Et allons, etc.

Je vous remercie, mesdames,
De vous et de vos torchons,
Et allons, etc.

Quand vous passerez par nos villes,
Repassez par nos maisons,
Et allons, etc.

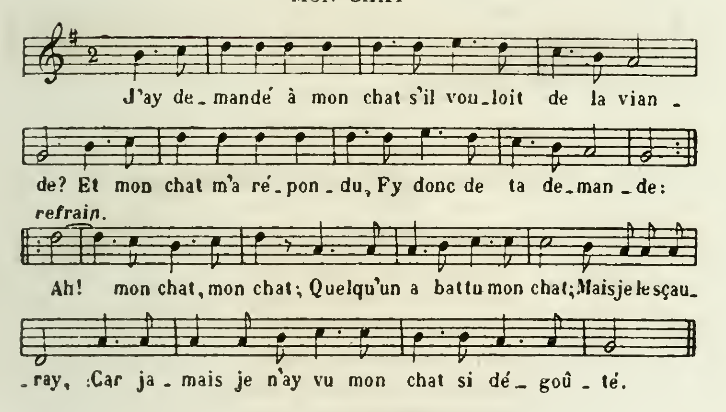
Nous fricasserons des mouches,
Rôtirons des hannetons,
Et allons, etc.

Et nous mangerons la soupe
Dessus le cul du poillon.
Et allons, etc.

Ballard, *Brunettes ou Petits airs tendres.* Paris, 1711.

LXXXVII

MON CHAT



J'ay demandé à mon chat
S'il vouloit de la viande?
Et mon chat m'a répondu,
Fy donc de ta demande!
Ah ! mon chat, mon chat;
Quelqu'un a battu mon chat ;
Mais je le sçauray,
Car jamais je n'ay vu mon chat si dégoûté.

J'ay demandé à mon chat
Veux-tu de la salade?
Et mon chat m'a répondu :
Non, je suis trop malade.
Ah ! mon chat, mon chat ;
Quelqu'un a battu mon chat ;
Mais je le sçauray,
Car jamais je n'ay vu mon chat si dégoûté.

J'ay demandé à mon chat
S'il vouloit une croute?
Et mon chat m'a répondu
Qu'il étoit en déroute.
Ah ! mon chat, mon chat ;
Quelqu'un a battu mon chat ;
Mais je le sçauray,
Car jamais je n'ay vu mon chat si dégoûté.

J'ay demandé à mon chat
Veux-tu que je te baise?
Et mon chat m'a répondu :
Je ne suis pas bien aise.
Ah ! mon chat, mon chat ;
Quelqu'un a battu mon chat ;
Mais je le sçauray,
Car jamais je n'ay vu mon chat si dégoûté.

J'ay demandé à mon chat
S'il vouloit de l'andouille ?
Et mon chat m'a répondu :
Je crains ce qui chatouille.
Ah ! mon chat, mon chat;
Quelqu'un a battu mon chat ;
Mais je le sçauray,
Car jamais je n'ay vu mon chat si dégoûté.

BALLARD, *Rondes à danser*, 1724.

LXXXVIII

LA SEMAINE DE LA MARIÉE



Dimanch' je fus à l'assemblée (*bis*)
Là, comme je fus regardée !
Ah ! que j'suis malheureuse !
Gai ! je m'consolerai !

Là comme je fus regardée !
Le lundi je fus demandée.

Le lundi je fus demandée
Le mardi je fus accordée.

Le mardi je fus accordée
Le mercredi je fus fiancée.

Le mercredi je fus fiancée
Le jeudi je fus mariée.

Le jeudi je fus mariée
Le vendredi j'fus bâtonnée.

Le vendredi j'fus bâtonnée
Le samedi j'fus divorcée.

Le samedi j'fus divorcée
Et v'là ma semaine bien passée.
Ah ! que j'suis malheureuse !
Gai ! je m' consolerai !

Alfred Fouquet, *Légendes, contes et' chansons populaires du Morbihan.* Vannes, 1857.

LXXXIX

JE NE VEUX POINT DE MARÉCHAUX

Je ne veux point de maréchaux
Car j'ai trop peur du fer chaud
La verduron dondon
La verduron.

Je ne veux point de cordonnier
Car j'ai trop peur du tire-pied.

Je ne veux point de cordonnier
Car j'ai peur de la forme à la tête.

Je ne veux point de tisserant
Car j'ai peur de la navette.

Mais j'aimerais bien un pâtissier
On mange de la galette
La verduron dondon
La verduron.

Pays Messin.

XC

JE NE SAIS LEQUEL PRENDRE

J'ai pour moi passer mon temps
Une demi douzaine d'amans
Qui viennent voir à tout moment
Si j'ai le cœur tendre.
Ils ont tous des accidents
Je ne sais lequel prendre.

Le premier c'est un boîteux
Si beau, si gracieux
Avec sa petite jambe ;
Sa marche me dégoûte
Oh! non je n'en veux point,
Jambe par trop courte.

Gazette des tribunaux, 27 mai, 1832.

XCI

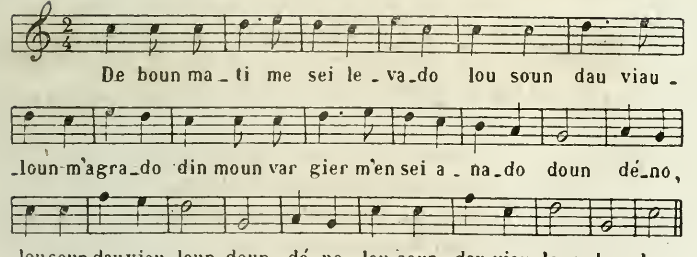
LE LOUP (*fragment*)

Ma grand'maman disait terjou
Qu'y avait un loup
Es bout de la prée ;
Ma grand'tante d'un'fois y fut,
N'an n'l'a point r'vu,
L'a-t-i mangée ?
Sabotons
Sabotoux
Garez-vous
Des loups garous !

Haute-Bretagne. — Paul Féval, *L'homme de fer* (roman).

XCII

MA MAITRESSE NE SERAIT PAS PLUS HEUREUSE QUE MOI



De boun mati me sei levado
Lou soun dau viauloun m'agrado
Din moun vargier m'en sei anado
Doun déno,
Lou soun dau viauloun
Doun déno,
Lou soun dau viauloun,
Doun doun.

Din moun vargier m'en sei anado.
Moun bel ami m'y attrapado

Sur l'herbetta eu m'a rounssado,
Cinq ou siei cops eu m'a bicado.

Terra de Dieu qu'ala journadeo
Dures aco toutta l'annadeo!

Sirio pus d'aise que madamo.
Ella po esse miei couéfado
Ma ne serio pas miei bicado.

Périgord. — De Laborde, *Essai sur la musique*, T. II, 1780.

XCIII

VOUS N'ÊTES PAS MON BERGER

a)



L'autre jour you me permenavo
Tout lou loung d'un *turlututu*
Tout lou loung d'un *lan lariré*
Tout lou loung d'un vargié.

You rencountri gayo bargiero
Gardava soun *turlututu*
Gardava soun *lan lariré*
Gardava soun troupé.

You m'approuchi de la bargiero
Per la voulei *turlututu*
Per la voulei *lan lariré*
Per la voulei beser.

Elle deviraiya sa counouillo
Per me voulei *turlututu*
Per me voulei *lan lariré*
Per me voulei frapé.

Tout beau, tout beau, gayo bargeiro,
Car iou sey toun *turlututu*
Car iou sey toun *lan lariré*
Car iou sey toun bargier.

Si sei be ta feure quartana
Que tu sia moun *turlututu*
Que tu sia moun *lan lariré*
Que tu sia moun bargié.

Moun bargier porta point d'espasa
Ni mai d'aqui, *turlututu*
Ni mai d'aqui, *lan lariré*
Ni mai d'aqui baudrier.

Moun bargier porta sa musetta
Per me faire *turlututu*
Per me faire *lan lariré*
Per me faire danser.

Périgord. — De Laborde, *Essai sur la musique*, T. II, 1780.

b) L'autre jour en me promenant
Le long de ces *turlututu*
Le long de ces *lonladerirette*
La long de ces verts prés.

J'ai rencontré ma mie Jeannette
Qui faisait son *turlututu*
Qui faisait son *lonladerirette*
Qui faisait son bouquet.

Je lui ai dit : ma mie Jeannette
Je suis votre *turlututu*
Je suis votre *lonladerirette*
Je suis votre berger.

Un berger n'a pas d'épaulette
Ni d'épée au *turlututu*
Ni d'épée au *lonladerirette*
Ni d'épée au côté.

Mon berger n'a qu'une musette
Pour me faire *turlututu*
Pour me faire *lonladerirette*
Pour me faire danser.

Dansez, dansez, jeunes fillettes
Pendant que vous êtes *turlututu*
Pendant que vous êtes *lonladerirette*
Pendant que vous êtes en gaieté.

Un temps viendra, jeunes fillettes,
Vous n'pourrez plus *turlututu*
Vous n'pourrez plus *lonladerirette*
Vous n'pourrez plus danser.

Meurthe et Moselle. — Chanson communiquée par M. H. Gérard.

c)

L'autre jour à la promenade
Tout le long des... *turlututu*,
Tout le long des... *lon la derirette*
Tout le long des verts prés.

Étant donc à la promenade
Tout le long des verts prés,
J'ai rencontré jeune bergère
S'amusant à... *turlututu*
S'amusant à... *lon la derirette*
S'amusant à filer.

J'ai rencontré jeune bergère
S'amusant à filer.
Je me suis vite approché d'elle,
Pour tâcher de... *turlututu*
Pour tâcher de *lon la derirette*
Pour tâcher de causer.

Je me suis vite approché d'elle
Pour tâcher de causer :
Elle a levé sa quenouillette
Pour me vouloir... *turlututu*
Pour me vouloir... *lon la derirette*
Pour me vouloir frapper.

Elle a levé sa quenouillette
Pour me vouloir frapper.
« Tout beau, tout beau, tout beau, la belle !
« Je suis votre... *turlututu,*
« Je suis votre... *lon la deriretle*
« Je suis votre berger. »

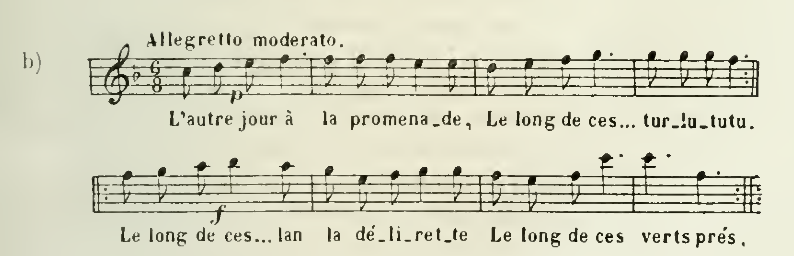
« Tout beau, tout beau, tout beau, la belle !
« Je suis votre berger.
« — Mon berger ne met pas de bottes,
« D'épée à son... *turlututu,*
« D'épée à son... *lon la deriretle*
« D'épée à son côté. »

Mon berger ne met pas de bottes,
D'épée à son côté.
Il n'a pour tout bien qu'une flûte
Dont il me fait... *turlututu*
Dont il me fait... *lon la deriretle*
Dont il me fait danser.

Il n'a pour tout bien qu'une flûte
Dont il me fait danser ;
Ce qui lui plaît après la danse
C'est qu'il me prend... *turlututu*
C'est qu'il me prend... *lon la deriretle*
Il me prend un baiser.

Chansonnier de société ou choix de rondes. Paris, 1812, in-12.

b)



L'autre jour à la promenade } *bis*
Le long de ces... *turlututu*
Le long de ces... *lan la dériretle* } *bis*
Le long de ces verts prés

Dans mon chemin je fis rencontre
D'une aimable... *turlututu*
D'une aimable .. *lan la dérirette*
D'une aimable beauté.

Ah ! je me suis approché d'elle
Pour lui vouloir... *turlututu*
Pour lui vouloir... *lan la dérirette*
Pour lui vouloir parler.

Retirez-vous bourgeois de ville,
Vous n'êtes point mon... *turlututu*
Vous n'êtes point mon... *lan la dérirette*
Vous n'êtes point mon berger.

Mon berger il n'a point de bottes
D'épée à son... *turlututu*
D'épée à son... *lan la dérirette*
D'épée à son côté.

Mon berger n'a rien qu'une flûte
Pour nous faire... *turlututu*
Pour nous faire... *lan la dérirette*
Pour nous faire danser.

Retirez-vous bourgeois de ville
Crainte de mon... *turlututu*
Crainte de mon... *lan la dérirette*
Crainte de mon berger.

Car si mon berger il arrive
Il vous pourrait... *turlututu*
Il vous pourrait... *lan la dérirette*
Il vous pourrait frapper.

Ah ! si ton berger il me frappe
Je le pourrai... *turlututu*
Je le pourrai... *lan la dérirette*
Je le pourrai blesser.

Ah ! si mon berger tu le blesses
Il saura bien... *turlututu*
Il saura bien... *lan la dérirette*
Il saura bien te tuer.

Derobée de St Brieuc. — *Poésies populaires de la France.*
Mss. T. IV. fet 301.

XCIV

NOUS NE VOULONS QUE NOS BERGERS

L'autre jour en allant danser
Lafarira dondé,
Une épine entra dans mon... *ah ! ah !*
Dans mon... *eh ! eh !*
Dans mon soulier.
Lafarira, larira, lariré
Lafarira dondé.

L'épine entra dans mon soulier.
Lafarira dondé,
Un officier vint pour... *ah ! ah !*
Vint pour... *eh ! eh !*
Vint pour l'ôter.
Lafarira, etc.

Un officier vint pour l'ôter,
Lafarira dondé;
Nous ne voulons pas de... *ah ! ah !*
Pas de... *eh ! eh !*
Pas d'officier.
Lafarira, etc.

Nous ne voulons pas d'officier,
Lafarira dondé,
Nous ne voulons que nos... *ah ! ah !*
Que nos... *eh ! eh !*
Que nos bergers.
Lafarira, etc.

Nous ne voulons que nos bergers,
Lafarira dondé,
Le dimanche ils nous font... *ah ! ah !*
Nous font... *eh ! eh !*
Nous font danser.
Lafarira, etc.

Le dimanche ils nous font danser
Lafarira dondé,
La contredanse et le... *ah ! ah !*
Et le... *eh ! eh !*
Et le pass'pied
Lafarira, etc.

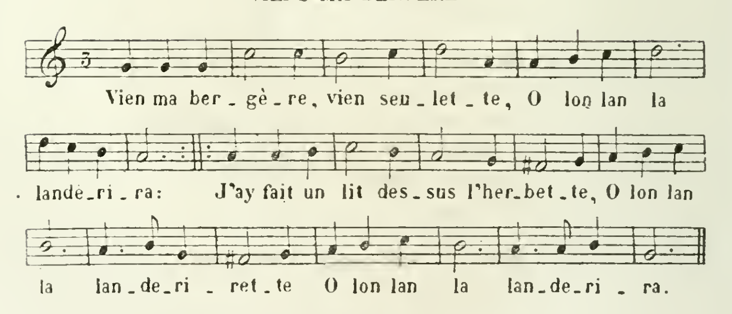
La contredanse et le pass'pied
Lafarira dondé,
Puis s'approchant pour nous... *ah! ah !*
Pour nous... *eh ! eh !*
Pour nous saluer ;
Lafarira, etc.

Puis s'approchant pour nous saluer
Lafarira dondé,
Ils obtiennent un doux... *ah ! ah !*
Un doux... *eh ! eh!*
Un doux baiser
Lafarira, etc.

Chansonnier de société ou choix de Rondes. Paris, 1812, in-12.

XCV

VIENS MA BERGÈRE



Vien ma bergère, vien seulette,
O lon lan la landerira.
J'ay fait un lit dessus l'herbette,
O lon lan la landerirette
O lon lan la landerira.

J'ay fait un lit dessus l'herbette
O lon lan la landerira.
Tout parsemé de violette.
O lon lan la, etc.

Nous n'aurons que nos brebiettes
O lon lan la landerira.
Pour témoins de nos amourettes.
O lon lan la, etc.

Par bonheur, elles sont muettes ;
O lon lan la landerira.
Si quelque loup les inquiète?
O lon lan la, etc.

Grand Dieu d'amour prends ma houlette !
O lon lan la landerira.
Garde les brebis de Lisette,
O lon lan la, etc.

Qui n'est légère ni coquette,
O lon lan la landerira.
Je l'aime aussi d'amour parfaite.
O lon lan la, etc.

Plus d'un riche homme la souhaite.
O lon lan la landerira.
Mais par amour son cœur s'achète.
O lon lan la, etc.

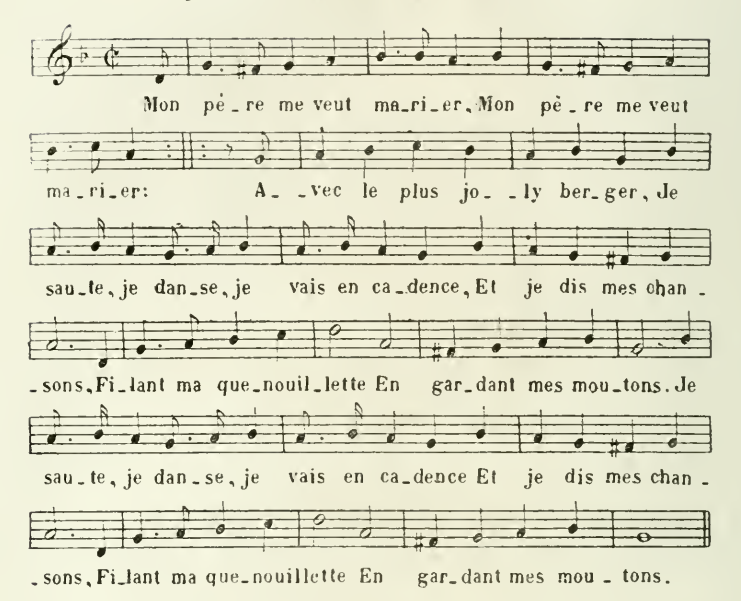
Mais par amour son cœur s'achète
O lon lan la landerira.
Moy seul en puis faire l'emplette,
O lon lan la landerirette
O lon lan la landerira.

BALLARD, *Brunettes ou petits airs tendres*, T. I, 1703.

———

XCVI

QU'IL EST CONSTANT, MON BERGER



Mon père me veut marier (*bis*),
Avec le plus joly berger,
Je saute, je danse,
Je vais en cadence
Et je dis mes chansons } *bis*
Filant ma quenouillette
En gardant mes moutons.

Avec le plus joly berger,
Un bracelet il m'a donné.
Je saute, je danse, etc.

Un bracelet il m'a donné
Un demy ceint d'argent doré.
Je saute, je danse, etc.

Un demy ceint d'argent doré
Avec l'agraffe à mon côté.
Je saute, je danse, etc.

Avec l'agraffe à mon côté
Un beau corset tout satiné.
Je saute, je danse, etc.

Un beau corset tout satiné
Le bavolet bien empezé.
Je saute, je danse, etc.

Le bavolet bien empezé
Et la cotte de damassé.
Jesaute, je danse, etc.

Et la cotte de damassé
Des cordons bleus à mes souliers
Je saute, je danse, etc.

Des cordons bleus à mes souliers
Voyez si j'ay lieu d'espérer,
Je saute, je danse, etc.

Voyez si j'ay lieu d'espérer
D'être sa fidèle moitié.
Je saute, je danse, etc.

D'être sa fidèle moitié
En vain on voudrait le tenter.
Je saute, je danse, etc.

En vain on voudrait le tenter
Ou par richesse ou par beauté.
Je saute, je danse, etc.

Ou par richesse ou par beauté
Sans moy rien ne peut l'arrester.
Je saute, je danse, etc.

Sans moy rien ne peut l'arrester
O qu'il est constant mon berger !
Je saute, je danse,
Je vais en cadence
Et je dis mes chansons } *bis*
Filant ma quenouillette
En gardant mes moutons.

BALLARD, *Brunettes ou petits airs tendres*, T. I, 1704.

XCVII

LES SOUHAITS DE L'AMOUREUX



Trop matin sont-ils levez les drôles,
Trop matin sont-ils levez.
Quand j'étois de chez mon père,
Jeune fille à marier,
On m'envoyoit à l'école } (*bis*).
Pour ma leçon recorder. }
Trop matin sont-ils levez les drôles
Trop matin sont-ils levez.

On m'envoyoit à l'école
Pour ma leçon recorder
Je n'oubliay pas mon livre,
J'oubliay à déjeuner ;
Trop matin, etc.

Je n'oubliay pas mon livre,
J'oubliay à déjeuner :
Hélas ! notre valet Pierre
Est venu m'en apporter ;
Trop matin, etc.

Hélas ! notre valet Pierre
Est venu m'en apporter :
Tenez ma mi' Marguerite,
Voilà votre déjeuner ;
Trop matin, etc.

Tenez ma mi' Marguerite,
Voilà votre déjeuner :
Je voudrois de tout' mon âme
Que vous sçussiez ma pensée ;
Trop matin, etc.

Je voudrois de toute mon âme
Que vous sçussiez ma pensée :
Que vous fussiez dans ma chambre
Vous et moy bien enfermés ;
Trop matin, etc.

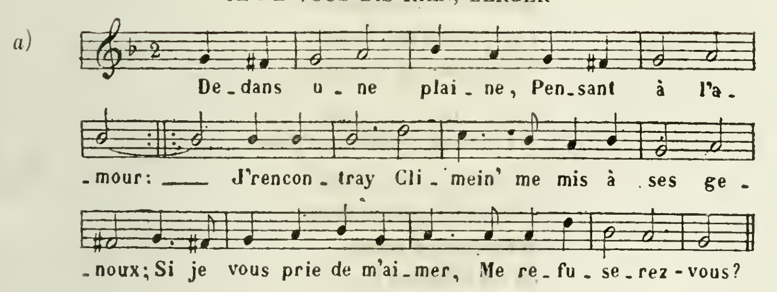
Que vous fussiez dans ma chambre,
Vous et moy bien enfermés :
Que la clef en fut perdue,
Qu'on ne la put retrouver ;
Trop matin, etc.

Ballard, *Rondes à danser*, 1724.

XCVIII

JE NE VOUS DIS RIEN, BERGER

a)



Dedans une plaine,
Pensant à l'amour :
J'rencontray Climein'
Me mis à ses genoux ;
Si je vous prie de m'aimer,
Me refuserez-vous ?

Luy disant, ma belle,
Donnez-moy secours ;

Ceux que vos yeux blessent
Les guérissez-vous ?

J'aurais trop à faire,
Berger, taisez-vous.

J'apperçois ma mère
Entrant en courroux.

Je ne vous dis rien,
Berger, vous savez tout.

BALLARD, *Brunettes ou petits airs tendres*, T. I, 1703.

b)

Allant à la chasse
Pensant à l'amour
Je rencontrai Climène
Plus belle qu'un jour.
Si je vous prie de m'aimer
Me refuserez-vous ?

Je me suis approché d'elle
Pour lui causer d'amour.

Non, j'aurais trop à craindre,
Monsieur, retirez-vous.

Car je vois ma mère
Venir tout en courroux.

Hélas ! ma fille, que vois-je !
Un homme auprès de vous !

Ma mère, à mon âge
Comment faisiez-vous?

D'un regard sévère
Je les rebutais tous.

Et, ma mère, à mon père
Que lui disiez-vous ?

Ce ne sont pas vos affaires,
Petite sotte, taisez-vous.

Poésies pop. de la France, Mss. T. IV, f° 172.

XCIX

LE PAPILLON

Un jeune marinier } *bis*
Qui partait pour les îles }
Qui partait pour les îles
Rejoindre son régiment
Regrettant sa maîtresse
Son petit cœur charmant.

Rendu dedans ces îles } *bis*
Un grand mal-le de tête }
Un grand mal-le de tête,
Un point dans mon côté !
Je crois que dans ces îles
Dans ces îles faut rester.

Mon capitaine m'a dit : } *bis*
Enfant, prenons courage, }
Enfant, prenons courage,
En France nous irons,
Rejoind' nos maîtresses
Nos petits cœurs mignons.

J'entends bien loin d'ici } *bis*
La voix de l'hirondelle, }
La voix de l'hirondelle
Qui me parle d'amour
Et dit que ma maîtresse
Attendait mon retour.

Mon beau papillon blanc } *bis*
Prête-moi donc tes ailes }
Prête-moi donc tes ailes
Pour aller voir ma mie
Pour revoir ma maîtresse
Mon petit cœur chéri.

Oui, gentil marinier, } *bis*
Je te prêterai mes ailes }
Je te prêterai mes ailes
Pour aller voir ta mie
Pour revoir ta maîtresse
Ton petit cœur chéri.

Morbihan.

C

AU LEVANT (*fragment*)

Petit mousson, dans la rade de Brest
Il me montrait la manœuvre et le reste
Titi, titi, tilaïti
Pare à virer,
Laisse, laisse arriver...
A l'avant la lame se brise
C'est bon vent
Gouverne au levant.
Au levant Jeanne ma promise
Au levant Jeanne nous attend.

Alexis Bouvier, *La femme du mort* (roman).

CI

MON BON AMI DE CŒUR (*fragment*)

Mon bon ami de cœur
S'en va-t-aller en guerre.
Sur mer, de tout malheur
Gardez le, Sainte Mère,
Mon bon ami de cœur!

Le Landelle, *Pierre de la Barbinais* (roman).

CII

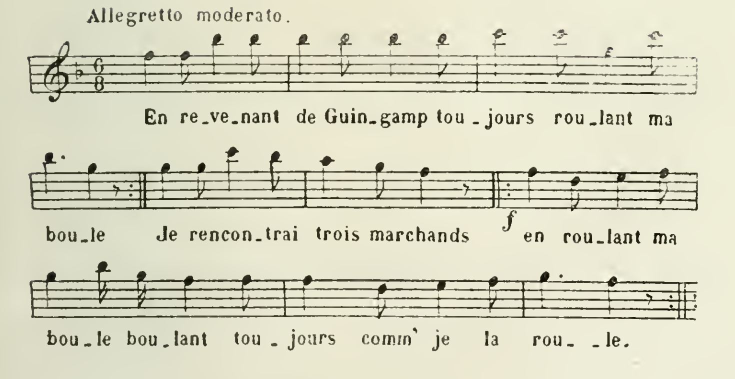
L'AMOUR

Les filles sont bien gentes,
C'est un vrai miel ;
Mais elles sont changeantes
Comme le ciel.
Ho ! l'amour, ha ! len laire
C'est un vrai miel ;
Ho ! l'amour, ha ! len laire,
Ça vient du ciel.

Ronde normande. — D'Hericault, *La fille aux bleuets* (roman).

CIII

LE MARCHAND D'AMOURS



En revenant de Guingamp
Toujours roulant ma boule
Je rencontrai trois marchands
En roulant ma boule boulant
Toujours comm' je la roule.

Je rencontrai trois marchands
Toujours roulant ma bou'e
Que portes-tu là, marchand ?
En roulant, etc.

Que portes-tu là, marchand ?
Ce sont des amours que je vends.

Ce sont des amours que je vends.
— Combien les vends-tu le cent ?

Combien les vends-tu le cent ?
Je n'les vends point au cent ;

Je n'les vends point au cent.
Je les donne aux pauvres gens.

Je les donne aux pauvres gens,
Et aux riches je les vends ;

Et aux riches je les vends ;
Je leur fais crédit d'un an

Je leur fais crédit d'un an ;
Au bout d'un an de l'argent.

Au bout d'un an de l'argent
Sans quoi j'envoie les sergents

Sans quoi j'envoie les sergents
Les sergents de Saint-Laurent.

Dérobée qui se danse et se chante au son du biniou à Moncontour à la fete de Saint Mathurin. — *Poésies populaires de la France*. Mss. de la Bibl. nat., T. IV. f[ts] 240.

CIV

J'AIME ENCORE MIEUX MA DÉSOLANTE (*fragment*)

Si je ne t'ai point, j'en aurai d'autres,
Je m'en irai dans Lille en Flandre
Où il y a de si jolies flamandes.

Dans Lille en Flandre étant arrivé
Il en voyait des petites et des grandes...
... J'aime encore mieux ma désolante !

Pays Messin.

CV

REGRETS (*fragment*)

— N'est-il pas temps de l'oublier
Le beau galant du temps passé ?
— Toujours, toujours, dedans mes chants
J'irai pleurant et regrettant.

E. Souvestre, *Scènes de la chouannerie.*

CVI

POUR UN BOUQUET DE ROSE



Sur le bord de la Seine
Me suis lavé les pieds ;
D'une feuille de chesne
Me les suis essuyez ;
Que ne m'a-t-on donné
Celuy que j'ay tant aimé !

D'une feuille de chesne
Me les suis essuyez ;
J'ai entendu la voix
D'un rossignol chanter.
Que ne m'a-t-on donné
Celuy que j'ay tant aimé !

J'ai entendu la voix
D'un rossignol chanter.
Chante, rossignol, chante,
Tu as le cœur tant gay.
Que ne m'a-t-on donné
Celuy que j'ai tant aimé !

Chante, rossignol, chante,
Tu as le cœur tant gay ;
Tu as le cœur tant gay
Et moi je l'ay navré ;
Que ne m'a-t-on donné
Celuy que j'ay tant aimé !

Tu as le cœur gay
Et moi je l'ai navré ;
C'est de mon amy Pierre
Qui s'en est en allé ;
Que ne m'a-t-on donné
Celuy que j'ay tant aimé !

C'est de mon amy Pierre
Qui s'en est en allé ;
Je ne lui ay fait chose
Qui ait pû le fâcher.
Que ne m'a-t-on donné
Celuy que j'ay tant aimé !

Je ne lui ay fait chose
Qui ait pû le fâcher,
Hors un bouquet de rose
Que je luy refusay ;
Que ne m'a-t-on donné
Celuy que j'ay tant aimé !

Hors un bouquet de rose
Que je luy refusay ;

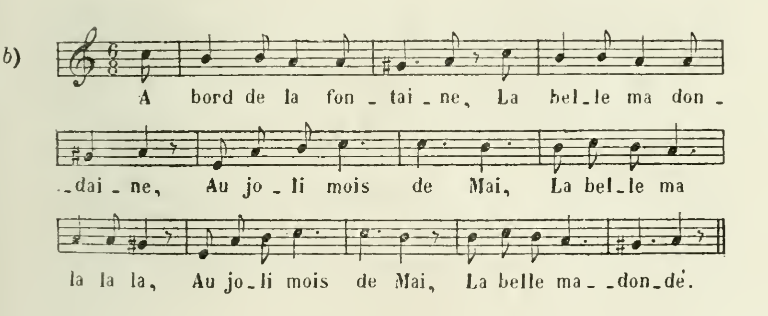
Au milieu de la rose
Mon cœur est enchaîné ;
Que ne m'a-t-on donné
Celuy que j'ay tant aimé !

Au milieu de la rose
Mon cœur est enchaîné ;
N'y a serrurier en France
Qui puiss' le déchaîner ;
Que ne m'a-t-on donné
Celuy que j'ay tant aimé !

N'y a serrurier en France
Qui puiss' le déchaîner,
Sinon mon amy Pierre
Qui en a pris la clef ;
Que ne m'a-t-on donné
Celuy que j'ay tant aimé !

Ballard, *Brunettes ou petits airs tendres*, T. II, 1704.

b)



Au bord de la fontaine
La belle ma dondaine
Au joli mois de mai
La belle ma la la la
Au joli mois de mai
La belle ma dondé.

Sur la branche du chêne
Beau rossignol chantait.

Chante, rossignol, chante.
Si tu as le cœur gai ;

Le mien n'est pas de même,
Il est bien affligé.

Pierr', mon ami Pierre,
En guerre s'en est allé

Pour un bouquet de rose
Que je lui ai refusé.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier

Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer.

Bretagne. — *Les Français peints par eux-mêmes.* Paris, 1842.

c)



A la claire fontaine,
Dondaine, ma dondaine,
Les mains me suis lavé
Dondaine, ma lon lon la,
Les mains me suis lavé
Dondaine, ma dondé.

A la feuille d'un chêne
Je les ai essuyées.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.

Le mien n'est pas de même
Il est fort affligé.

C'est pour mon ami Pierre
Qui ne veut plus m'aimer.

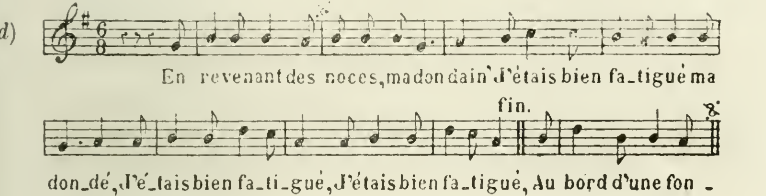
Pour un bouton de rose
Que je lui ai refusé.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier

Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer.

Ronde de Sarzeau, Bretagne. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. V, f[ot] 567.

d)



En revenant des noces
Ma dondaine
J'étais bien fatigué
Ma dondé
J'étais bien fatigué.
J'étais bien fatigué.

Au bord d'une fontaine
Je me suis arrêté.

En tâtant dans ma poche,
Mon couteau m'a blessé.

Mais l'eau était si claire,
La main me suis lavé.

A la feuille d'un chêne
Je me suis essuyé.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.

Tu as le cœur à rire
Moi je l'ai à pleurer.

Pour ma jolie maîtresse
Qui ne veut plus m'aimer

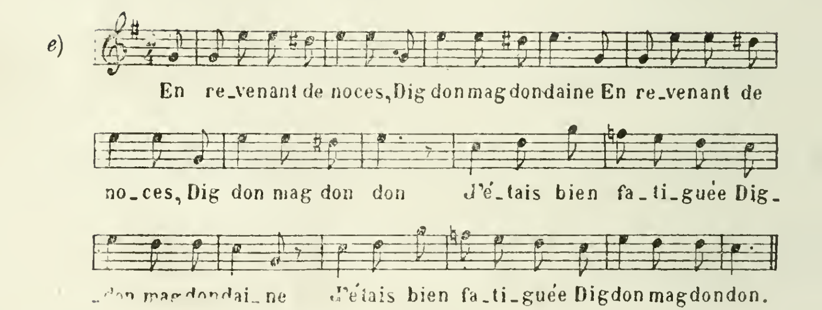
Pour un bouton de rose
Que je lui refusai.

Plût au ciel que la rose
Fût encore au rosier

Et que ma belle maîtresse
Fût encore à m'aimer.

Vendée. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl nat., T. VI, f[ot] 437.

e)



En revenant de noces,
Dig don, mag dondaine,
En revenant de noces,
Dig don, mag dondon.
J'étais bien fatiguée,
Dig don, mag dondaine,
J'étais bien fatiguée
Dig don, mag don don.

Au bord d'une fontaine,
Je me suis reposée;

Et l'eau était si claire,
Que je m'y suis baignée.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai ;

Car moi je ne l'ai guère,
Mon amant m'a quittée.

Pour un bouton de rose
Que trop tôt j'ai donné.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier

Et que le rosier même
Fût encore à planter.

Et que la terre même
Fût encore à piocher

Et que la pioche même
Fût encore à forger

Et que mon amant Pierre
Fût encore à m'aimer.

Chanson de Warloy-Baillon (Somme), communiquée par M. Henry Carnoy.

Le meme air, avec des paroles peu différentes, était chanté en 1880 par des soldats en garnison à Gap.



A la claire fontaine
M'en allant promener
J'ai trouvé l'eau si claire
Que je m'en suis lavée ;
Tra la la la la
La la la la la la la la la la.

A la plus large feuille
Je me suis essuyée ;

Sur la plus haute branche
Le rossignol a chanté.

Chantez, vous, rossignol,
Qui avez le cœur gai ;

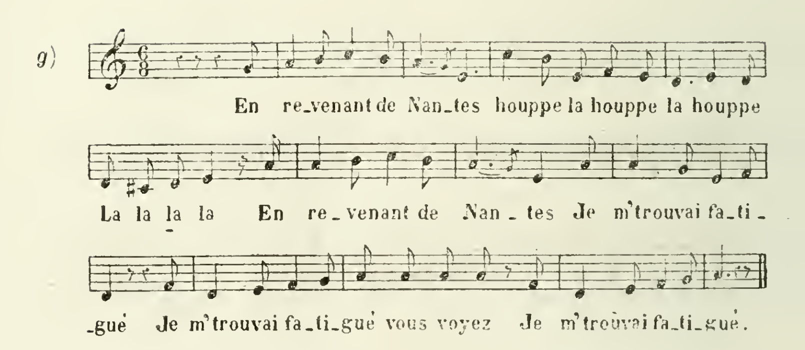
Et moi que mon amant
Vient de me délaisser,

Pour un bouton de rose
Que je lui ai refusé.

Je voudrais que la rose
Soit encore à cueiller

Ou que la jeune fille
Soit encore à aimer.

Ardennes. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl nat., T. III, f° II.



En revenant de Nantes
Houppe la houppe la houppe la la la la
En revenant de Nantes,
Je m'trouvai fatigué, *vous voyez*
Je m'trouvai fatigué.

Au bord d'une fontaine
Je me suis reposé ;

Et l'eau était si claire
Qu' les pieds me suis lavés.

Avec une feuille de chêne
Me les suis essuyés.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.

Chante, beau rossignol,
Si tu as le cœur gai.

Moi, ce n'est pas de même.
Ma maîtress' m'a quitté

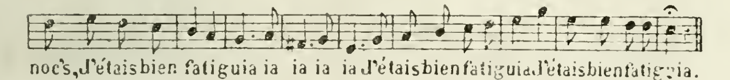
Pour un bouquet de rose
Que j'lui ai refusé.

Je voudrais que la rose
Elle fût sur le rosier

Et que le rosier même
Fût encore à planter.

Sancerrois. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. III, f° 14.

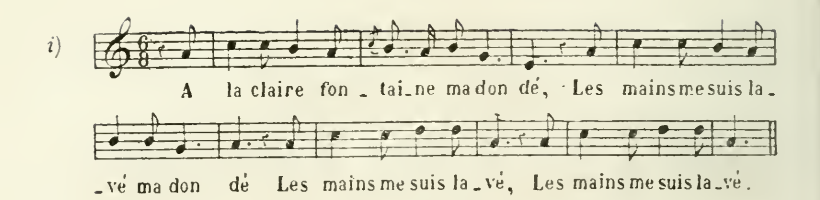
h) 



En revenant des noces
Ba la bon bon bon bon
En revenant des noces
J'étais bien fatiguia
Ia, ia, ia, ia
J'étais bien fatiguia
J'étais bien fatiguia.
Etc., etc.

Confins de la Touraine et du Poitou. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. III, f° 14.

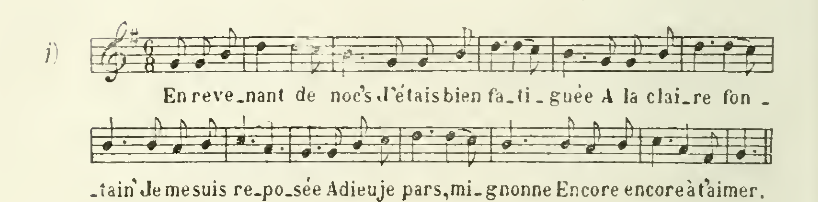
i)



A la claire fontaine *ma dondé*
Les mains me suis lavé *ma dondé*
Les mains me suis lavé
Les mains me suis lavé.
Etc., etc.

Ampère, *Instructions relatives aux poésies populaires de la France.* Paris,

j)

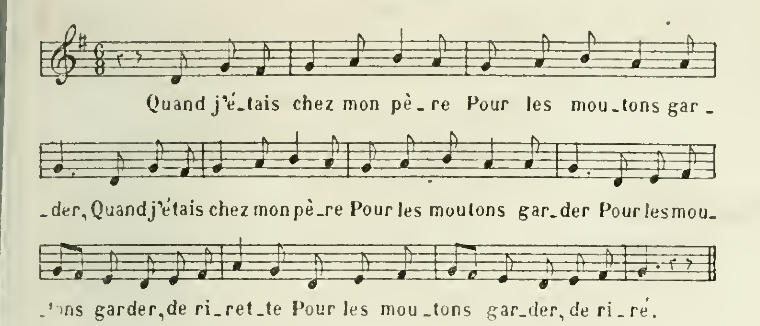


En revenant de noces
J'étais bien fatiguée
A la claire fontaine
Je me suis reposée.
Adieu, je pars, mignonne
Encore, encore, à t'aimer.
Etc., etc.

Environs de Lorient.

CVII

LA GARDEUSE DE MOUTONS



Quand j'étais chez mon père } *bis.*
Pour les moutons garder }
Pour les moutons garder
Derirette
Pour les moutons garder
Deriré.

Je n'en gardais point guère
J'n'en gardais qu'un millier.

Un jour priai mon père
D' m'accueillir * un berger.

Le berger qu'il m'accueille
Ah ! le galant berger !

Il fait virer les ouailles
Quand elles sont dans le blé.

A toutes les virées
Demande à m'embrasser.

Berger, si tu m'embrasses
Emmène-moi cacher

Là-haut dans ces bocages,
Là-bas dans ces verts prés.

* Accueillir — prendre à gage, louer.

Qu'étot sous qués feuillages
Que j'entends feuillager ?

C'sont les oiseaux, ma belle,
Qui sont à s'amuser.

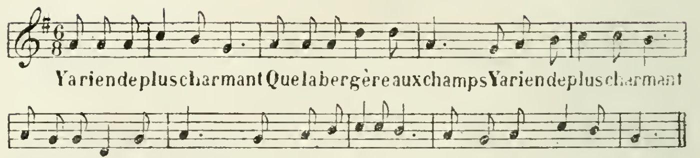
Ils disent en leur ramage :
Aime bien ton berger,

Il s'ra toujours fidèle,
N'ira point volager.

Vendée. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f[os] 431.

CVIII

LA BERGÈRE AUX CHAMPS



Y a rien de plus charmant
Que la bergère aux champs; } *bis*
Quand il fait de la pluie
Elle demande du beau temps.

Le matin et le soir } *bis*
Son amant va la voir:
Réveillez-vous, Suzette,
Suzette, réveillez-vous,
Les moutons sont dans la plaine
Le soleil luit partout.

Quand la belle entendit } *bis*
La voix de son amant,
Elle a passé sa robe
Ainsi que son blanc jupon ;
C'était pour ouvrir la porte
A son berger mignon.

Beau berger, mon ami, } *bis*
De quoi vivrons-nous ? }
— Les moutons vivent de l'herbe,
Les papillons de fleurs ;
Tous les deux, ma mignonnette,
Nous vivrons de langueurs.

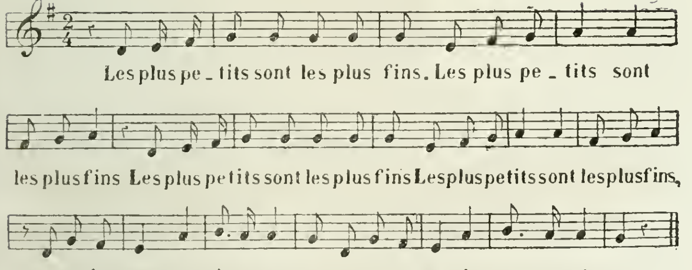
Beau berger, mon ami, } *bis*
D'où j'entends ce beau cri ? }
Ce sont tes frères, Suzette,
Qui viennent du bois chasser ;
Asseyons-nous ici,
Nous les verrons passer.

Beau berger, mon ami, } *bis.*
Où irons-nous coucher ? }
Je sais une fougère,
Personne n'la sait que moi,
Si tu veux, ma mignonnette,
Tu viendras avec moi.

Environs de Lorient.

CIX

LA COMMISSION OUBLIÉE



Les plus petits sont les plus fins,(*bis*)
Les plus petits sont les plus fins ; (*bis*)
Ils ne s'en vont point à la guerre
Sans dire adieu à leur bergère.

Adieu, ma belle, je m'en vais, (*bis*)
Adieu, ma belle, je m'en vais ; (*bis*)
Je m'en vais faire un tour à Nantes,
Puisque la loi me le commande.

Ah ! puisqu'à Nantes tu t'en vas, (*bis*)
Un corselet tu m'apport'ras, (*bis*)
Un corselet qui ait des manches
Et soit garni de roses blanches.

Quand à Nantes fut arrivé, (*bis*)
Au corselet n'a point pensé ; (*bis*)
A bien pensé à la débauche,
A s'amuser avecles autres.

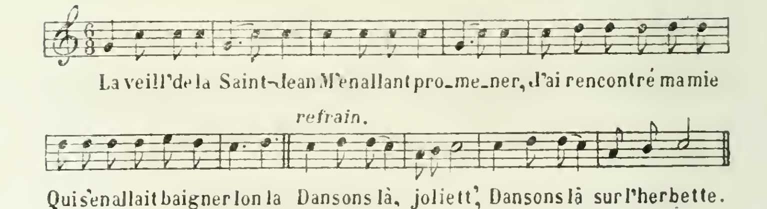
Mais quand il fut au pont d'Angers, (*bis*)
Au corselet a bien songé. (*bis*)
Grand Dieu ! que dira ma maîtresse !
Ell' croira que je la délaisse !

J'aimerais mieux la mer sans poissons (*bis*)
Et les montagnes sans vallons (*bis*)
Et le printemps sans violettes
Que de manquer à ma brunette !

Vendée. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f[ts] 411.

CX

LE POMMIER AU BORD DE DE L'EAU



La veille de la Saint Jean
M'en allant promener

J'ai rencontré ma mie
Qui s'en allait baigner
Lon là
Dansons là, joliette,
Dansons là sur l'herbette.

Je lui ai dit : ma mie,
Prenez garde de vous nier (*noyer*)
Car si vous vous niez
Nous n'irons plus jouer
Lon là
Dansons là, joliette,
Dansons là sur l'herbette.

Elle mit un pied dans l'eau
Et l'autre s'y échappa
Voulant s'y rattraper
Dessous un pommier doux
Lon là
Dansons là, joliette,
Dansons là, sur l'herbette.

Beau pommier, beau pommier,
Qu'est si chargé de fleurs
Que mon cœur l'est d'amour
Que mon cœur l'est d'amour
Lon là
Dansons là, joliette,
Dansons là sur l'herbette.

Il n'y faut qu'un petit vent
Pour envoler ces fleurs,
Il n'y faut qu'un jeune garçon
Pour y gagner mon cœur
Lon là
Dansons là, joliette,
Dansons là sur l'herbette.

Ronde qui se chante dans les Ardennes à l'époque du carnaval. — *Poésies pop. de la France.* Mss de la Bibl. nat., T. IV, fol 317.

CXI

LA BELLE BARBIÈRE

a)



Dedans Paris il y a une barbière
Qu'ell' fait la barbe par amour. (*ter*)

— Adieu bonjour, la belle barbière,
Ma jolie barbe, la feriez-vous ? (*ter*)

— Ah ! oui, ah ! oui, mon charmant jeune homme
Mes rasoirs sont tout prêts pour vous. (*ter*)

Tout en faisant sa jolie barbe
La couleur lui changeait partout. (*ter*)

Qu'a' vous ? qu'a' vous ? mon charmant jeune homme
Avez-vous peur que je vous blesse ?
Non mes rasoirs, ils sont trop doux. (*bis*)

Ça n'est point ça, ma charmante belle,
C'est que je songe à vos amours. (*ter*)

Ah ! mes amours, mon charmant jeune homme
Elles sont à cinq cent lieues de nous. (*ter*)

Elles font la guerre dedans les Flandres
Sergent au régiment d'amour. (*ter*)

Hélas ! pleurez, la belle barbière,
Vos amours, ell' sont trépassées. (*ter*)

Je vous rapporte sa cocarde
Son anneau d'or, vos ch'veux tressés. (*ter*)

« Héla ! mon Dieu ! » la belle barbière
Elle s'est écriée un grand coup. (*ter*)

Elle est tombée morte par terre
Pour aller d'vers son ami doux. (*ter*)

Richelieu (Touraine). Chanson recueillie par M. J. A. Laurent de Rillé. — *Poésies populaires de la France*. Mss. de la Bibl. nat., T. III, f^ts 211.

b) Din lo rébieïréto d'Echpagno
Y o treis moulin qui virount d'amour
Lo mouliniéro que faï morlé
Rajo tant bién loous coumpagnous.
Chount tréï galants de l'Alémagno
Tous treïs la volount per amour.
Chén dijount lous uns lous autrés :
Lo barbiéro coumo l'oourent?
Chi chén vaï diré lou pu dzèouné :
Ièou chabi bien coumo l'oourént
N'irént pacha davan cho porto
Nyen chouatarént bien lou boundzour
Bien lou boundzour bèlo barbièro
Lo barbéto voudrias nous fa?
Obé, galants de l'Alémagno
Rentra din mo tsambréto
Achita vous chur lo tsadiéro
Ounté ch'àchiétount mas amours.
Del tout qué lou débarbouillavo
Treï cops a tsandza dé coulours
— Avès vous poou qué rajou taillo
Oubè que copio pas prou.
— Queï vochtras amours que foount
Tsandza de coulours.
— Chi m'amours volés la tsal fa demanda
A moun païré et à ma maïré.....

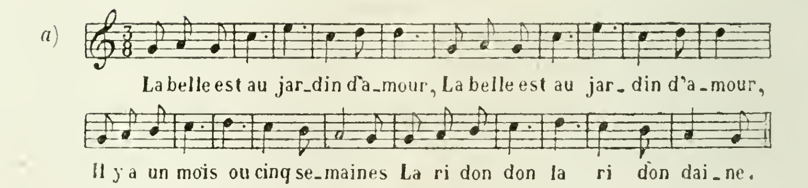
Traduction : Dans la petite vallée d'Espagne — il y a trois moulins qui tournent d'amour. — La meunière qui fait moudre — rase très-bien les compagnons. — Sont trois galants de l'Allemagne, — tous trois la veulent par amour. — Ils se disent les uns les autres : — La bar-

bière comment l'aurons-nous? — Si (mais)s'en va dire le plus jeune — moi je sais bien comment nous l'aurons — nous irons passer devant sa porte — nous lui souhaiterons le bonjour: — Bien le bonjour, belle barbière, — la barbette voudriez-vous nous faire? — Oui, galants de l'Allemagne — rentrez dans ma chambrette — asseyez-vous sur la chaise — où s'assoient mes amours. — Du tout (temps) qu'elle se débarbouillait — trois fois il a changé de couleur. — Avez-vous peur que le rasoir vous coupe — ou qu'il ne coupe pas assez. — Ce sont vos amours qui (me) font changer de couleur. — Si tu veux mes amours, il faut les faire demander à mon père et à ma mère...

Corrèze. — Chanson communiquée par M. G. de Lépinay.

CXII

LA BELLE EST AU JARDIN D'AMOUR



La belle est au jardin d'amour (*bis*)
Il y a un mois ou cinq semaines
Laridondon, laridondaine.

Son père qui la cherche partout
Son amoureux qui est en peine
Laridondon, laridondaine.

Il faut la demander aux bergers
Aux bergers qui sont dans la plaine
Laridondon, laridondaine.

Berger, berger, n'as-tu pas vu
Passer ici la belle Hélène?
Laridondon, laridondaine.

De quelle manière est-elle vêtue?
Est-elle en soie ou bien en laine?
Laridondon, laridondaine.

. . . .

Ah! oui bien, oui bien je l'ai vue
Assise au bord de la fontaine
Laridondon, laridondaine.

Et dans sa main tient un oiseau
A qui la bell' conte ses peines
Laridondon, laridondaine.

Petit oiseau, tu es heureux
D'être dans la main d'une belle
Laridondon, laridondaine.

Et moi qui suis son amoureux
Je n'peux pas approcher d'elle
Laridondon, laridondaine.

Environs de Lorient.

b)

La belle est au jardin d'amour
Elle y a passé la semaine.
Son père la cherche partout
Et son amant qu'en est en peine.

Faut demander à ce berger
S'il n'a pas vu passer la belle.
— Berger, berger, n'as-tu point vu
Passer ici la beauté même?

— De quoi est-elle revêtue?
Est-ce de soie ou bien de laine?
— Elle est vêtue de satin blanc
Dont la doublure est de futaine.

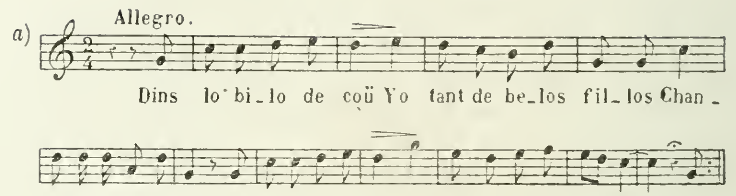
— Elle est là-bas dans ce vallon
Assise au bord d'une fontaine,
Dans ses mains tient un oiseau
A qui la belle conte ses peines.

Boulonnais. — Comm. par M. Ern. Deseille.

CXIII

LA BELLE DANS LA VIGNE

a)



Dins lo bilo de Coü (Cahors)
Y o tan dé belos fillos
Chantez le rossignolet
Dins lo bilo de Coü
Y o tant de bélos fillos.

Lo pu belo qué y o
S'opélo Morgorido.

Lou fil del Rey lo set
Lo set é lo comino.

Nè trob un bigneirou
Qué binabo so bigno.

Digas mé, bigneirou,
Bous qué binas lo bigno

N'aurias pas bis possa
Morgorido mo mio ?

Nani, certo, moüssu,
L'aï bisto ni auzido.

Dounoriau cent escuts
Per beyré Morgorido.

Cent escuts n'est pas prou
Per beyré Morgorido.

Né dounoriau trés cént,
Trés cent, o may, trés milo

Countas, moussu, countas
Et dintras dins lo bigno ;

Lo trouborez o bal,
Sous un' aubi flourido ;

Né fo de romelets
Dé blancos morgoridos.

Lou fil del rey y bay
Et lo trob' endourmido.

Lo boyado trés cots
Sons lo bello ré dire ;

O lo quatriemo cot
Soun tendré cor souspiro.

Dé qué souspiraz bous,
Morgorido mo mio ?

Aï dé què souspira,
Moun père mé morido

Mé donne on un biellard
Qué no lo barbo griso,

O maï, encoro maï
Touto lo net rounquillo.

Doyssaz oquet biellard,
Bous sérés lo mio migo ;

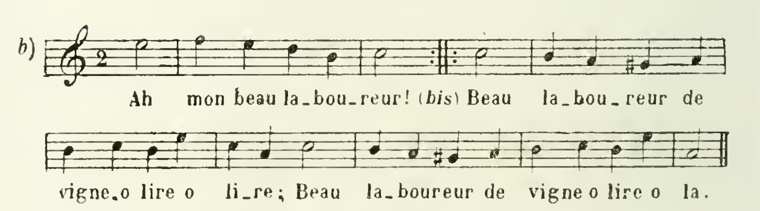
Dé tré moulis que n'aï
Bous sérés moulinièro,

Dé trés costéls qué nay
Bous sérés lo prumièro.

Traduction : Dans la ville de Cahors — il y a tant de belles filles — la plus belle qui y est s'appelle Marguerite. — Le fils du roi la suit, la suit et la recherche. — Il trouve un vigneron qui travaillait sa vigne. — Dites-moi, vigneron, vous qui travaillez la vigne, — n'auriez-vous pas vu passer Marguerite ma mie ? — Non, certes, monsieur, je ne l'ai ni vue, ni entendue. — Je donnerais cent écus pour voir

Marguerite ! — Cent écus, ce n'est pas assez pour voir Marguerite. — J'en donnerais trois cent, trois cent et même trois mille ! — Comptez, monsieur, comptez, et entrez dans la vigne. — Vous la trouverez là-bas sous une aubépine fleurie. — Elle fait des bouquets de blanches marguerites. — Le fils du roi y va et la trouve endormie. — Il l'embrasse trois fois sans la belle rien dire. — A la quatrième fois son tendre cœur soupire. — De quoi soupirez-vous, Marguerite ma mie ? — J'ai de quoi soupirer, mon père me marie. — Il me donne à un vieillard qui a la barbe grise, — et plus, encore plus, toute la nuit il ronfle. — Laissez là ce vieillard, vous serez la mienne mie. — De trois moulins que j'ai vous serez la meunière. — De trois châteaux que j'ai vous serez la première.

Quercy. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f°s 383.



Ah ! mon beau laboureur ! (*bis*)
Beau laboureur de vigne
O lire, o lire
Beau laboureur de vigne, *o lire,o la.*

N'a vous pas vû passer
Marguerite ma mie ?
O lire, o lire
Marguerite ma mie, *o lire, o la.*

Je don'rois cent écus
Qui diroit où est ma mie,
O lire, o lire
Qui diroit où est ma mie, *o lire, o la.*

Monsieur, comptez les là,
Entrez en notre vigne
O lire, o lire
Entrez en notre vigne, *o lire, o la.*

Dessous un prunier blanc
La belle est endormie
O lire, o lire
La belle est endormie, *o lire, o la.*

Je la poussay trois fois
Sans qu'elle osât mot dire
O lire, o lire
Sans qu'elle osât mot dire, *o lire, o la.*

La quatrième fois
Son petit cœur soupire
O lire, o lire
Son petit cœur soupire, *o lire, o la.*

Pour qui soupirez-vous,
Marguerite, ô ma mie
O lire, o lire
Marguerite ô ma mie, *o lire, o la.*

Je soupire pour vous
Et ne m'en puis dédire
O lire, o lire
Et ne m'en puis dédire, *o lire, o la.*

Les voisins nous ont vus
Et ils iront tout dire
O lire, o lire
Et ils iront tout dire, *o lire, o la.*

Laissons les gens parler
Et n'en faisons que rire
O lire, o lire
Et n'en faisons que rire, *o lire, o la.*

Quand ils auront tout dit
N'auront plus rien à dire
O lire, o lire
N'auront plus rien à dire, *o lire, o la.*

Ballard, *Brunettes ou Petits airs tendres*, 1704.

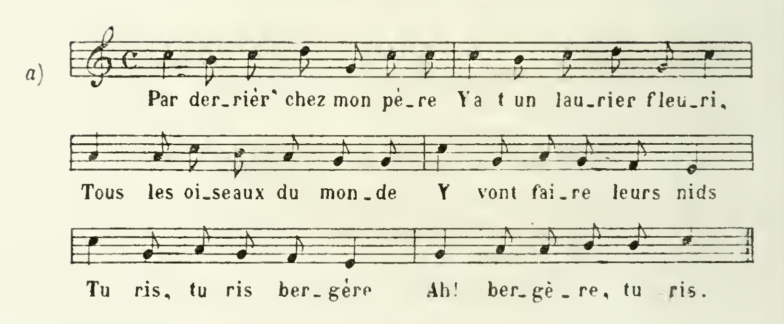
c) N'as-tu pas vu passer
Gai, gai
Marguerite ma mie?
Luron fonfon tire lire
Marguerite ma mie ?
Luron fonfon tire lire.
Si je l'ai vu passer;
Je l'ai trouvée z'endormie
Trois fois je l'ai z'embrassée
Sans jamais me rien dire.
Quand elle fut réveillée
Son petit cœur soupire.
Pourquoi soupirez-vous ?
Mon petit cœur me dit
Que vous m'avez embrassée.

Environs de Lorient.

CXIV

LA RANÇON DU PRISONNIER

a)



Par derrière chez mon père
Y a-t- un laurier fleuri ; (*bis*)
Tous les oiseaux du monde
Y vont faire leur nid.
Tu ris, tu ris, bergère,
Ah ! bergère, tu ris.

Tous les oiseaux du monde
Y vont faire leur nid ; (*bis*)
Ils chantent pour ces jeun' fill's
Qui n'ont pas de mari.
Tu ris, tu ris, bergère,
Ah ! bergère, tu ris.

Ils chantent pour ces jeun' fill's
Qui n'ont pas de mari. (*bis*)
Ils ne chantent pas pour moi
Car j'en ai un gentil.
Tu ris, tu ris, bergère,
Ah ! bergère, tu ris.

Ils ne chantent pas pour moi
Car j'en ai un gentil. (*bis*)
Mais il n'est pas dans ce pays
Il n'est pas dans ce pays-ci.
Tu ris, tu ris, bergère,
Ah ! bergère, tu ris.

Mais il n'est pas dans ce pays
Il n'est pas dans ce pays-ci ; (*bis*)
Il est dans les (H)ollandes
Les (H)ollandais l'ont pris ;
Tu ris, tu ris, bergère,
Ah ! bergère, tu ris.

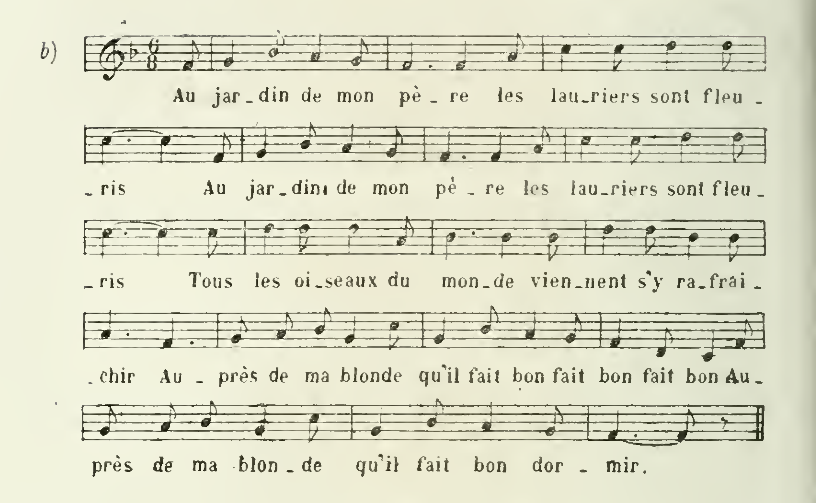
Il est dans les (H)ollandes
Les (H)ollandais l'ont pris. (*bis*)
— Que donn'riez-vous, belle,
Pour qu'il vous soit remis ?
Tu ris, tu ris, bergère,
Ah ! bergère, tu ris.

Que donn'riez-vous, belle,
Pour qu'il vous soit remis ? (*bis*)
— Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis.
Tu ris, tu ris, bergère,
Ah ! bergère, tu ris.

Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis, (*bis*)
Et ma jolie fontaine
Qui coule jour et nuit
Tu ris, tu ris, bergère,
Ah! bergère, tu ris.

Environs de Lorient.

b)



Au jardin de mon père } *bis.*
Les lauriers sont fleuris }
Tous les oiseaux du monde
Viennent s'y rafraichir.
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon dormi!

Tous les oiseaux du monde
Viennent s'y rafraichir,
La caille, la tourterelle
Et ma jolie perdrix,

La caille, la tourterelle
Et ma jolie perdrix
Et ma blanche colombe
Qui chante jour et nuit.

Et ma blanche colombe
Qui chante jour et nuit.
Elle chante pour ces filles
Qui n'ont point de mari,

Elle chante pour ces filles
Qui n'ont point de mari.
Elle ne chante pas pour elle
Car elle en a un joli,

Elle ne chante pas pour elle
Car elle en a un joli.
Il est dans la Hollande
Les Hollandais l'ont pris,

Il est dans la Hollande
Les Hollandais l'ont pris.
— Que donneriez-vous, belle,
Pour le faire revenir ?

Que donneriez-vous, belle,
Pour le faire revenir ?
— Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis.

Je donnerais Versailles
Paris et Saint-Denis,
La tour de Babylone,
Le clocher de mon pays,

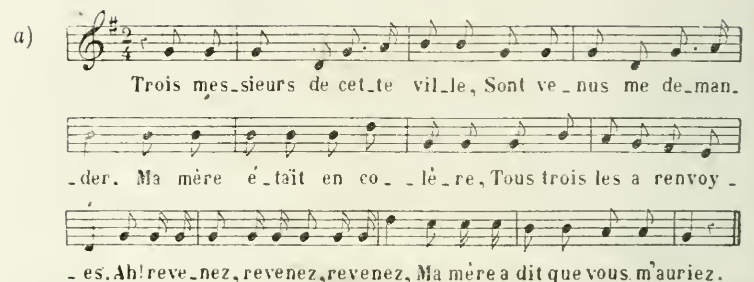
La tour de Babylone,
Le clocher de mon pays,
Et ma blanche colombe
Qui chante jour et nuit.

Loiret. — Chanson communiquée par M. L. Beauviliard.

CXV

REVENEZ, REVENEZ

a)



Trois messieurs de cette ville
Sont venus me demander.
Ma mère était en colère,
Tous trois les a renvoyés.
Ah ! revenez, revenez, revenez,
Ma mère a dit que vous m'auriez.

Ma mère était en colère,
Tous trois les a renvoyés.
Moi, qui étais encore jeunette,
Je me suis mise à pleurer.
Ah ! revenez, revenez, revenez,
Ma mère a dit que vous m'auriez.

Moi, qui étais encore jeunette,
Je me suis mise à pleurer.
Ma mère pour me consoler
M'a dit de les rappeler.
Ah ! revenez, revenez, revenez,
Ma mère a dit que vous m'auriez.

Ma mère pour me consoler
M'a dit de les rappeler.
J'ai sorti sur notre porte
Et me suis mis'à crier :
Ah ! revenez, revenez, revenez
Ma mère a dit que vous m'auriez.

J'ai sorti sur notre porte
Et me suis mis' à crier.
Le plus jeune, le plus alerte
Est arrivé le premier.
Ah ! revenez, revenez, revenez,
Ma mère a dit que vous m'auriez.

Le plus jeune, le plus alerte
Est arrivé le premier.
Il a embrassé ma mère
Et moi par dessus le marché.
Ah ! revenez, revenez, revenez,
Ma mère a dit que vous m'auriez.

Vendée. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f° 456.

b)



Trois garçons de mon villag'
Sont venus me demander ; (*bis*)
Ma mèr' s'est mis' en colèr'
Les a tous trois renvoyés.
Ah ! rev'nez, rev'nez, rev'nez
Ma mère a dit que vous m'aurez.

Ah ! c'est mes amants, ma mère,
Que vous avez renvoyés !

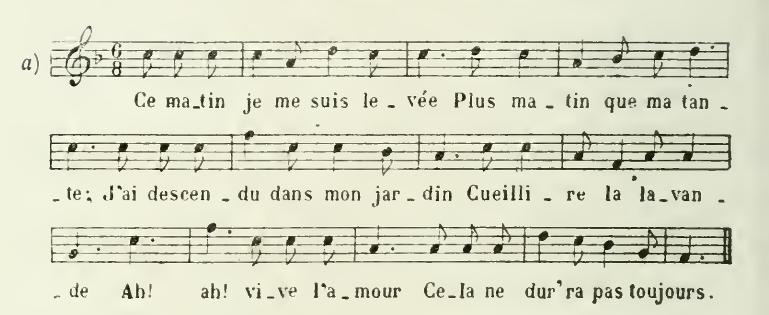
Courez vite, petite sotte,
Courez vite les appeler.

J'ai grimpé dessus un mur
Je me suis mise à crier :
Ah ! rev'nez, rev'nez, rev'nez
Ma mère a dit que vous m'aurez.

Environs de Lorient.

CXVI

IL N'Y A QUE MA TANTE QUI NE VEUT PAS



Ce matin je me suis levée } *bis*
Plus matin que ma tante ; }
J'ai descendu dans mon jardin
Cueillire la lavande ;
Ah ! ah ! vive l'amour !
Cela ne durera pas toujours.

J'ai descendu dans mon jardin
Cueillire la lavande ;
Je n'avais pas cueilli trois brins
Que mon amant y rentre ;
Ah ! ah ! vive l'amour !
Cela ne durera pas toujours.

Je n'avais pas cueilli trois brins
Que mon amant y rentre ;
Il m'a dit trois mots en latin :
Marions-nous ensemble ;
Ah ! ah ! vive l'amour !
Cela ne durera pas toujours.

Il m'a dit trois mots en latin :
Marions-nous ensemble.
— Si mes parents le veul' bien
Pour moi je suis contente.
Ah ! ah ! vive l'amour !
Cela ne durera pas toujours.

Si mes parents le veul' bien
Pour moi je suis contente ;
Si mes parents ne le veul' pas
Dans un couvent j'y rentre.
Ah ! ah ! vive l'amour !
Cela ne durera pas toujours.

Si mes parents ne le veul' pas
Dans un couvent j'y rentre.
Tous mes parents le veul' bien
Il n'y a que ma tante.
Ah ! ah ! vive l'amour !
Cela ne durera pas toujours.

Tous mes parents le veul' bien
Il n'y a que ma tante,
Et si ma tante ne veut pas
Dans un couvent j'y rentre.
Ah ! ah ! vive l'amour !
Cela ne durera pas toujours.

Et si ma tante ne veut pas
Dans un couvent j'y rentre,
Je prierai Dieu pour mes parents
Et le diable pour ma tante.
Ah ! ah ! vive l'amour !
Cela ne durera pas toujours.

Environs de Lorient.

b) Dans Bordeaux il y a,
Tra la la dra la la la,
Dans Bordeaux il y a
Une jolie flamande ;

Belle comme le jour,
Tra la la dra la la la,
Belle comme le jour,
Aimable comme un ange.

Je lui fis un chaudron,
Tra la la dra la la la,
Je lui fis un chaudron
De bon cuivre d'Hollande.

Et tout en le lui portant,
Tra la la dra la la la,
Et tout en le lui portant.
J'en ai fait la demande.

Son père le veut bien,
Tra la la dra la la la,
Son père le veut bien
Et sa mère est contente.

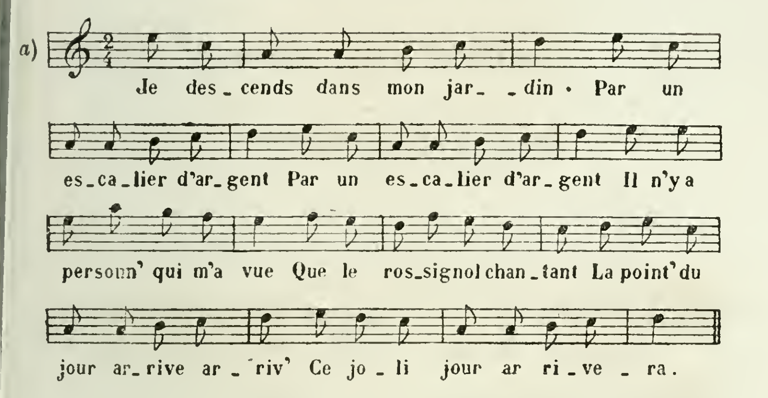
Il y a deux de nos parents,
Tra la la dra la la la,
Il y a deux de nos parents
Qui sont brouillés ensemble.

Brouillés ou non brouillés,
Tra la la dra la la la,
Brouillés ou non brouillés,
Nous nous marierons ensemble.

Auvergne. — HERMANN, *Les Prov nces* (article publié dans un feuilleton du *Vœu national* de Grenoble, de l'année 1849).

CXVII

MARIE-TOI CAR IL EST TEMPS



Je descends dans mon jardin
Par un escalier d'argent (*bis*)
Il n'y a personne qui m'a vue
Que le rossignol chantant
La pointe du jour arrive, arrive,
Ce joli jour arrivera.

Il n'y a personne qui m'a vue
Que le rossignol chantant ;
Il me dit par son langage:
Marie-toi car il est temps.

Comment veux-tu que je m' marie,
Mon père qui n'est pas content?

Ni mon père ni ma mère
Ni aucun de mes parents ;

N'y a qu'un petit frère que j'ai,
Celui-là est bien content.

Il me donne en mariage
Cinq ou six mille francs.

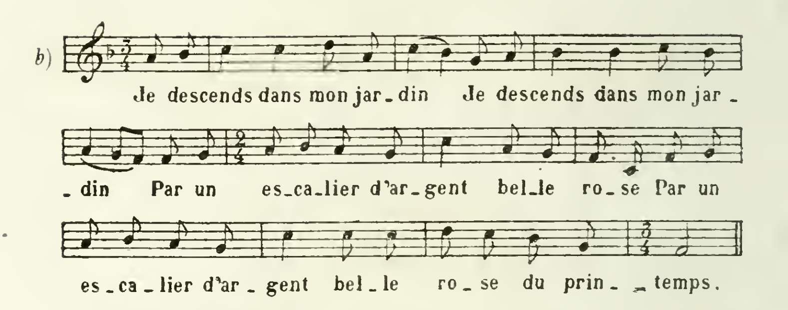
Avec l'argent qu'il me donne
Je memarie richement ;

J'aurai z'une jolie femme
De jolis petits enfants.

Une partie demande à boire
Et les autres : du pain, maman.

Les autres demandent de la dentelle
Pour aller voir leurs amants.

Environs de Lorient.

b) 

Je descends dans mon jardin
Je descends dans mon jardin
Par un escalier d'argent
Belle rose
Par un escalier d'argent
Belle rose du printemps
Etc., etc.

Même chanson que la précédente, sauf la mélodie et le refrain.
Environs de Lorient.

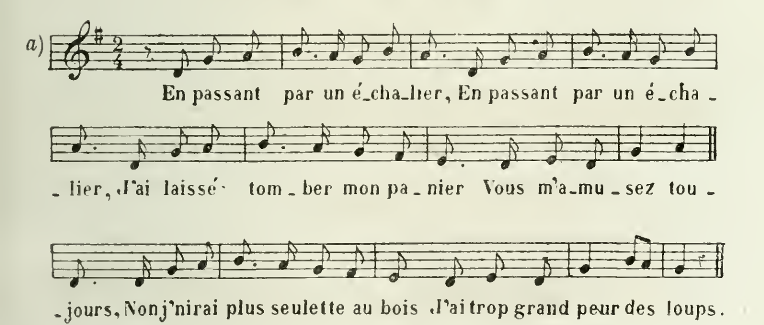


Je descends dans mon jardin
Par un escalier d'argent
Il n'y a personne qui m'a vue
Que le rossignol chantant
Brunette, allons, gai, gai, gai
Ma mie allons
Gaiement.

Même chanson que *a*), sauf la mélodie et le refrain.
Environs de Lorient

CXVIII

J'AI LAISSÉ TOMBER MON PANIER



En passant par un échalier,
En passant par un échalier,
J'ai laissé tomber mon panier.
Vous m'amusez toujours
Non, j' n'irai plus seulette au bois
J'ai trop grand peur des loups.

J'ai laissé tomber mon panier;
Un beau monsieur l'a ramassé.

Un beau monsieur l'a ramassé.
Monsieur, rendez-moi mon panier.

Monsieur, rendez-moi mon panier.
Belle, un baiser et vous l'aurez.

Belle, un baiser et vous l'aurez.
Prenez en deux et me laissez.

Prenez en deux et me laissez ;
Mon mari est là dans un pré.

Mon mari est là dans un pré ;
Il est jaloux, vous le savez.

Il est jaloux vous le savez.
Je voudrais tous les jaloux damnés

Je voudrais tous les jaloux damnés
Je voudrais tous les jaloux damnés
Et vous, monsieur, si vous l'étiez.
Vous m'amusez toujours
Non, j' n'irai plus seulette au bois
J'ai trop grand peur des loups.

Vendée. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f[os] 4 5.

b)



En descendant les escaliers (*bis*)
J'ai laissé mon panier tomber.
Je m'amuserai toujours
Je n'irai plus seulette au bois
Car j'ai grand peur du loup.

J'ai laissé mon panier tomber ;
Le fils du roi me l'a ramassé.

Le fils du roi me l'a ramassé.
Sire, rendez-moi mon panier.

Sire, rendez-moi mon panier,
Car mon mari est dans ces prés.

Car mon mari est dans ces prés.
Il est jaloux, vous le savez.

Il est jaloux, vous le savez.
Je voudrais le jaloux noyé

Je voudrais le jaloux noyé
Depuis la tête jusqu'aux pieds,

Depuis la tète jusqu'aux pieds,
Le fils du roi j'épouserais.

Environs de Lorient.

CXIX

LA RENCONTRE A LA FONTAINE



Ah ! que j'ai z'une cruelle mère
Hélas !
Ah ! que j'ai z'une cruelle mère
De bon matin, *ma lon lon la tira*
De bon matin me fait lever.

C'est pour aller à la fontaine
A la fontaine du verger.

Là j'ai rencontré mon amant.
Deux heures ensemble avons causé.

Deux heures ensemble avons causé
Sans jamais nous ennuyer.

Ah ! que va dire ma belle mère
D'avoir si longtemps tardé !

Tu lui diras, ma belle brune,
Que la fontaine était troublée

Le rossignol qui s'baignait dedans
Hélas !
Le rossignol qui s' baignait dedans
La tête aux, *ma lon lon la tira*
La tête aux pieds qui se baignait.

Environs de Lorient.



J'avais une belle mère
J'avais une belle mère,
De bon matin, *la lon la la lira*
De bon matin me suis levée.

C'est pour aller à la fontaine
A la fontaine du vert pré.

Là je croyais être seulette,
Mais mon amant s'y est trouvé.

Nous avons causé longtemps ensemble
Sans jamais nous ennuyer.

Hélas ! que dirai-je à ma mère
Pour avoir si longtemps tardé ?

Vous lui direz, jeune fillette,
Que la fontaine était troublée

Et que le rossignol sauvage
Était dedans pour s'y baigner.

Bretagne. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. V, f[ct] 569.

CXX

ILS M'ONT APPELÉE VILAINE



En m'en revenant de Rennes
Avec mes sabots, dondaine,
J'ai trouvé trois capitaines
Avec mes sabots
Avec mes sabots dondaine
Avec mes sabots.

J'ai trouvé trois capitaines
Avec mes sabots, dondaine,
Ils m'ont appelée vilaine
Avec mes sabots
Avec mes sabots dondaine
Avec mes sabots.

Ils m'ont appelée vilaine
Avec mes sabots, dondaine,
Je ne suis pas si vilaine
Avec mes sabots
Avec mes sabots dondaine
Avec mes sabots.

Je ne suis pas si vilaine
Avec mes sabots, dondaine,
Car l'on sait que le roi m'aime
Avec mes sabots
Avec mes sabots dondaine
Avec mes sabots.

Car l'on sait que le roi m'aime
Avec mes sabots, dondaine,
Il m'a donné pour étrennes
Avec mes sabots
Avec mes sabots dondaine
Avec mes sabots.

Il m'a donné pour étrennes
Avec mes sabots, dondaine,
Un bouquet de marjolaine
Avec mes sabots
Avec mes sabots dondaine
Avec mes sabots.

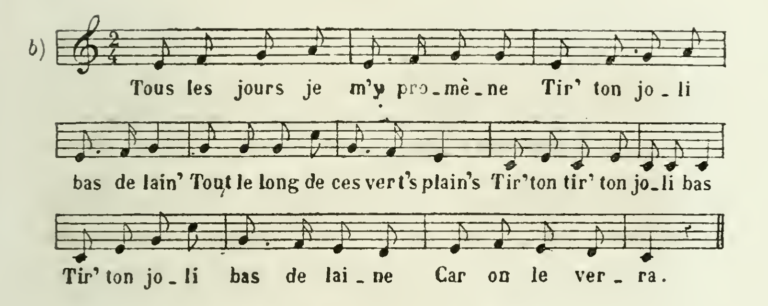
Un bouquet de marjolaine
Avec mes sabots, dondaine,
Je l'ai planté dans la plaine
Avec mes sabots
Avec mes sabots dondaine
Avec mes sabots.

Je l'ai planté dans la plaine
Avec mes sabots, dondaine,
Et s'il prend je serai reine
Avec mes sabots
Avec mes sabots dondaine
Avec mes sabots.

Et s'il prend je serai reine
Avec mes sabots, dondaine,
Je ferai pendre les capitaines
Avec mes sabots
Avec mes sabots dondaine
Avec mes sabots.

Je ferai pendre les capitaines
Avec mes sabots, dondaine,
Qui m'ont appelée vilaine
Avec mes sabots
Avec mes sabots dondaine
Avec mes sabots.

Vendée. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f^ot 424.



Tous les jours je m'y promène
Tir' ton joli bas de laine
Tout le long de ces vert's plain's
Tir' ton, tir' ton joli bas
Tir' ton joli bas de laine
Car on le verra.

Tout le long de ces vert's plain's
J'ai rencontré trois capitaines ;

J'ai rencontré trois capitaines ;
Ils m'ont appelée vilaine.

Ils m'ont appelée vilaine.
Je n' suis pas si vilaine,

Je n' suis pas si vilaine,
Puisque l' fils du roi m'aime,

Puisque l' fils du roi m'aime ;
Il m'a donné pour étrennes

Il m'a donné pour étrennes
Un bouquet de marjolaine,

Un bouquet de marjolaine ;
S'il revient je serai reine.

Arrondissement de Mézières. Chanson recueillie par M. Nozot. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f[ot] 115.

CXXI

JE VEUX UN CAPITAINE



Mon père avait cinq cents moutons
Dont j'étais la gardienne
J'en étais la gardienne
Dondaine et dondon
J'en étais la gardienne
Don.

Le fils du roi passa par là
Qui m'en emporta quatre.

Monsieur, rendez moi mes moutons
Car je serais battue.

Battue, battue ne seras point,
Tu seras mariée ;

Dans mes soldats tu choisiras
Le plus beau de l'armée.

De vos soldats je ne veux point;
Je veux un capitaine.

Un capitaine n'auras pas
Tu n'es pas demoiselle.

Si demoiselle je ne suis pas
J'ai bien moyen de l'être.

Mon père est marchand de rubans
Ma mère vend d' la dentelle.

Mon petit frère est gros marchand
Il vend des allumettes.

Vendée. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f[ol] 423.



Ne pleurez pas belle Fanchon } *bis*
Vous serez mariée }
Vous serez mariée
Dondaine, dondon,
Vous serez mariée, *don !*

O * le plus beau de nos soldats } *bis*
Qui soit dedans l'armée }
Qui soit dedans l'armée
Dondaine, dondon,
Qui soit dedans l'armée, *don !*

* O signifie *avec.*

De nos soldats je ne veux pas } *bis*
Je veux un capitaine
Je veux un capitaine
Dondaine, dondon
Je veux un capitaine, *don !*

Un capitaine tu n'auras pas } *bis*
Tu n'es pas demoiselle
Tu n'es pas demoiselle
Dondaine, dondon,
Tu n'es pas demoiselle, *don !*

Si demoiselle je ne suis pas } *bis*
J'ai le moyen de l'être
J'ai le moyen de l'être
Dondaine, dondon
J'ai le moyen de l'être, *don !*

J'ai mon père qui fait des sabots } *bis*
Ma mère des écuelles
Ma mère des écuelles
Dondaine, dondon
Ma mère des écuelles, *don !*

J'ai un petit cheval gris } *bis*
Qui va comme l'hirondelle
Qui va comme l'hirondelle
Dondaine, dondon
Qui va comme l'hirondelle, *don !*

Il a bien passé la forêt } *bis*
Sans donner coup de verge
Sans donner coup de verge
Dondaine, dondon
Sans donner coup de verge, *don !*

Il a bien franchi le ruisseau } *bis*
Sans mouiller la semelle
Sans mouiller la semelle
Dondaine, dondon
Sans mouiller la semelle, *don !*

Et un petit cœur d'or que j'ai } *bis*
Qui vient de la Rochelle }
Qui vient de la Rochelle
Dondaine, dondon
Qui vient de la Rochelle, *don !*

Alfred Fouquet, *Légendes, contes et chansons du Morbihan.* Vannes, 1857.

CXXII

BLANCHE ROSE



Rossignol, beau rossignol,
Messager des amoureux,
Va me porter cette lettre
A ma mie qui est là seulette
Sur son lit de blancs rideaux.

Le rossignol prend sa volée,
Au château d'amour s'en va
A la porte de la belle
Chanter une chanson nouvelle
Que la belle se réveilla.

Quel est donc ce mai charmant
Qui sur moi lève des chansons ?
Ah ! c'est votre amant, la belle,
Ah ! c'est votre amant fidèle
Qui sur vous lève des chansons.

Si c'est mon amant fidèle
Je voudrais bien lui parler.
Il est là-bas dans ces plaines
Dans ces jolis champs d'avênes
A chasser le sanglier.

Ce n'est pas le sanglier qu'il chasse,
La belle, ce sont vos amours,
Vos amours, vos avantages,
Votre joli p'tit cœur en gage
A savoir à qui l'aura.

La nourrice qui m'a nourrie
Ne sait pas encore mon nom ;
Je me nomme Blanche Rose
Fleur d'Épine, Blanche Rose
Fleur d'Épine, c'est mon vrai nom.

Le nom de Blanche Rose me coûte
Il me coûte bien des tourments ;
Il me coûte, il me redouble
La valeur de cent écus,
Voilà mon honneur perdu.

Cent écus, c'est pas grand'chose,
Voilà mon honneur perdu,
Mon honneur, mon avantage
Mon joli p'tit cœur en gage,
A l'ingrat qui l'aura.

Environs de Lorient.

CXXIII

MARIE-JEANNE



Dimanche à la promenade
Belle Rose y viendrez-vous?
Oh! non, non, que Dieu m'en garde
Tradera la la la la la la la } *bis*
D'aller seule avec vous.

Ne faites pas tant la fière,
L'autre jour on vous a vue
A l'ombre sous un chêne
Tradera la la la la la la la la } *bis*
Un berger auprès de vous.

La nourrice qui m'a nourrie
Ne sait pas encore mon nom;
Je m'appelle fleur de fille
Tradera la la la la la la la la } *bis*
Marie Jeanne, c'est mon nom.

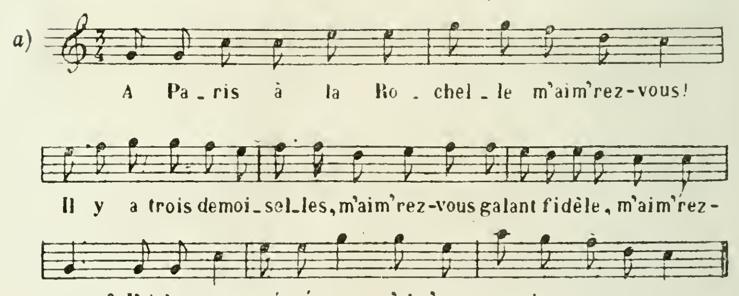
Marie Jeanne, Marie Jeanne
Tu me l'as bien cher vendu
Tu me l'as vendu double en double
Tradera la la la la la la la la } *bis*
La valeur de cent écus.

Cent écus ce n'est pas trop cher
Ayant mon honneur perdu,
Mon honneur et ma rose blanche
Tradera la la la la la la la la } *bis*
Que jamais je n'aurai plus.

Ardennes. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl nat., T. VI, f[ot] 65.

CXXIV

LA BEAUTÉ A QUOI SERT-ELLE



A Paris, à La Rochelle } *bis*
M'aim'rez-vous ?
Il y a trois demoiselles
M'aim'rez-vous, galant fidèle,
M'aim'rez-vous ?
J'ai le cœur généreux
M'aim'rez-vous, jeune amoureux ?

Il y a trois demoiselles ;
La plus jeune est la plus belle

La plus jeune est la plus belle ;
Elle se peigne à la chandelle

Elle se peigne à la chandelle ;
Son beau peigne tomba par terre,

Son beau peigne tomba par terre.
Son galant qu'elle a la serre (sert)

Son galant qu'elle a la serre (sert)
Pourquoi m' servez-vous mon peigne ?

Pourquoi m' servez-vous mon peigne ?
Par rapport que vous êtes belle

Par rapport que vous êtes belle.
La beauté, de quoi sert-elle ?

La beauté de quoi sert-elle ?
Elle sert pour aller en terre

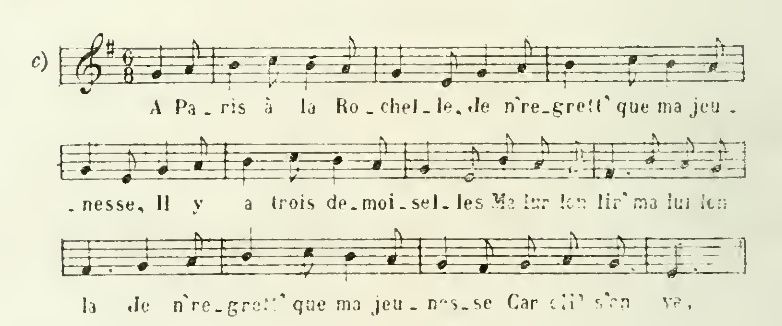
Elle sert pour aller en terre
M'aim'rez-vous ?
Être mangée par les verres (vers)
M'aim'rez-vous ?
J'ai le cœur généreux
M'aim'rez-vous, jeune amoureux ?

Air de danse. — Environs de Lorient.

b) 

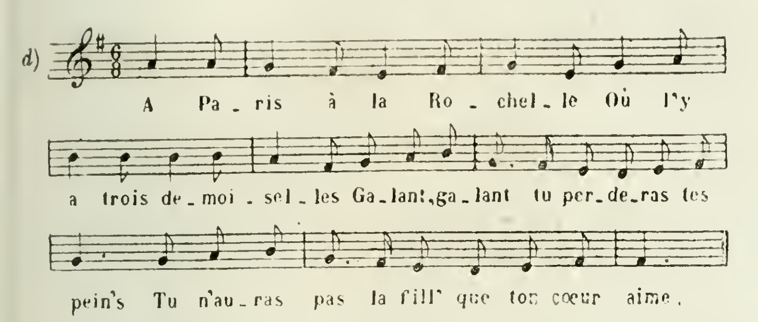
A Paris, à La Rochelle
Il y a trois demoiselles
Tra la la la la la la la la la la lère
Tra la la la la la la la la la,
Etc., etc.

Mêmes paroles que dans la chanson précédente. — Environs de Lorient.

c) 

A Paris, à La Rochelle
Je n'regrette que ma jeunesse
Il y a trois demoiselles
Ma lur' lon lir' ma lur, lon la
Je n' regrette que ma jeunesse
Car elle s'en va
Etc., etc.

Mêmes paroles que dans la chanson *a*). — Environs de Lorient.



A Paris, à La Rochelle
Où l'y a trois demoiselles
Galant, galant tu perderas tes peines
Tu n'auras pas la fille que ton cœur aime.

Mêmes paroles que dans la chanson *a*).
Environs de Lorient.

CXXV

LA MORT DES DEUX AMANTS



C'était un jeune garçon
Et une jeune fille
Qu'ont fait l'amour sept ans *bis*
Sans jamais rien se dire
A Lor, à Lor, à Lor,
A Lorient la jolie.

Mais au bout de sept ans
Leur petit cœur soupire ;
Les voilà morts tous deux
Leurs amours sont finis
A Lor, à Lor, à Lor,
A Lorient la jolie.

Où les enterrerons-nous
Ces jeunes gens jolis ?
Le gas au bois du blanc
La fille dans la ville
A Lor, à Lor, à Lor,
A Lorient la jolie.

Sur la tombe de la fille
Nous mettrons une olive (*var.*: une vigne).
L'olive a tant poussé
Qu'elle a couvert la ville
A Lor, à Lor, à Lor,
A Lorient la jolie.

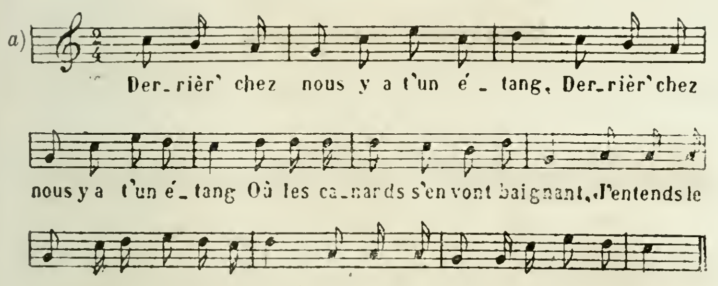
Il faut des charpentiers
Pour tailler cette olive.
Du bois qu'on a coupé
On a fait trois navires
A Lor, à Lor, à Lor,
A Lorient la jolie,

Il vient un chargé d'or
Et l'autre d'argenterie
Et l'autre chargé de fleurs
Pour couronner ma mie
A Lor, à Lor, à Lor,
A Lorient la jolie.

Environs de Lorient

CXXVI

LE CANARD BLANC



Derrièr' chez nous y a-t'un étang (*bis*)
Où les canards s'en vont baignant
J'entends le loup, le renard et le lièvre
J'entends le loup, le renard chanter.

Où les canards s'en vont baignant
Le fils du roi s'en va chassant.

Le fils du roi s'en va chassant
Avec son beau fusil d'argent.

Avec son beau fusil d'argent,
Il a blessé mon canard blanc.

Il a blessé mon canard blanc ;
Et par les ailes il rend le sang.

Et par les ailes il rend le sang
Et par le bec l'or et l'argent,

Et par le bec l'or et l'argent.
Que ferons-nous de tant d'argent ?

Que ferons-nous de tant d'argent ?
Nous mettrons Mariann' au couvent

Nous mettrons Mariann' au couvent ;
Nous la marierons richement.

Nous la marierons richement
A quelque brave négociant

A quelque brave négociant
Qu'aura des écus en fer blanc.

Qu'aura des écus en fer blanc,
Mariann' des écus en argent.

Environs de Lorient.



Derrièr' chez nous y a-t'un étang (*bis*)
Où les canards s'en vont baignant
Il n'y a pas de violettes sans le printemps
Ni d'amour, ma brunette, sans les amants.
Etc., etc.

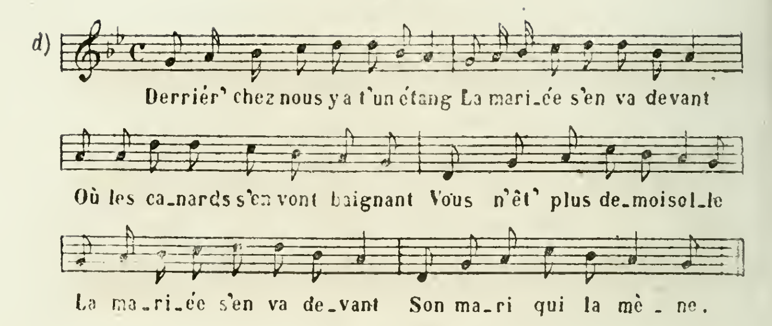
Mêmes paroles que dans la chanson précédente.
Environs de Lorient.



Derrièr' chez nous y a-t'un étang (*bis*)
Tu n' manieras pas mes bas blancs
Où les canards s'en vont baignant
Tu n' mi, tu n' ma, tu n' ma, manieras
Tu n' manieras pas mes jarr'tières
Tu n' manieras pas mes beaux bas.
Etc., etc.

(Mêmes paroles que dans la chanson *a*.)

d)



Derrièr' chez nous y a-t'un étang
La mariée s'en va devant
Où les canards s'en vont baignant
Vous n'êt' plus demoiselle
La mariée s'en va devant
Son mari qui la mène.
Etc., etc.

Mêmes paroles que dans la chanson *a*).
Environs de Lorient.

e)



Mon père a fait faire un étang
C'est le vent qui va frivolant
Il est petit, il n'est pas grand.
C'est le vent qui vole, qui frivole, } *(bis)*
C'est le vent qui va frivolant.

Il est petit, il n'est pas grand.
Trois canards blancs s'y vont baignant.

Trois canards blancs s'y vont baignant.
Le fils du roi les va chassant

Le fils du roi les va chassant
Avec un p'tit fusil d'argent

Avec un p'tit fusil d'argent.
Tira sur celui de devant.

Tira sur celui de devant,
Visa le noir, tua le blanc,

Visa le noir, tua le blanc.
O fils du roi, qu' tu es méchant

O fils du roi, qu' tu es méchant
D'avoir tué mon canard blanc.

D'avoir tué mon canard blanc.
Après la plume vint le sang.

Après la plume vint le sang.
Après le sang, l'or et l'argent.

Après le sang, l'or et l'argent.
Que ferons-nous de tant d'argent ?

Que ferons-nous de tant d'argent ?
Nous mettrons nos fill's au couvent

Nous mettrons nos fill's au couvent
Et nos garçons au régiment

Et nos garçons au régiment.
Si nos fill's ne veul' point d' couvent

Si nos fill's ne veul' point d' couvent
Nous les marierons richement.

Bretagne. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. V, f[ts] 561.

f) Mon père a fait faire un étang,
Belle, j'entends la voix d'un amant,
Il n'est pas creux comme il est grand,
Mes amours, ma brunette,
Croyez vous que mon cœur
Est sans amourette ?

Il n'est pas creux comme il est grand.
Tous mes canards s'y vont baignant ;

Tous mes canards s'y vont baignant,
Les petits ainsi que les grands,

Les petits ainsi que les grands.
Le fils du roi passe en chassant

Le fils du roi passe en chassant,
Visa le noir et tua le blanc.

Visa le noir et tua le blanc
Avec son beau fusil d'argent.

Avec son beau fusil d'argent.
Fils du roi, comm' tu es méchant !

Fils du roi, comm' tu es méchant !
D'avoir tué mon beau canard blanc.

D'avoir tué mon beau canard blanc.
Par le bec il rendit le sang,

Par le bec il rendit le sang,
Par les oreill's, l'or et l'argent.

Par les oreill's l'or et l'argent
Que ferons-nous de tant d'argent ?

Que ferons-nous de tant d'argent ?
Nous mettrons Mariann' au couvent,

Nous mettrons Mariann' au couvent
Et nous la marierons richement.

Et nous la marierons richement
A quelque brave négociant,

A quelque brave négociant
Qui aura des écus en fer blanc.

Morbihan. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. V, f^{ot} 513.

CXXVII

LA MARCHANDE D'ORANGES

a) 

Dans l' jardin de mon père
Un oranger l'y a
        Liona ;
Il porte tant d'oranges
Je crois qu'il en rompra.
        Liona.
Ah ! panada, panada, Lionette
Godia, Maria, Ventura,
        Liona.

Il porte tant d'oranges
Je crois qu'il en rompra.

Je prends mon échalette
Mon panier sous mon bras.

M'en vais de branche en branche
Les plus belles je cueillas.

Les porte au marché vendre,
Au marché de Thouars.

Le premier qui marchande
C'est le prince Masséna.

Il en prit six douzaines
Et point ne les paya.

Ah ! mon prince, ah ! mon prince.
Qui donc me les paiera ?

Va dans mon antichambre
Mon intendant l'y a.

Va dans mon antichambre
Mon intendant l'y a
Liona :
Qu'il t'en paie six douzaines
Contente tu seras,
Liona.
Ah ! panada, panada, Lionette,
Godia, Maria, Ventura,
Liona.

Vendée. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f^ot 439.

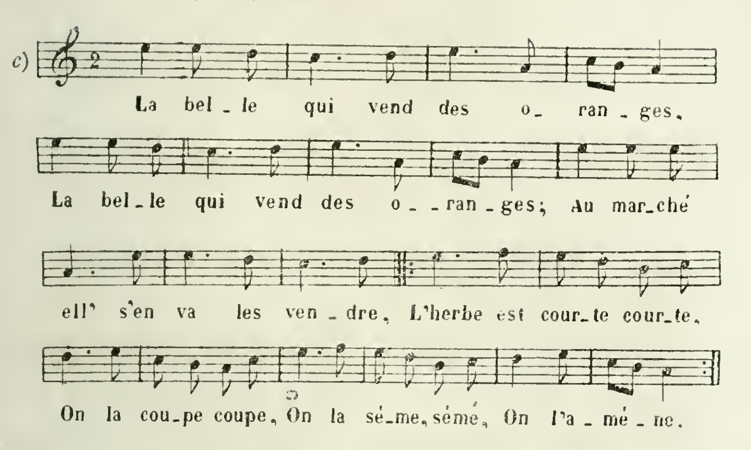
b)



Dans l' jardin de mon père
Vole, mon cœur vole
Dans l' jardin de mon père
Un oranger l'y a,
Deridera
Un oranger l'y a.
Deridera
Un oranger l'y a.

Il porte tant d'oranges
Que j' crois qu'il en rompra
Etc., etc.

C'est la même chanson que *a*) sauf la mélodie et le refrain.
Vendée. — *Poésies populaires de la France*. Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f°s 119.

c) 

La belle qui vend des oranges
La belle qui vend des oranges
Au marché ell' s'en va les vendre.
L'herbe est courte, courte,
On la coupe, coupe
On la sème, sème *
On l'amène.

Au marché ell' s'en va les vendre.
Le fils du roi les lui marchande

Le fils du roi les lui marchande.
Belle, combien sont tes oranges?

Belle, combien sont tes oranges?
J'en ai de vingt, j'en ai de trente

J'en ai de vingt, j'en ai de trente.
Belle, porte-les dans ma chambre,

* *Semer* signifie peut-être *faner*.

Belle, porte-les dans ma chambre
Belle, porte-les dans ma chambre.
En les portant la belle chante
L'herbe est courte, courte,
On la coupe, coupe
On la sème, sème
On l'amène.

Bretagne. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. V, f[ts] 570.

d) 

C'était un' jardinièr' de Nantes
La tira lira lira lon la
Qu'avait de bell's orang's à vendre
La tira lira lira lon la tira
La tira lira lira lon lire.

Qu'avait de bell's orang's à vendre.
Le fils du roi les lui marchande.

Le fils du roi les lui marchande.
Combien vendez-vous vos oranges ?

Combien vendez-vous vos oranges ?
J'en ai de vingt, j'en ai de trente,

J'en ai de vingt, j'en ai de trente,
Mais les plus bell's sont de quarante

Mais les plus bell's sont de quarante.
Montez-les, belle, dedans ma chambre.

Montez-les, belle, dedans ma chambre.
Tout en montant la belle tremble.

Tout en montant la belle tremble.
Qu'avez-vous, belle, qui vous tourmente ?

Qu'avez-vous, belle, qui vous tourmente ?
Je sens la fièvre qui va me prendre.

Je sens la fièvre qui va me prendre.
Ah ! descendez, belle, de ma chambre

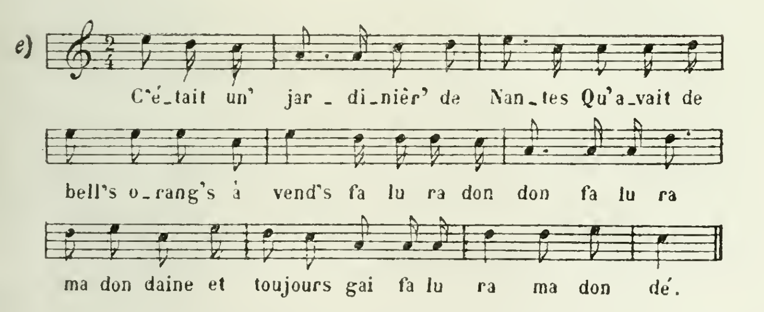
Ah ! descendez, belle, de ma chambre.
En descendant la belle chante

En descendant la belle chante.
Qu'avez-vous, bell', d'être si contente ?

Qu'avez-vous, bell', d'être si contente ?
Car j'ai vendu toutes mes oranges

Car j'ai vendu toutes mes oranges
La tira lira lira lon la
Au fils du roi, l' maréchal de France
La tira lira lira lon la tira
La tira lira lira lon lire.

Environs de Lorient.

e) 

C'était un' jardinièr' de Nantes (*bis*)
Qu'avait de bell's orang's à vend's
Falura dondon
Falura ma dondaine
Et toujours gai
Falura ma dondé.

Qu'avait de bell's oranges à vendre
Etc., etc.

La chanson est la même que la précédente, sauf la mélodie et le refrain. — Environs de Lorient.

f)



Au jardin de mon père
Vive l'amour,
Au jardin de mon père
Vive l'amour,
Un oranger il y a
Vive la rose
Un oranger il y a
Vive la rose et le damas.

Elle demande à son père
Quand on le cueillera ?

Son père lui fait réponse :
Quand la saison viendra.

V'là la saison venue
On ne les cueille pas.

La bell' prend une échelle
Un panier à son bras.

Ell' cueillit les plus mûres,
Les vert's ell' les laissa.

Ell' s'en alla les vendre
Sur le marché d'Arras.

En son chemin rencontre
Le fils d'un avocat.

Que portez-vous, la belle,
Dans ce panier au bras ?

Monsieur, c' sont des oranges,
Ne vous les faut-il pas ?

Venez dedans ma chambre
Nous les compterons là.

Il compte, il les recompte,
Le compte n'y est pas.

Vite un baiser, la belle,
Et le compte y sera.

Paris. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. IV, f[ot] 180.



Dé doun vénès, filleto,
    Vivo l'amour
Dé doun vénès, filleto
    Vivo l'amour
M'oou cavagnoun oou bras
    Vivo la vivo la roso

M'oou cavagnoun oou bras
Vivo la roso
E qu l'ooura

N'en vèni deis arangés
Si n'en vourès croumpa ?

S'en pren miéjo dougèno
Senso li lei paga.

La filleto si plouro
Qué noun l'y a paga.

Qué n'avès vous, filleto,
Qué n'en fès que ploura ?

Si metté la man en pocho
Mille escus y a douna.

Mai siou ben en peno
Qu mi lei gardara ?

Douna lei à vouestré pèro
Qué li vous gardara.

Moun père es un jugaïré
Lei mi pourriè juga.

Douna lei à vouestro souorré
Qué vous lei gardara.

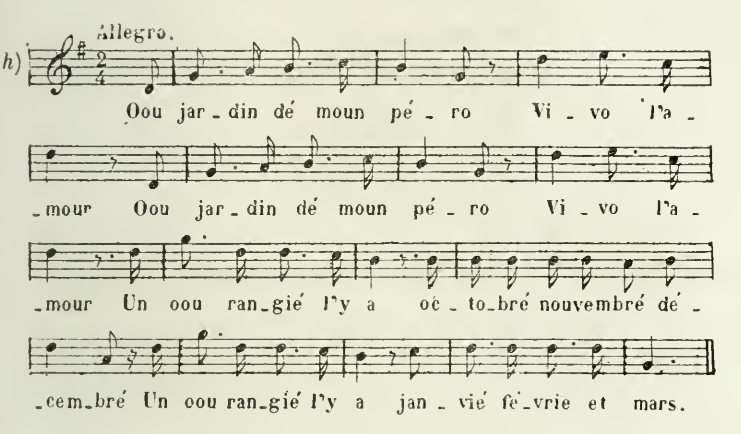
Ma souorré es troou gourmando
Croumpariè dé nouga,

Mai iou qué siou sagetto
Lei mi soouraï garda.

Traduction : D'où venez-vous, fillette ? *vive l'amour*, — avec votre panier au bras *vive la rose, et celui qui l'aura*. — Je viens des oranges, si vous voulez en acheter ? — Il en prend demi douzaine sans les lui payer. — La fillette pleure (qu') il ne les lui a pas payées. — Qu'est-ce que vous avez, fillette, que vous ne faites que pleurer ? — Il met la main à la poche, mille écus il lui a donnés. — Mais je suis bien en peine, qui me les gardera ? — Donnez-les à votre père, qui vous les gardera. —

Mon père est un joueur, il pourrait me les jouer. — Donnez-les à votre sœur qui vous les gardera. — Ma sœur est trop gourmande, elle achéterait du nougat. — Mais moi qui suis bien sage je saurai me les garder.

Provence. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. III, f[ot] 231.



Oou jardin dé moun pèro } *bis*
Vivo l'amour
Un oourangié l'y a
Octobré, nouvembré, décembré
Un oourangié l'y a
Janvié, févrié et mars.

Ount anas vous, filletto,
Emé vooustré pagniè oou bras ?

Vaou cullir leis aranjés ;
Moussu, si vous en plas ?

S'en pren miézo douzaino
Noun leis a pas pagas.

Qué plouras vous, filletto ?
N'en plouri leis aranjés

N'en plouri leis aranjés
Leis avés pas pagas.

Metté la man en boursetto
Cent escus y a dounas.

Douna lous à vouostré pèro
Qué leis vous gardéra.

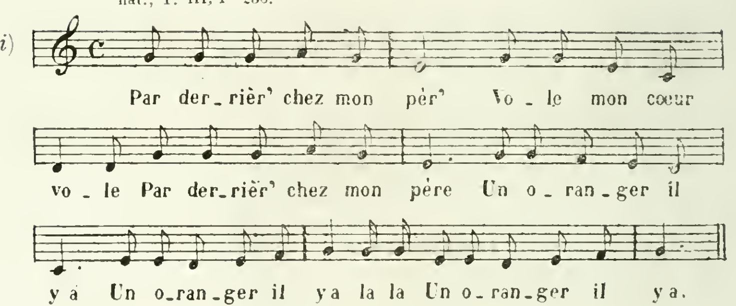
Moun pèro es capitaino
Pagariè les sourdas ;

Douna lous à vouostros mèro
Qué leis vous gardéra.

Ma mèro a d'aoutrei fillos
Pourriè lei marida.

Garda lei, vous, filletto,
Serviran à vous marida.

Provence. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. III, f[o] 236.

i) 

Par derrièr' chez mon pèr' } *bis*
Vole, mon cœur vole,
Par derrièr' chez mon père
Un oranger il y a
Un oranger il y a
La la
Un oranger il y a.

La bell' demande à son père
Quand on les cueillira.

— A la saison, ma fille,
Quand la saison sera.

La belle prend une échelle,
Un panier à son bras.

Elle s'en va les cueillir
Elle cueillit les plus mûres

Elle cueillit les plus mûres
Les vertes elle les laissa.

Elle s'en va les vendre
A la foire à Hennebont.

Dans son chemin rencontre
Le fils d'un avocat.

Il m'a demandé ; belle,
Belle, qu'avez-vous là ?

Monsieur, c'sont des oranges
Ne vous en faut-il pas ?

Il m'en faut trois douzaines
Mais l'argent, je ne l'ai pas.

Belle, montez dedans ma chambre
Ma mère vous les paiera.

Et quand ell' fut montée
De mère il n'y avait pas.

Y avait qu'un p'tit bonhomme
Qui fricassait des poires.

Il l'attrape et l'embrasse
Sur son lit la jeta,

Ah ! que dira ma mère,
Quand elle saura cela ?

Ah ! si c'est une fille,
Religieuse elle sera.

Ah ! si c'est un garçon
Avocat il sera.

Environs de Lorient.

CXXVIII

LES TROIS TAMBOURS



Ce sont trois jeun's tambours (*bis*)
Partant pour la Russie
Partant pour la Russie
Ran tan plan lire plan
Partant pour la Russie
Et ran tan plan plan plan.

Le plus jeune des trois
Avait un' fleur de rose ;

La fille du roi
Du haut de sa fenêtre :

Tambour, joli tambour,
Donn'-moi ta fleur de rose.

Ma fleur de rose,
La donne qu'en mariage.

Donnez-moi votre fille
Votre fille en mariage.

Tambour, joli tambour,
Qu'as-tu pour héritage ?

Mes baguett' et mon tambour
Mes baguett' et mon tambour.

Tambour, joli tambour
Tu n'auras pas ma fille.

J'ai trois vaisseaux sur mer
Pour y mener ma mie.

Tambour, joli tambour (*bis*)
Je te donne ma fille,
Je te donne ma fille
Ran tan plan lire plan
Je te donne ma fille
Et ran tan plan plan plan.

Eure et Loir.

b) Trois petits tambours revenant de la guerre
Et ran tan plan, tan plan, tan plan
Revenant de la guerre.

L' plus jeune des trois avait un bouquet de roses
Et ran tan plan, tan plan, tan plan
Avait un bouquet de roses.

La fille du roi était à sa fenêtre
Et ran tan plan, tan plan, tan plan
Était à sa fenêtre.

Petit tambour, veux-tu m'donner d' tes roses ?
Et ran tan plan, tan plan, tan plan
Veux-tu m' donner d' tes roses ?

Je n' donn' mes roses qu'au nom du mariage
Et ran tan plan, tan plan, tan plan,
Qu'au nom du mariage.

Petit tambour, va demander à mon père
Et ran tan plan, tan plan, tan plan
Va demander à mon père.

Sire le roi, veux-tu me donner ta fille
Et ran tan plan, tan plan, tan plan
Veux-tu me donner ta fille?

Je n' donne ma fille qu'à celui qu'a des roses
Et ran tan plan, tan plan, tan plan
Qu'à celui qu'a des roses.

Magasin pittoresque, 1865.

c) Joli tambour revenant de la guerre
Ran ran pa ta plan
Revenant de la guerre.

La fille du roi était par sa fenêtre.
Fille du roi, veux-tu être ma femme?
Joli tambour, demande-le à mon père.
Sire le roi, veux-tu me donner ta fille?
Joli tambour, qu'as-tu en mariage?
Sire le roi, ma caisse et mes baguettes.
Joli tambour, tu n'auras pas ma fille.
J'ai bien aussi des châteaux par douzaines
Et sur la mer deux ou trois cents navires;
J'ai des soldats de Paris jusqu'à Rome
De l'or en tas hauts comme des montagnes.
Joli tambour, dis-moi quel est ton père?
Sire le roi, c'est l'empereur Auguste.
Joli tambour, je te donne ma fille.
Il est trop tard, tu peux garder ta fille.

Tiré de la collection *de l'Imagerie d'Épinal* de Pellerin.

d)



Nous sommes trois tambours } *bis*
Nous venons de la guerre }
Ran petit pataplan
Nous venons de la guerre.

Le plus jeune des trois } *bis*
A cueilli une rose
Ran petit pataplan
A cueilli une rose.

Joli tambour } *bis*
Donne-moi cette rose
Ran petit pataplan
Donne-moi cette rose.

Sire le roi, } *bis*
Donnez-moi votre fille
Ran petit pataplan
Donnez-moi votre fille.

Joli tambour } *bis*
Tu n'es pas assez riche
Ran petit pataplan
Tu n'es pas assez riche.

J'ai trois vaisseaux } *bis*
Dessus la mer qui brillent
Ran petit pataplan
Dessus la mer qui brillent.

L'un chargé d'or } *bis*
L'autre de perles fines
Ran petit pataplan
L'autre de perles fines.

L'autre de fleurs } *bis*
Pour promener ma mie
Ran petit pataplan
Pour promener ma mie.

Joli tambour, } *bis*
Prends-la, je te la donne
Ran petit pataplan
Prends la, je te la donne.

Sire le roi, } *bis*
Je vous la remercie,
Ran petit pataplan
Je vous la remercie,

Dans mon pays } *bis*
Il y en a de plus jolies }
Ran petit pataplan
Il y en a de plus jolies.

Il y en a } *bis*
De brunes et de blondes }
Ran petit pataplan
De brunes et de blondes.

Vilain tambour, } *bis*
Va, je te ferai pendre, }
Ran petit pataplan
Va, je te ferai pendre.

Sire le roi, } *bis*
J'ai de quoi me défendre }
Ran petit pataplan
J'ai de quoi me défendre.
(*Il frappe le roi* *)

Le chœur.

Bon, bon, le roi est mort
Il n'y aura plus de guerre.

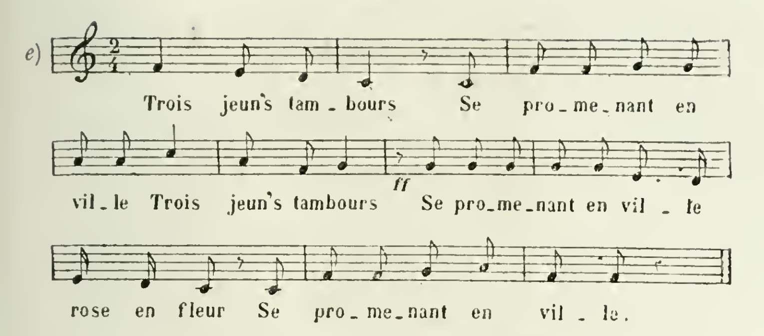
Non, non, je n'suis pas mort
Je suis encore en vie.

Eh ! bien, faisons l'accord
Il n'y aura plus de guerre.

(*Ils s'embrassent*).

Uzès. — *Poésies populaires de la France*. Mss. de la Bibl., nat. T. IV, f[ts] 450.

* On voit que l'on a affaire ici à une chanson mimée.

e) 

Trois jeun's tambours } *bis*
Se promenant en ville }
Rose en fleur
Se promenant en ville.

Le plus jeun' des trois } *bis*
Avait une rose blanche }
Rose en fleur
Avait une rose blanche.

La fille du roi } *bis*
Regardant par sa fenêtre }
Rose en fleur
Regardant par sa fenêtre :

Beau jeun' tambour } *bis.*
Donne-moi cette rose }
Rose en fleur
Donne-moi cette rose.

Sire le roi, } *bis*
Donnez-moi votre fille }
Rose en fleur
Donnez-moi votre fille.

N'as pas vaillant } *bis*
La coiffure de ma fille }
Rose en fleur
La coiffure de ma fille.

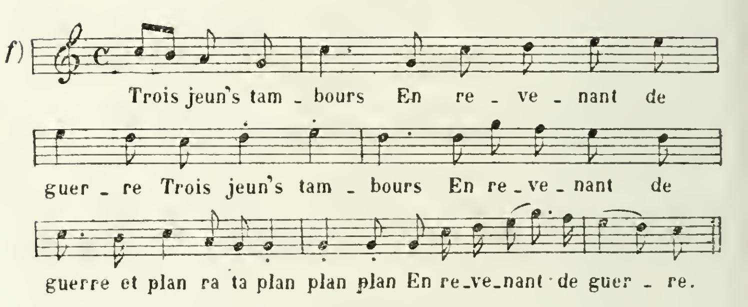
J'ai plus vaillant } *bis*
Que vous et votre fille }
Rose en fleur
Que vous et votre fille.

J'ai trois moulins
Dessus la mer qui tournent } *bis*
Rose en fleur
Dessus la mer qui tournent

L'un qui moud l'or
Et l'autre l'argenterie } *bis*
Rose en fleur
Et l'autre l'argenterie.

Et le troisième
Les amours de ma mie } *bis*
Rose en fleur
Les amours de ma mie.

Meurthe. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. IV, f[ot] 449.

f) 

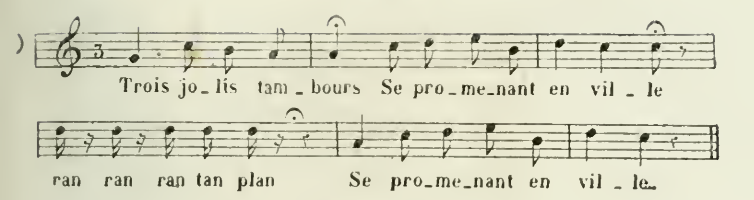
Trois jeun's tambours
En revenant de guerre
Trois jeun's tambours
En revenant de guerre
Et plan ra ta plan
Plan plan
En revenant de guerre.

Le plus jeune des trois
Avait une belle rose.

Tambour, petit tambour,
Donne-moi donc ta rose

Je te la donnerai
Le jour du mariage
Etc., etc., etc.

Environs de Lorient.



Trois jolis tambours
Se promenant en ville
Ran ran ran tan plan
Se promenant en ville.

La fille du roi
Se mit à la fenêtre.

L'un de ces tambours
Portait une rose,

Joli tambour,
Donne-moi cette rose.

Fille du roi,
Veux-tu être ma mie ?

O joli tambour
Demande à mon père.

Sire le roi
Donnez-moi votre fille.

Joli tambour
Tu n'es pas assez riche.

Sire le roi
Je ne suis que trop riche.

J'ai trois vaisseaux
Dessus la mer jolie.

L'un chargé d'or
L'autre de pierreries,

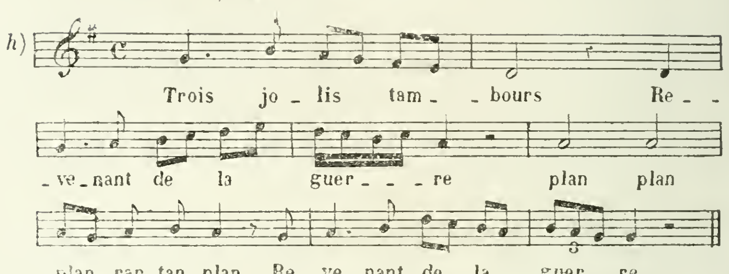
L'autre d'argent
Pour promener ma mie.

Joli tambour
Prends-la, je te la donne.

Sire le roi
Je vous en remercie

En mon pays
Il y en a de plus jolies.

La Réole. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. IV, f[ts] 417.

h) 

Trois jolis tambours
Revenant de la guerre
Plan plan
Plan ran tan plan
Revenant de la guerre.

Le plus jeune des trois
Il avait z'une rose.

La fille du roi
Était à sa fenêtre.

Mon joli tambour
Donnez-moi votre rose.

O fille du roi
Veuillez être ma femme ?

Mon joli tambour
Demandez à mon père.

Ah ! sire le roi
Donnez-moi votre fille.

Mon joli tambour
J'aime mieux te faire pendre.

Mon joli tambour
Quelles sont tes richesses ?

J'ai trois beaux navires
Dessus l'Océanie

Tous trois chargés dor
D'argent, de pierreries.

Maïs, joli tambour,
Dis-moi quel est ton père ?

Dam ! je suis le fils
De la reine de Hongrie.

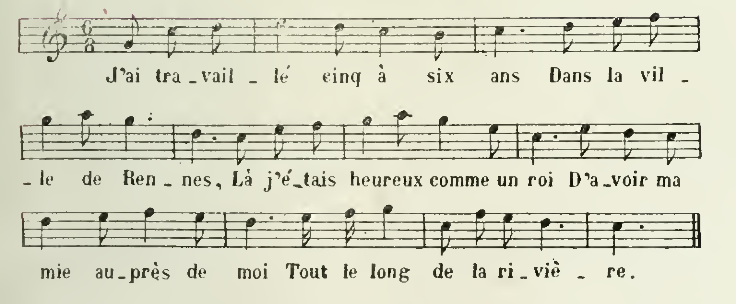
Mon joli tambour
Prends ma fille pour femme.

Non, sire le roi,
Non, gardez votre fille
Plan plan
Plan ran tan plan
Et moi mes trois navires.

Pas-de-Calais. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. IV, f[ot] 115.

CXXIX

LES ARTILLEURS



J'ai travaillé cinq à six ans } *bis*
Dans la ville de Rennes }
Là j'étaîs heureux comme un roi
D'avoir ma mie auprès de moi
Tout le long de la rivière.

La belle elle s'est mise à genoux
Elle demande à sa mère :
Ma mère, il me faut un amant
Que je me marie promptement
Comme vous avez fait avec mon père.

Hélas ! ma fille, à quoi penses-tu ?
Un jeune soldat de guerre !
Nous qui n'avons d'enfant que toi,
Nous te marierons richement
Ou nous te laisserons demoiselle.

Que vous me mettiez de richesse,
Ça m'est égal, ma mère,
J'aimerais mieux donner mon cœur
A ce jeune soldat d'artilleur
Puisqu'il est soldat de guerre.

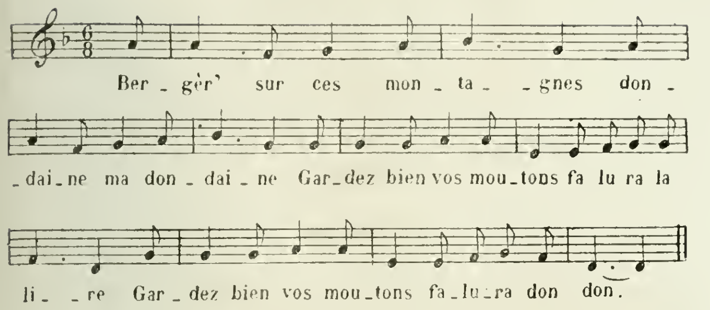
Il faut écrire à nos parents
Au gouverneur de guerre,
Si le gouverneur est content
Le gouverneur et nos parents
Nous te marierons, ma fille.

Le gouverneur nous a écrit
Une fort triste nouvelle
La guerre est déclarée partout
Les artilleurs s'en iront tous
Adieu, donc, ville de Rennes.

Environs de Lorient.

CXXX

BERGÈRE, SUR CES MONTAGNES



Bergèr', sur ces montagnes,
Dondaine, ma dondaine
Gardez bien vos moutons
Falura lalire
Gardez bien vos moutons
Falura dondon.

Car voici les gendarmes
Qui nous les emmèneront.

Grand Dieu, s'ils nous emmènent,
Quel chemin nous prendrons ?

Le chemin d'amourettes
Ah ! grand Dieu, qu'il est long.

Embrassez-moi, la belle,
Belle, embrassez-moi donc.

Je ne suis pas fillette
Pour embrasser les garçons.

Je s'rais plutôt fillette
Pour embrasser mon mignon.

Dites-moi donc, la belle,
Où est votre mignon ?

Il est dessus la mer
A pêcher du poisson.

Quel poisson, pêche-t-il, la belle,
Quel poisson pêche-t-il donc ?

Il y en a qui pêche la carme (?)
Et l'autre le saumon

Et l'autre la baleine
Les trois poissons royaux.

Environs de Lorient.

CXXXI

LE DÉPART



Falura dondon
J'ai fait une maîtresse (*bis*)
Falura dondé
A Saint Martin de Ré. (*bis*)

Le soir je vais la voir
Bien tard après souper.

Je la trouvai seulette
Sur son lit à pleurer.

Je lui ai demandé, belle,
Qu'avez-vous à pleurer?

Le bruit court dans la ville
Que demain vous partez.

Ceux qui vous l'ont dit, belle,
On dit la vérité.

Ce n'est pas ça, la belle
Comptez moi mes chemises.

Comptez-moi mes chemises
Et mes mouchoirs brodés.

Ils sont à la lessive
Demain vous les aurez.

Venez me conduire, belle,
Jusqu'au coin du rocher.

Nenni, non, dit-elle,
J'ai peur de me noyer.

Les marins sont à terre
Tout prêts à vous sauver.

Environs de Lorient.

CXXXII

UN RÊVE



Hier soir j'ai fait un rêve
A mon plaisir } *bis*
A mon plaisir, *lira la lire*
A mon plaisir, *lira la la.*

Croyant avoir ma mie
Entre mes bras.

Quand je me suis réveillé
Rien je trouvas,

Qu'un oreiller de plumes
Entre mes bras.

. . . .

Environs de Lorient.

CXXXIII

UN RÊVE



Du temps que la Benayta
Allov' en champ lo beu
Felant sa colonietta
Drumive à son gueu gueu
On zor per aventura
La rovis en drumant
Ze li contai mé peinne
Et ella ses torments.

E y a longtemps, Benayta,
Que ze te seu soussan
Per leu pro, per leu tarres,
Leu sarrires, leu champs ;
Ennuya de te suivre
Acqueurda à meu vulay
Sin me fore muri
Et prends pidia de may.

Z'are pidia de tay
Comme t'os yeu de may ;
. . . .
Et quand z'ero malada
Malada à muri,
Faut-t-en me veni vay ?
Te n'os pos lo laysi.

Croire te bien, Benayta,
Que ze te veus laissi
Vore que meuz amor
Ne fant que cumenchi ?
Z'amero mieux, Benayta,
Aveu cheu grand cutio
M'être percha le queute
Et du ventre la pio.

En vo remariant
Mon brovo cortisan
Se z'avo éto folla
Vo m'oro attrappo
Et pis de la Benayta
Vo vo soro moquo.

Vos otro cortisans,
Etes comme le vin
. . . .
. . . .

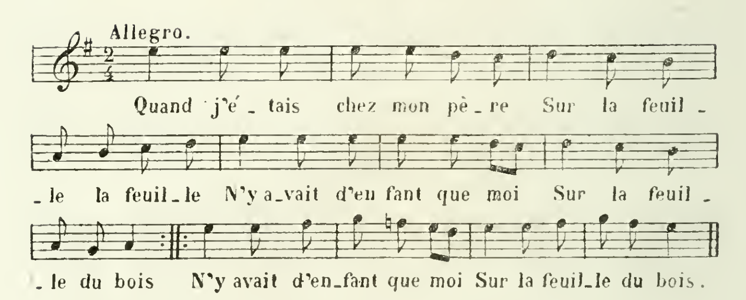
Traduction : — Du temps que la Benoite allait en champ les bœufs (?) filant sa quenouillette, dormait à (son) gogo, un jour par aventure je la revis en dormant, je lui contai mes peines et elle ses tourments. — Il y a longtemps, Benoite, que je te vais cherchant, par les prés, les terres, les *sarires*, les champs ; ennuyé de te suivre, cède à mes vouloirs, sans me faire mourir et prends pitié de moi. — J'aurai pitié de toi, comme tu eus de moi et quand j'étais malade, malade à mourir, faut-il me venir voir ? tu n'avais pas le loisir. — Croirais-tu bien, Benoite, que je te veux laisser, maintenant que mes amours ne font que commencer ? J'aimerais mieux, Benoite, avec ce grand

couteau, m'être percé les côtes et du ventre la peau. — En vous remariant, mon joli courtisan, si j'avais été folle, vous m'auriez attrapée et puis de la Benoite vous vous seriez moqué. — Vous autres amants, vous êtes comme le vin...

Chanson de la Bresse, communiquée par M. L. de Ronchaud qui la tient de M. l'abbé A. de la Tour qui l'avait recueillie en 1845.

CXXXIV

MON ENFANT, MARIE-TOI



Quand j'étais chez mon père
Sur la feuille, la feuille
N'y avait d'enfant que moi
Sur la feuille du bois
N'y avait d'enfant que moi
Sur la feuille du bois.

Un jour, mon père me dit :
Mon enfant, marie-toi.

Oh ! dites-moi mon père,
Et's vous lassé de moi ?

Si vous êtes lassé de moi,
Mon pèr', dites-le-moi.

J'ai trois amants en France
Tous trois jaloux de moi,

L'un d'eux a un navire
Un navire à trois mâts.

Bretagne. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bib[l]. nat., T. V, f[ot] 568.

CXXXV

TROP JEUNE



Quand io zera petita
Mignouna, la boureya violeta
Quand io zera petita,
Petita Marguetou
Petita Marguetou
Petita Marguetou
Io gardava las oueilla,
Mignouna la boureya violeta
Io gardava las oueilla
Las oueilla, los moutous

Las oueilla, los moutous (*bis*)
Nin gardava pas guero
Mignouna la boureya violeta
Nin gardava pas guero
Nin gardava ma dous

Nin gardava ma dous (*bis*)
N'y aia un qu'zera borgnou
Mignouna la bourreya violeta
N'y aia un qu'zéra borgnou
L'autra zera boueitous

L'autre zéra boueitous (*bis*)
Per le chami vein passo
Mignouna la bourreya violeta
Per le chami vein passo
Moucheu de Chazerou.

Moucheu de Chazerou (*bis*)
Chio vous zéra pus granda
Mignouna la bourreya violeta
Chio vous zéra pus granda
Vous menneiria bei nous.

Vous meinneiria bei nous (*bis*)
Moucheu per ma jonessa
Mignouna la bourreya violeta
Moucheu per jonessa
Me refusaria vous ?

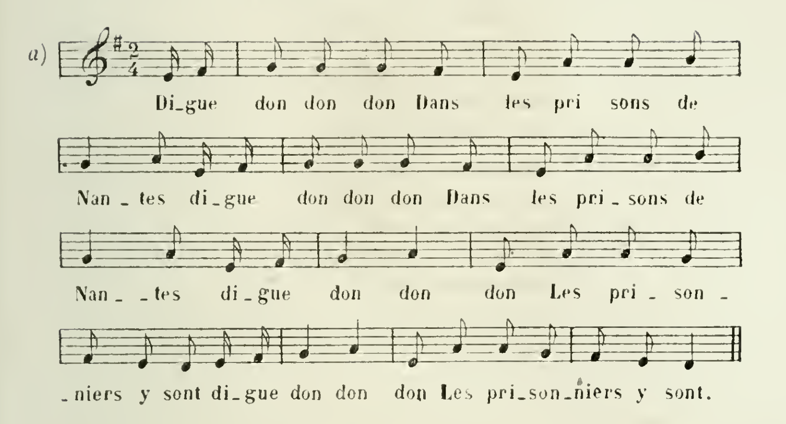
Me refusaria vous ?
L'herba qu'ey dien la prada
Mignouna la bourreya violeta
L'herba qu'ey dien la prada
Crait la neut mais le jou.

Crait la neut mais le jou
Tau fant la jouna filla
Mignouna la bourreya violeta
Tau fant la jouna filla
Quand eias sont preisa d'amour.

Auvergne. — Delaborde. *Essai sur la musique*, 1780.

CXXXVI

LES PRISONNIERS SAUVÉS PAR UNE CHANSON



Digue don don don
Dans les prisons de Nantes
Digue don don don
Dans les prisons de Nantes
Digue don don don
Les prisonniers y sont. } *bis*

Digue don don don
Ils sont bien vingt ou trente
Digue don don don
Ils sont bien vingt ou trente
Digue don don don
Tous les trente en prison. } *bis*

Digue don don don
Le plus jeune des trente
Digue don don don
Le plus jeune des trente
Digue don don don
Entonne une chanson } *bis*

Digue don don don
Beau cavalier, beau sire,

Digue don don don
Beau cavalier, beau sire,
Digue don don don
Apprends-moi ta chanson. } *bis*

Digue don don don
Les portes sont ouvertes
Digue don don don
Les portes sont ouvertes
Digue don don don
Les prisonniers s'en vont. } *bis*

Digue don don don
Les uns à La Rochelle
Digue don don don
Les uns à La Rochelle
Digue don don don
Les autres à Luçon. } *bis*

Vendée. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f[ts] 423.

b)



C'sont les gars de Guérande
C'sont les gars de Guérande
Qui viv' en bons garçons
Falariden, falaridon
Qui viv' en bons garçons
Falalira dondon.

Ils sont bien vingt ou trente
A Rennes dans la prison.

Le plus jeune des trente
Disait une chanson.

Les dames de la ville
Sont accourues au son.

Bon prisonnier, bon drôle,
Apprends-nous ta chanson.

Comment vous l'apprendrais-je
Moi qui suis en prison ?

Ouvrez-moi donc la porte,
La porte de la prison.

La prison est ouverte
Les prisonniers s'en vont.

Les uns s'en vont à Nantes
Les autres à Hennebont ;

D'autres s'en vont sur l'onde
D'autres s'en vont sur l'onde
Jamais nous n'les verrons
Falariden, falaridon
Jamais nous n'les verrons
Falalira dondon.

Ronde qui se chante à la fête de St-Mathurin à Moncontour, (Côtes du Nord). — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. IV, f^{ct} 210.

CXXXVII

LA FILLE DU GEOLIER



Dans la prison de Nantes
Il y a-t' un prisonnier.
Personn' ne va le voir
Que la fill' du geôlier.
Ouvrez la ma brunette
Fermez-la sans danger.

Cell'là lui porte à boire
A boire et à manger

Et des chemises blanches
Quand il veut en changer.

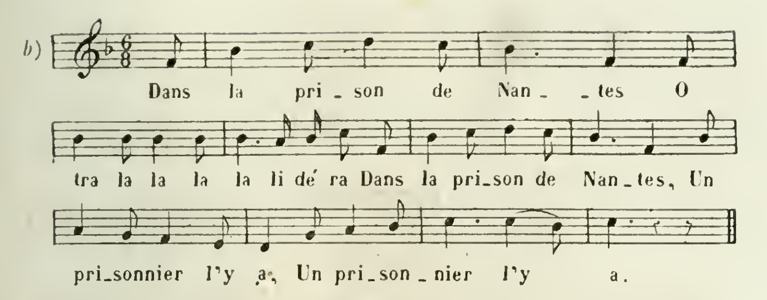
Un jour ell' va le voir
Ell' s'est mis' à pleurer.

Qu'avez-vous donc,la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

. . . .

Adieu les fill's de Nantes
Surtout celle du geôlier.

Environs de Lorient.



Dans la prison de Nantes ;
O tra la la la la li déra
Dans la prison de Nantes,
Un prisonnier l'y a (*bis*).

Personne ne le va voir,
Que la fille du geôlier.

Elle lui porte à boire,
A boire et à manger

Et des chemises blanches,
Quand il en veut changer.

O dites-moi,la belle,
Ce que l'on dit de moi.

Le bruit court fort en ville,
Que demain vous mourrez.

Ah ! si demain je meurs,
Belle, lâchez-moi les pieds.

La fille qu'était jeunette,
Les pieds lui a lâchés.

Le galant fort alerte,
Dans la mer a plongé.

Quand il fut sur la grève
Il se mit à chanter :

Que Dieu bénisse les filles,
Les filles à marier.

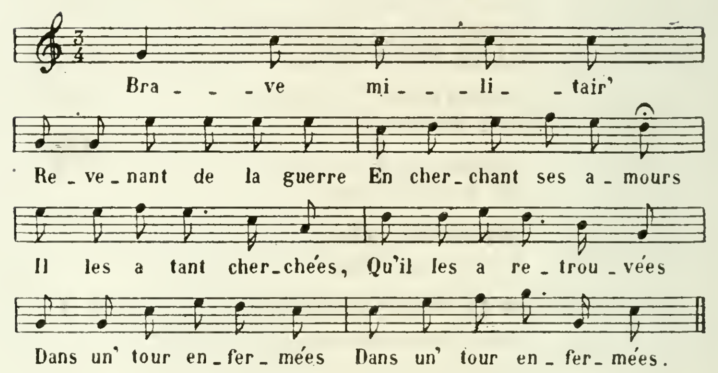
Ah ! si je retourne à Nantes,
La belle j'épouserai ;

Je n'en épouserai pas d'autre,
Que la fille du geôlier.

Chanson du Loiret communiquée par M. L. Beauvillard.

CXXXVIII

LA FILLE ENFERMÉE



Brave militair'
Revenant de la guerre
En cherchant ses amours } *bis*
Il les a tant cherchées
Qu'il les a retrouvées
Dans un' tour enfermées. (*bis*)

— Dis-moi donc, la bell'
Qui sont ces cruels
Qui t'ont mis ici ?
— C'est mon cruel père,
Ma méchante mère,
Par rapport z'à toi.

Jeune militair'
D'mandez à mon pèr'
Quand je sortirai.
— Générale de France
Votr' fill' vous demande
Quand elle sortira ?

— Jeune militair'
Tire-toi z'en arrièr'
Car tu n' l'auras pas.
— Je l'aurai par terr'
Je l'aurai par mer
Ou par trahison.

Son père de rage
Prend sa fill', l'embrasse
Et la jette à l'eau.
Son amant si sage
Se jette à la nage
L'attrap' aussitôt.

La première vill'
Son amant l'habill'
Tout en satin blanc ;
La deuxième vill'
Son amant l'habill'
Tout en satin bleu ;

La troisième vill'
Son amant l'habill'
En or et en argent ;
La quatrième vill'
Son amant l'habill'
Tout' en diamant.

Ell' était si bell'
Qu'on la croyait rein'
Rein' du régiment.
Le générale de France
Un jour lui demande
Quand ell' se mariera.

Générale de France
Ça ne vous regarde pas
Votre fille est à moi.

Environs de Lorient.

CXXXIX

LE MARI CRUEL



N'erount tres fraïres (*bis*)
N'hant qu'une sor à marida
N'erount tres fraïres
N'hant qu'une sor a marida.

L'hant maridado
Al pus méchant d'aquel pays.

L'ha tant battudo
Emb' un baston de bert poumia ;

Lou san li coula
De la teste jusques ai pes.

Lou li accampoun
Dine une tasse d'argen fi.

Aco's bilene
Aco's lou bin que tu biouras.

Sa camisetto
Sembl' à la pel d'un blan mouton.

N'i baï à l'aïguo
Per sa camisetto laba.

Penden que l'iero
N'i bei beni tres cabaliès.

Hola ! sirbanto,
Où qu'est la dame du castel ?

Suis pas sirbanto,
Je suis la dame du castel.

Oh ! ma surette,
Qu'est-ce qui vous a fait tant d'mal ?

C'est, mon chier frère,
Le mari que vous m'avez baillé.

A donc lou jouine
N'i galoppe bes lou castel

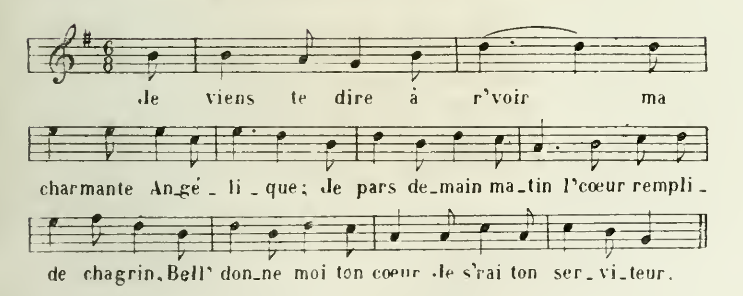
De cambro en cambro
Jusqu'à que l'o ajut troubat,

Qu'à cop d'espase
La teste l'o ajut coupat.

Lozère. — *Mémoires de la Société des Antiquaires*, 1829.

CXL

LA FILLE ENGAGÉE AU RÉGIMENT



Je viens te dire à r'voir
Ma charmante Angélique ;
Je pars demain matin
L'cœur rempli de chagrin
Bell', donne-moi ton cœur
Je s'rai ton serviteur. } *bis*

Te donner mon cœur
C'est une chose impossible
Tu pars au régiment
Et tu seras longtemps
Tu trouveras des fleurs
Quiréjouiront toncœur.

Il me prend une envie
D'y aller avec toi
D'y aller avec toi
Au service du roi ;
Car dans ton régiment
Il y a de bons enfants

La belle a fait sept ans
Sept ans dedans la troupe.
Personne ne la connaissait
Qu'un petit officier.
Elle causait avec lui,
C'était son bon ami.

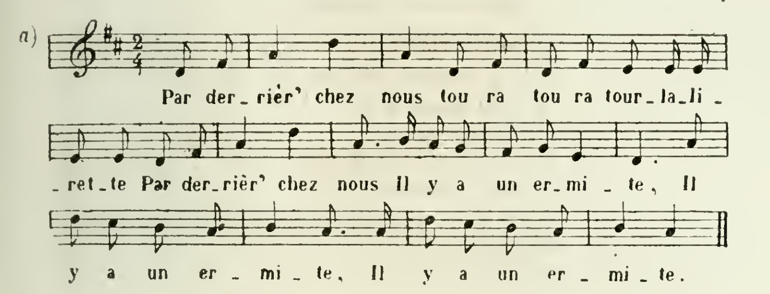
Mais au bout de sept ans
La belle déclare bataille ;
Au milieu du combat
La belle a blessé son bras.
Elle crie à haute voix :
Je ne serai plus soldat.

Si vous n'êtes plus soldat
Faites-vous connaître.
Une fille de vingt deux ans
Qui a servi sept ans
Qu'a gagné son congé
Celui d'sa bien aimée.

Environs de Lorient.

CXLI

LA FILLE DE L'ERMITE



Par derrièr' chez nous
Toura toura tour la lirette
Par derrièr' chez nous
Il y a un ermite
Il y a un ermite
Il y a un ermite.

Il n'a pas vaillant
La fleur d'une épine,

Il a bien pourtant
Une jolie fille.

Il l'envoyait au bois
Pour cueillir la noisille.

La branche était haute
La fille était petite ;

Dans son doigt entra
Une verte épine.

D'la douleur de son doigt
La belle s'est endormie.

Par ici passa,
De la cavalerie

Le premier a dit :
Voilà une fille.

Le second a dit :
Elle est fraîche et gentille.

Le troisième la prit
La mit sur sa valise.

Ils ont bien fait cinq lieues
Sans petit mot se dire.

Mais au bout de cinq lieues
La belle se mit à rire

Disant : voici le lieu
Où j'ai été nourrie
Toura toura tour la lirette
Où j'ai été nourrie
Où j'ai été nourrie
Où j'ai été nourrie.

Vendée. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl nat., T. VI, f[ct] 453.

b)



C'était un p'tit homm', *guenillon*,
Sautons la guenille !
Qui n'avait vaillant, *guenillon*,
La fleur d'une épine
Ah ! ah ! ah ! ah ! guenillon
Sautons la guenille

Qui n'avait vaillant, *guenillon*.
La fleur d'une épine :

Il avait pourtant, *guenillon,*
Une jolie fille
Etc., etc., etc.

La chanson est la même que *a*, sauf la mélodie et le refrain.

Vendée. — *Poésies populaires de la France.* Ms. de la Bibl. nat., T. VI, fo 454.

CXLII

LA FILLE DANS LA BARQUE



A Bordeaux il vient d'arriver
Vivent les marins beaux mariniers
Trois beaux navires chargés de blé
Vivent les marins soldats de la marine
Vivent les marins beaux mariniers.

Trois dames s'en vont les marchander :
Marchand marin, combien ton blé ?

Entrez, mesdames, vous le verrez,
Nous les vendons six francs la pairée.

La plus jeune a eu le pied léger,
Dans la barque elle a sauté.

La barque au large s'en est allée.
Arrête, arrête, beau marinier,

Car j'entends ma mère m'appeler
Et mes petits enfants pleurer.

Taisez-vous, la belle, vous mentez,
Jamais d'enfant n'avez porté.

S'il plaît à Dieu vous en aurez;
Ça sera un garçon marinier,

Qui portera chapeau ciré
Vivent les marins beaux mariniers
Le pantalon bien goudronné
Vivent les marins soldats de la marine
Vivent les marins beaux mariniers.

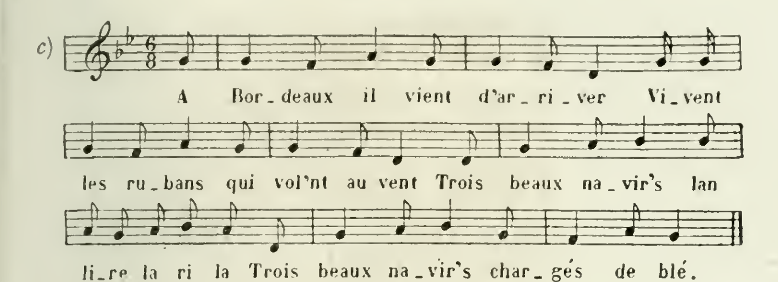
Air de danse bretonne appelé *tour*
Environs de Lorient.



A Bordeaux il vient d'arriver.
Le bas d' ma rob' est déchiré
Trois beaux navires chargés de blé
Ah! ah! ah! le vilain
Qu'a déchiré ma robe
Etc., etc.

Mêmes paroles que dans la chanson précédente.
Environs de Lorient.

c)

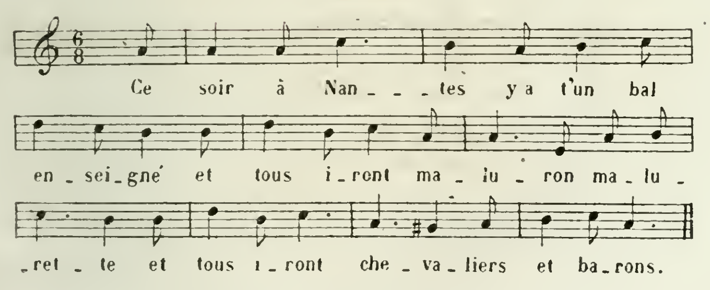


A Bordeaux il vient d'arriver
Vivent les rubans qui vol'nt au vent
Trois beaux navires *lan lire la rila*
Trois beaux navires chargés de blé
Etc., etc.

Mêmes paroles que dans la chanson *a*).
Environs de Lorient.

CXLIII

LA FILLE NOYÉE



Ce soir à Nantes
Y a-t'un bal enseigné. } *bis*
Et tous iront
Maluron malurette
Et tous iront
Chevaliers et barons.

N'y a qu'Hélène
Qui n'a pas son congé.

Ell' monte en chambre
Et se mit à pleurer.

Ell' voit son frère
De la chass' qui venait.

Mon chère frère
M'y laiss'ras-tu aller ?

Oui, oui, z'Hélène,
Allez vit' vous changer,

Mettez la robe
La plus bell' qu' vous avez.

Montez en carrosse
Et moi j'irai à pied ;

La mer est haute,
Tous les ponts sont cachés.

La bell' Hélène,
Dans la mer a tombé.

Mon chère frère
Me laiss'ras-tu noyer ?

Non, non, z'Hélène,
Si je peux te sauver.

Voilà la vie,
Des garçons débauchés,

Qui vont au bal
Sans avoir leur congé.

Environs de Lorient.

CXLIV

LA COURTE PAILLE



Ce sont trois navires de la flotte (*bis*)
De la flotte, *ma lon lon la*
De la flotte, ont pris leur congé.

Voulant faire le tour du monde (*bis*)
Sans jamais la, *ma lon lon la*
Sans jamais la terre aborder.

Au bout de la deuxième année (*bis*)
Le pain, le vin, *ma lon lon la*
Le pain, le vin, leur z' y ont manqué.

Faut tirer à la courte paille (*bis*)
Lequel de nous, *ma lon lon la*
Lequel de nous sera mangé.

A notre brave capitaine (*bis*)
La courte paille, *ma lon lon la*
La courte paille a-t-arrivée.

Pierrot, Pierrot monte à la hune (*bis*)
Et regarde, *ma lon lon la*
Et regarde de tous côtés.

Je vois la tour de Babylone (*bis*)
Et Barbarie, *ma lon lon la*
Et Barbarie l'autre côté.

Je vois la fill' de vous, mon maître, (*bis*)
A trois pigeons, *ma lon lon la*
A trois pigeons porte à manger.

Ah ! tu l'auras, Pierre, mon Pierre (*bis*)
Celle que ton cœur, *ma lon lon la*
Celle que ton cœur a tant aimée.

Vendée. — *Poésies populaires de la France*, Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f[et] 443.

b) Nous étions à cent lieues au large
Quand le pain vint, *manon non la*
Quand le pain vint à nous manquer.

Fallut tirer la courte paille
Pour savoir qui, *manon non la*
Pour savoir qui serait mangé.

Le maître qui tenait les pailles
La plus courte, *manon non la*
La plus courte lui est restée.

Il appelle aussitôt son mousse
Lui dit : veux-tu, *manon non la*
Lui dit : veux-tu mourir pour moi ?

Je veux monter dedans la hune
Avant que de, *manon non la*
Avant que de mourir pour toi.

A peine fut-il dans la hune
Que *Brin de paille, manon non la*
Que le mousse s'est écrié.

Je vois les cheminées qui fument
Pour apprêter, *manon non la*
Pour apprêter notre dîner.

Je vois les moutons dans la plaine
Qui tendent le cou, *manon non la*
Qui tendent le cou pour se faire tuer.

Je vois les filles du capitaine
Qui tendent les bras, *manon non la*
Qui tendent les bras pour l'embrasser.

On applaudit à ces paroles
Et *Brin de paille, manon non la*
Et *Brin de paille* ne fut pas mangé.

Bretagne. *Le Journal des enfants* *.
Paris 1861.

c) Nous étions à cent lieues au large
Nous n'avions plus, *manon la la*
Nous n'avions plus de quoi manger.

Il faut tirer la courte paille
A savoir qui sera mangé.

Le sort vient sur le capitaine
Qui ne veut pas être mangé.

Il appelle Paille en cul, son mousse :
Mousse, veux-tu mourir pour moi ?

Je ne veux mourir pour personne
Je ne veux mourir que pour moi.

Mousse, monte à la grande hune
Et regarde de tous les côtés.

Le mousse il monte à la grande hune
Et regarde de tous les côtés.

Je vois les cheminées qui fument
Qui préparent notre souper.

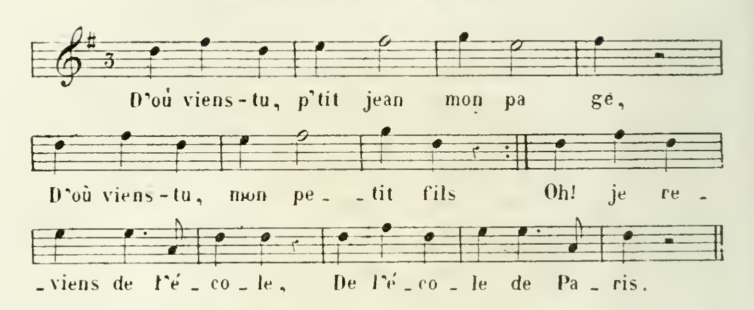
Je vois les filles du capitaine
Qui se promènent dessus le quai.

Chanson communiquée par M. G. de Lépinay.

* L'auteur qui a inséré cette chanson dans le *Journal des enfants* raconte une histoire d'après laquelle *Brin de paille* aurait réellement existé. Nous la croyons inventée pour expliquer la chanson.

CXLV

L'AMANT QUI TUE SA MAITRESSE



— D'où viens-tu, p'tit Jean, mon page,
D'où viens-tu, mon petit fils ?
— Oh ! je reviens de l'école
De l'école de Paris.

— T'as menti, p'tit Jean, mon page,
T'as menti, mon petit fils ;
Tu reviens de voir ta mie
Qui n'est pas bien loin d'ici.

Je donnerais cent pistoles
Pour avoir son cœur ici.
— Oh ! donnez, donnez, ma mère,
Tout à l'heure je vais la qu'ri (*quérir*).

Le p'tit page prend sa route
Droit chez sa mie il s'en va.
Quand il y fut à la porte
Trois petits coups y frappa.

— Oh ! qui est donc à ma porte,
Qui m'empêche de dormir ?
— Oh ! c'est votre amant, la belle,
S'il vous plaît venez li ouvrir.

Et la belle saute en place
A son amant va ouvrir ;
Il la prit par sa main blanche
Dans son jardin la menit.

Il la mène sous une ente
Oh ! qui graine sans fleurir.
Quand ils furent sous cette ente ;
— C'est ici qu'il faut mourir.

Lui tire le cœur du ventre
Dans son blanc mouchoir le mit.
— Oh ! tenez, tenez, ma mère
Y voilà tous vos désirs.

— T'as menti, p'tit Jean, mon page
T'as menti, mon petit fils ;
Ce n'est pas le cœur de ta mie ;
C'est le cœur de nos brebis.

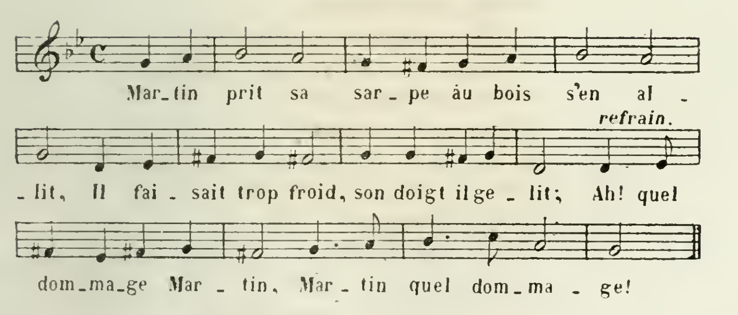
En finissant la parole
Le grand prévôt arrivit,
Lui mit la main sur l'épaule :

— Petit page, il faut mourir
Être fricassé dans l'huile
Et sa mère avec lui.

Charente. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. II, f[os] 53.

CXLVI

MARTIN



Martin prit sa sarpe, au bois s'en allit
Il faisoit trop froid, son doigt y gêlit,
Ah ! quel dommage, Martin,
Martin, quel dommage !

Il faisoit trop froid, son doigt y gêlit;
Martin prit sa sarpe et son doigt coupit,
Ah ! quel dommage, Martin,
Martin, quel dommage !

Martin prit sa sarpe et son doigt coupit;
Mais dans la douleur que cela lui fit,
Ah ! quel dommage, Martin,
Martin, quel dommage !

Mais dans la douleur que cela lui fit
Martin prit sa sarpe, au loin la jettit.
Ah ! quel dommage, Martin,
Martin, quel dommage !

Martin prit sa sarpe, au loin la jettit
Son bras étoit roide, un homme tuit;
Ah ! quel dommage, Martin,
Martin, quel dommage !

Son bras étoit roide, un homme tuit;
D'abord le prévôt en prison le mit;
Et même à la mort il le condamnit;
Ah ! quel dommage, Martin,
Martin, quel dommage !

Et même à la mort il le condamnit;
Allant au supplice il se récriit
Ah ! quel dommage, Martin,
Martin, quel dommage !

Allant au supplice, il se récriit:
De ce que j'ay fait, j'en suis bien marry
Ah ! quel dommage, Martin,
Martin, quel dommage !

De ce que j'ay fait, j'en suis bien marry;
Pour un doigt coupé, je suis donc icy !
Ah ! quel dommage, Martin,
Martin, quel dommage !

Ballard, *Les Rondes*, 1724, T. II.

CXLVII

LE NEZ DE MARTIN



Martin prit sa serpe,
Au bois s'en alla ;
Il faisait si froid
Que son nez y gela.
Ma sœur, quel dommage !
Ah ! quel dommage, ma sœur,
Ma sœur quel dommage !

Il faisait si froid
Que son nez y gela ;
Martin prit sa serpe,
Son nez il coupa.
Ma sœur, quel dommage !
Ah ! quel dommage, ma sœur,
Ma sœur quel dommage !

Martin prit sa serpe,
Son nez il coupa.
Par là il passa
Trois de ces sœurs là.
Ma sœur, quel dommage !
Ah ! quel dommage, ma sœur,
Ma sœur quel dommage !

Par là il passa
Trois de ces sœurs là.
Ah ! se disaient-elles,
Qu'est-ce que c'est de cela ?
Ma sœur, quel dommage !
Ah ! quel dommage, ma sœur !
Ma sœur quel dommage !

Ah ! se disaient-elles,
Qu'est-ce que c'est de cela ?
C'est le nez d'un homme,
Ne le vois-tu pas ?
Ma sœur, quel dommage !
Ah ! quel dommage, ma sœur !
Ma sœur quel dommage !

C'est le nez d'un homme
Ne le vois-tu pas ?
Cela nous servira
Dedans notre couvent.
Ma sœur, quel dommage !
Ah ! quel dommage, ma sœur !
Ma sœur quel dommage !

Cela nous servira
Dedans notre couvent
Pour éteindre les cierges
Au bout d'un échalas.
Ma sœur, quel dommage !
Ah ! quel dommage, ma sœur !
Ma sœur quel dommage !

Ronde du canton de Fumay (Ardennes) recueillie par M. Nozot. — *Poésies populaires de la France.* Ms. de la Bibl. nat., T. VI, f[ts] 101, (pour les pa roles) et f[ts] 104 (pour la musique).

CXLVIII

LES TISSERANDS



Les tisserands font plus que les évèques
Tous les lundis ils s'en font une fête
Et tipe tape et tipe tape
Est-il trop gros, est-il trop fin?
Et couchés tard, levés matin
Iroun lan la
En roulant la navette
Le beau temps viendra.

Tous les lundis ils s'en font une fête,
Et le mardi ils ont mal à la tête ;

Et le mardi ils ont mal à la tête :
Le mercredi, ils vont charger leur pièce ;

Le mercredi, ils vont charger leur pièce,
Et le jeudi ils vont voir leur maîtresse ;

Et le jeudi ils vont voir leur maîtresse :
Le vendredi ils travaillent sans cesse ;

Le vendredi ils travaillent sans cesse ;
Le samedi la pièce n'est point faite ;

Le samedi la pièce n'est point faite,
Et le dimanche : il faut de l'argent, maître.

La Réole. — Chanson recueillie par M. Archy. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl., nat.,T. III, f^et 471.

b) 

Les tessiers ils sont pires que les évêques (*bis*)
Le lundi est venu, ils en font une fête,
Branlons la et branlons la navette
Le beau temps reviendra.

Et le mardi ils vont voir les fillettes ;
Le mercredi ils ont mal à la tête.

Le jeudi ils graissent les galettes ;
Le vendredi ils branlent la navette.

Le samedi la toile n'est pas faite.
— Allez à Loudiac, compagnons que vous êtes.

— Allez y vous, vous qui êtes le maître ;
Allez y vous, vous qui êtes la maîtresse.

Arrondissement de Loudéac (Côtes-du-Nord). — Chanson recueillie par M. Rousselet en 1855. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. III, f^et 169 (pour les paroles) et T. V, f^et 209 (pour la musique).

CXLIX

LES TONDEURS DE LAINE



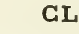
Il nous faut des tondeurs dans nos maisons ;
C'est pour tondre la laine à nos moutons ;
Tondre la nuit, tondre le jour
Et tondre tout le long du jour
Et toute la semaine
Et puis les compagnons viendront
Qui ton, qui ton, qui tonderont la laine.

Il nous faut des cardeurs dans nos maisons,
C'est pour carder la laine à nos moutons ;
Carder la nuit, carder le jour,
Et carder tout le long du jour,
Et toute la semaine
Et puis les compagnons viendront.
Qui car, qui car, qui carderont la laine.

Il nous faut des fileurs dans nos maisons,
C'est pour filer la laine à nos moutons ;
Filer la nuit, filer le jour,
Et filer tout le long du jour,
Et toute la semaine,
Et puis les compagnons viendront,
Qui fi, qui fi, qui fileront la laine.

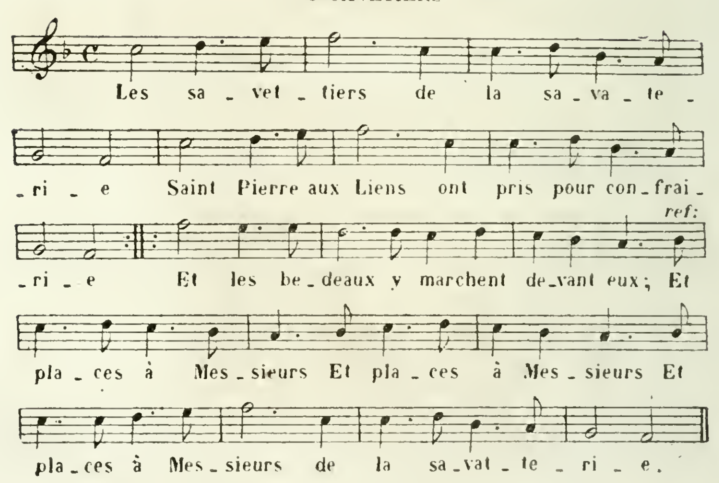
Il nous faut des fouleurs dans nos maisons,
C'est pour fouler la laine à nos moutons ;
Fouler la nuit, fouler le jour,
Et fouler tout le long du jour,
Et toute la semaine,
Et puis les compagnons viendront,
Qui fouleront, qui fouleront la laine.

Ballard, *Les Rondes à danser*. 1724.



CL

LES SAVETIERS



Les savettiers de la savatterie
Saint-Pierre-aux-liens ont pris pour confrairie ;
Et les bedeaux y marchent devant eux
Et places à messieurs et places à messieurs
Et places à messieurs de la savatterie.

Maître Toby le plus vieux de la bande
S'est député pour aller à l'offrande,
En leur disant : laissez passer les vieux,
Et places à messieurs et places à messieurs
Et places à messieurs de la savatterie.

Maître Gervais comme le plus capable
Aux Trois Maillets a fait dresser la table,
Car en festins c'est lui qui l'entend le mieux
Et places à messieurs et places à messieurs
Et places à messieurs de la savatterie.

Le premier mets, ce fut une échignée
Des pois au lard et de la fricassée,
Un haricot bien gras et plantureux
Et places à messieurs et places à messieurs
Et places à messieurs de la savatterie.

Pour le dessert il fut des plus honnêtes,
Du vieux fromage avecque des noisettes,
Et un grand plat de marrons tout véreux
Et places à messieurs et places à messieurs
Et places à messieurs de la savatterie.

Les femm' ont dit : voyez la diablerie
De ces messieurs de la savatterie ;
Ils sont si fous qu'ils tombent deux à deux
Et places à messieurs et places à messieurs
Et places à messieurs de la savatterie.

Ce sont pourtant de grands hommes de guerre
Qui sur la selle ont toujours le derrière,
La dague au poing, le pied à l'étrieux
Et places à messieurs et places à messieurs
Et places à messieurs de la savatterie.

BALLARD, *Les Rondes*, 1724, T. II.

CLI

LE PETIT COUTURIER *



Voulez-vous ouïr la vie
D'un petit couturier (*bis*)
Qui s'en va voir les filles
Le soir après souper
Tra la tra la-laire
Tra la tra la tra la tra la la.

Qui s'en va voir les filles
Le soir après souper.

Il n'a trouvé personne
Que la mère, à l'hôté (*à la maison*).

Sourdez, sourdez, mon gars
Sourdez à vous chauffer.

Ce n'est point votre feu
Qui nous amène illec,

C'est votre fill' ainée
Voul' ous nous la bailler ?

* Les couturiers ou *cousous* sont très-mal vus en Bretagne.

Ma fille n'est point faite
Pour un gars couturier.

Elle' est bien plutôt faite
Pour le gars d'un fermier,

Qu'a des vaches à l'étable
Et du cidre en cellier.

Le couturier s'en va
Maudissant son métier :

Sans ma maudite aiguille
Je me serais mariée

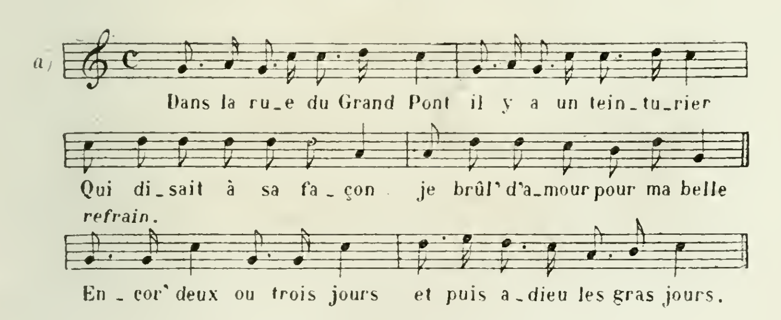
A la plus jolie fille
Du bourg de Guéméné

Qui a les cheveux d'or
Et les sourcils dorés.

Chanson (servant à danser la dérobée) de l'arrondissement de Loudéac (Côtes-du-Nord). — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. IV, f[ts] 11 (pour les paroles) et T. V, f[ts] 205 (pour la musique).

CLII

LE TEINTURIER



Dans la rue du Grand Pont
Il y a un teinturier
Qui disait à sa façon :
Je brûl' d'amour pour ma belle
Encore deux ou trois jours
Et puis adieu les gras jours.

Je vais la voir le matin
Et le soir à la chandelle.

Je la trouve sur son lit
Qui cousait de la dentelle.

J'ai voulu glisser ma main
Par dessous sa collerette.

Tout beau, tout beau, teinturier,
Vous n'avez pas la main nette.

Vous avez la main teindue
En couleur de violette.

Violette, c'est un beau nom,
C'est le nom de ma maîtresse.

Pour avoir des oignons
Il faut en semer la graine;

Pour avoir des amants
Il faut en avoir le temps.

Ardennes. Chanson recueillie par M. Nozot. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f^{ol} 15.

b)



Dans la rue du Boucher
Il y a une couturière ;
Il y a trois teinturiers
Qui brûlent d'amour pour elle.
Encore deux ou trois jours
Et puis adieu les gras jours.

Le plus jeune va la voir
Le soir à la chandelle,

La trouvant dessus son lit
Qu'elle s'y coupait des manchettes ;

A voulu glisser sa main
Par dessous sa gorgerette.

Tout beau, tout beau, teinturier
Vous n'avez pas la main nette.

Vous avez la main teinte
En couleur de violette.

Violette, c'est mon nom
Et celui de ma maîtresse.

Qui veut avoir des oignons
Il faut en semer la graine

Qui veut avoir des maîtresses
Il faut s'en donner la peine.

Ardennes. Chanson recueillie par M. Nozot. — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. VI, f[ts] 37.

CLIII

LES MOIS DE L'ANNÉE



Le premier mois de l'année
Que me donn'rez vous, ma mie ?
Un perdrisole
Qui va, qui vient, qui vole
Qui vole dans les bois.

Le deuxième mois de l'année
Que me donn'rez-vous, ma mie ?
Deux tourterelles,
Un perdrisole
Qui va, qui vient, qui vole
Qui vole dans les bois.

Le troisième mois de l'année
Que me donn'rez-vous, ma mie ?
Trois rameaux de bois
Deux tourterelles
Un perdrisole
Qui va, qui vient, qui vole
Qui vole dans les bois.

Le quatrième mois de l'année
Que me donn'rez-vous, ma mie ?
Quatre canards volant en l'air
Trois rameaux de bois, etc., etc.

Le cinquième mois de l'année
Que me donn'rez-vous, ma mie ?
Cinq lapins courant par terre
Quatre canards,... etc., etc.

Le sixième mois de l'année
Que me donn'rez-vous, ma mie?
Six chiens couchants
Cinq lapins courants etc., etc.

Le septième mois de l'année
Que me donn'rez-vous, ma mie ?
Sept moulins à vent
Six chiens etc., etc.

Le huitième mois de l'année
Que me donn'rez-vous, ma mie ?
Huit vaches moudants
Sept moulins, etc., etc.

Le neuvième mois de l'année
Que me donn'rez-vous, ma mie ?
Neuf bœufs cornus
Huit vaches... etc., etc.

Le dixième mois de l'année
Que me donn'rez-vous, ma mie ?
Dix pigeons blancs
Neuf bœufs..... etc., etc.

Le onzième mois de l'année
Que me donn'rez-vous, ma mie ?
Onze plats d'argent
Dix pigeons..... etc., etc.

Le douzième mois de l'année
Que me donn'rez-vous, ma mie ?
Douze coqs chantant
Onze plats..... etc., etc.

Chanson recueillie par M. de Coussemaker, en 1851, (probablement dans le département du Nord) — *Poésies populaires de la France.* Mss. de la Bibl. nat., T. I, f[os] 645.

b) Le premier jour du mois,
Laléra !
Que donn'rons-nous à m'amie ?
Nous lui donn'rons un mai,
Laléra !
Une bague jolie,
Une perdriole
Qui volera,
Qui vole.

Le deuxième jour du mois,
Laléra !
Une bague jolie,
Deux tourterelles,
Une perdriole
Qui volera,
Qui vole.

Le troisièm' jour du mois,
Laléra !
Que donn'rons-nous à m'amie ?
Nous lui donn'rons un mai,
Laléra !

Une bague jolie,
Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,
Une perdriole
Qui volera,
Qui vole.

Etc., etc.

Le douzièm' jour du mois,
Laléra !
Que donn'rons-nous à m'amie ?
Nous lui donn'rons un mai,
Laléra !
Une bague jolie,
Douze gentilshommes,
Onze demoiselles,
Dix chevaux de selle,
Neuf bœufs cornus,
Huit moutons blancs,
Sept chiens courants,
Six lièvre' aux champs,
Cinq lapins trottant par terre,
Quatr' canards volant en l'air,
Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,
Une perdriole
Qui volera,
Qui vole.

Eugène Noel, *La Campagne.*

CLIV

AYE RÉNCOUNTRA MA MIA



La mesure indiquée par ce signe (⊗) se répète une fois de plus à chaque couplet.

Aye réncountra ma mia dilün
Qué s'én anava véndré dé fün,
Lün, fün, tout
Rétourna t'én, ma mia,
Rétourna t'én, qué plaou.
Rétourna t'én, ma mia,
Rétourna t'én, qué plaou.

Aye réncountra ma mia dimar,
Qué s'en anava véndré de lard,
Mar, lard, lün, fün, tout
Rétourna t'én, etc.

Aye réncountra ma mia démècré,
Qui s'én anava véndré de lèbré
Mècré, lèbré, mar, lard, lün, fün, tout
Rétourna t'én, etc.

Aye réncountra ma mia didjaou
Que s'én anava véndré de biaou
Djaou, biaou, mècré, lèbré, mar, lard, lün, fün, tout
Rétourna t'en, etc.

Aye réncoutra ma mia divéndré
Qué s'én anava véndré de céndré
Vendré,céndré, djaou, biaou, mècré, lèbré,
Mar, lard, lün, fün, tout
Rétourna t'én, etc.

Aye réncountra ma mia dissaté
Qué s'én anava véndré de patté,
Saté, patté,véndré, céndré, djaou, biaou,
Mècré, lèbré, mar, lard, lün, fün, tout
Rétourna t'en, etc.

Aye réncountra ma mia diméntché,
Qué s'en anava vendré dé téntchés
Méntché, téntché, saté, patté, véndré,
Céndré, djaou, biaou,
Mècré, lèbré, mar, lard, lün, fün, tout
Rétourna t'én.....

Chanson gasconne insérée dans le *Gascon à trois visages* folie parade (par MM. Gabriel et Honoré) jouée à la Porte Saint Martin en 1823.

CLV

LE MARIAGE DU PINSON ET DE L'ALOUETTE



Le tinson et l'aloveto
Queu se vouliont marida
Queu se vouliont marida
Ma n'aviont ren por mangea.
Fringounetto Mariouneto.
Mon oiseau qui n'est si beau.

Queu se vouliont marida
Ma n'aviont ren por mangea
An delai veinguait le lau
Imbei un mautou à son cau.
Fringouneto.....

Par de char noun aveins prou
Ma de vi noun aveins pas.

De là veinguait le rena
Imbei un barele à son bras.

Par de vi noun aveins prou
Ma de ménetrei noun aveins pas.

Dau planchei sortei un ra
Imbei un vioulou à son bras,

Ma cau me para dau minau,
Vou farei sauta jusqu'au trau.

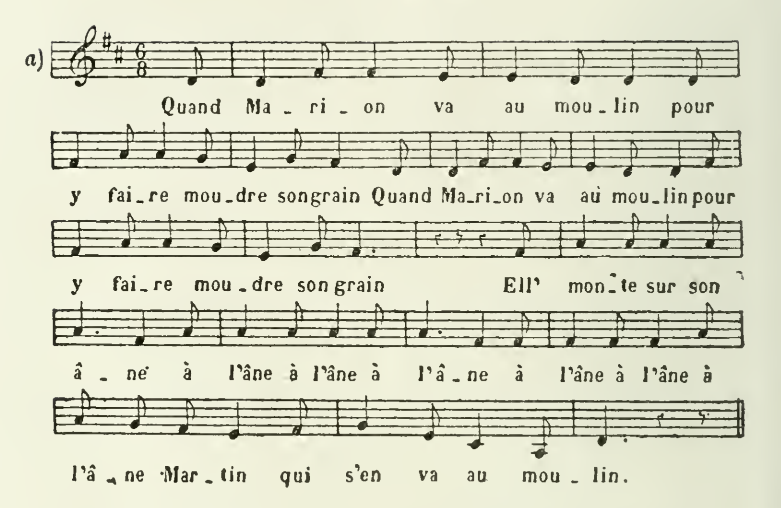
Le mino sor dos ceindrei
Qu'importo le meneitrei,

Para de lei, para de lei
Notre meneitrei sin veit.
Fringouneto Mariouneto
Mon oiseau qui n'est si beau.

Delaborde, *Essai sur la musique.* Paris, 1780, T. II, p. 441.

CLVI

L'ANE DE MARION



Quand Marion va au moulin } *bis*
Pour y faire moudre son grain }
Elle monte sur son âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne
A l'âne, à l'âne, à l'âne Martin
Qui s'en va au moulin.

Quand le meunier la voit venir
De rire ne peut se tenir
En la voyant sur l'âne,
A l'âne, etc.

Pendant que le moulin tournait
Avec le meunier elle riait ;
Le loup a mangé l'âne,
A l'âne, etc.

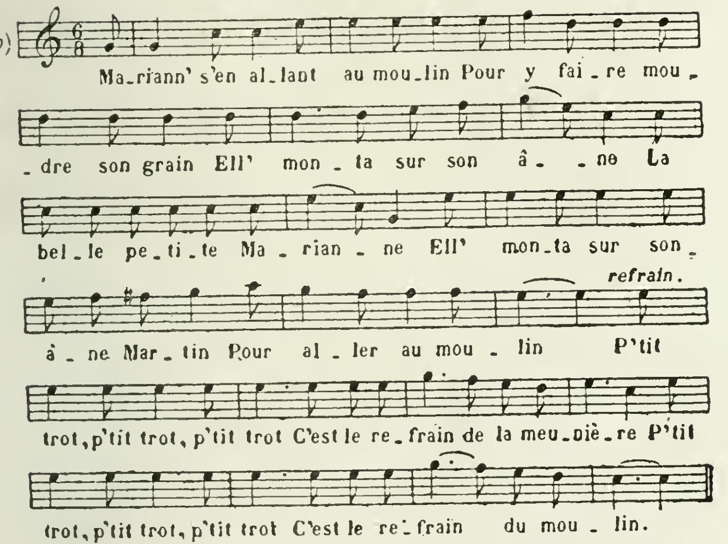
J'ai dix écus dans mon gousset
Prenez en trois, laissez en sept
Pour acheter un âne,
A l'âne, etc.

Quand son mari la vit venir,
De colère ne put se tenir :
Ce n'est point ça notre âne,
A l'âne, etc.

Notre âne avait les quatre pieds blancs
Et les oreilles en rabattant,
Une jolie face d'âne,
A l'âne, etc.

Ne sais-tu pas, mon grand lourdaud
Que les ânes changent de peau,
C'est ce qu'a fait notre âne,
A l'âne, etc.

b)



Mariann' s'en allant au moulin } *bis*
Pour y faire moudre son grain, }
Ell' monta sur son âne,
La belle petite Marianne
Ell' monta sur son âne Martin
Pour aller au moulin.
P'tit trot, p'tit trot, p'tit trot
C'est le refrain de la meunière.
P'tit trot, p'tit trot, p'tit trot
C'est le refrain du moulin.

Le meunier qui la voit venir
Ne peut s'empêcher de lui dire :
Attachez là votre âne
La belle petite Marianne
Attachez là votre âne Martin
A la porte du moulin.

Pendant que le moulin tournait
Le meunier la bell' caressait
Le loup a mangé l'âne
De la bell' petite Marianne
Le loup a mangé l'âne Martin
A la porte du moulin.

Le meunier qui la voit pleurer
Ne peut s'empêcher d' lui donner
De quoi rach'ter son âne
La belle petite Marianne
De quoi racheter son âne Martin
Pour aller au moulin.

Son mari qui la voit venir
Ne peut s'empêcher de lui dire
Ce n'est pas là notre âne
La belle petite Marianne
Ce n'est pas là notre âne Martin
Qui allait au moulin.

Notre âne avait les quatre pieds blancs
Et les oreilles à l'avenant
Et le bout du nez pâle
La belle petite Marianne
Et le bout du nez pâle, Martin
Qui allait au moulin.

Ch anson de marche.

CLVII

LA DANSE



Chez mon père nous étions trois filles
Toutes les trois à marier, *laridaine*
Il faut connaître avant d'aimer, laridé.

La plus jeune disait aux autres :
Il est temps de nous marier, *laridaine*
Il faut connaître avant d'aimer, laridé.

La cadette répond à l'autre
Mariée, vous le serez, *laridaine*
Il faut connaître avant d'aimer, laridé.

Je vois là-bas une danse
Je m'en vais me présenter, *laridaine*
Il faut connaître avant d'aimer, laridé.

Je me tourne et je me vire
Je n' vois personne à mon gré, *laridaine*
Il faut connaître avant d'aimer, laridé.

Je vois un pardessus les autres
Mais je n'ose me présenter, *laridaine*
Il faut connaître avant d'aimer, laridé.

Permettez que je rentre en danse
Avec moi venez danser, *laridaine*
Il faut connaître avant d'aimer, laridé.

Regardez à votre poche,
Votre mouchoir il est tombé, *laridaine*
Il faut connaître avant d'aimer, laridé.

Regardez à votre tête
Votre casquette elle est tombée, *laridaine*
Il faut connaître avant d'aimer, laridé.

Environs de Lorient.

CLVIII

QU'ON APPORTE MA FLUTE



Qu'on apporte ma flûte,
Lassy, lasson, lasson, bredondaine,
Qu'on apporte ma flûte
Et mon tambour joly
Que dit-il, que dit-on
Pataty, pataton
Et mon tambour joly. (*bis*)

Pour donner des aubades
Aux enfants sans soucy

Qui vont à la taverne
Pour se bian réjouir.

Laissons le roi de Parse
Vive le roy Louis.

Il paye bien ses drilles
Il en est bien servy.

On luy a pris des villes
Et aussi des pays.

Nous marions nos filles
A de fort bons partis.

BALLARD. *Les Rondes*, T. II, 1274.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES[1]

A

1 Les titres des chansons sont imprimés en petites capitales.
Le premier vers de chaque chanson est imprimé en romain.
Les refrains sont imprimés en italiques ; une astérisque * précédant le premier vers d'une chanson indique qu'elle est accompagnée de la mélodie.

B

C

D

E

F

H

I

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

V

Y

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY.

OUVRAGES

RELATIFS A LA LITTÉRATURE POPULAIRE, A LA MYTHOLOGIE, ETC.

Publiés par MAISONNEUVE et Cie.

ADAM (Lucien). Les Patois lorrains (Vosges, Meurthe). Introduction, phonétique, grammaire, vocabulaire français-patois et patois-français, proverbes, chansons, légendes. *Paris*, 1881, in-8, br., de LI et 459 pages, avec une carte. 10 fr.

ALMANACH des traditions populaires (rédigé par E. ROLLAND.) PREMIÈRE ANNÉE, 1882. *Paris*, 1882, un charmant vol. in-18, br., imprimé en caractères elzéviriens. 4 fr.

Contient : Almanach populaire ; adresses des Folkloristes ; une *bibliographie* assez complète des publications relatives aux traditions populaires faites dans les trois dernières années ; des chansons des environs de Lorient, dont quelques-unes avec musique.

— Le même. DEUXIÈME ANNÉE, 1883. *Paris*, 1883, in-18, br. 4 fr.

Contient : Calendrier bas breton et français, par M. L. SAUVÉ ; suite des adresses des Folkloristes et de la bibliographie ; Les Chants de quête en Normandie (quelques-uns avec musique) ; Proverbes créoles de la Guyane française, par BRUEYRE ; Devinettes de la basse Auvergne, par P. LE BLANC.

ATGER (Aimé). Poésies populaires en langue d'oc. *Montpellier*, 1875, in-8, br., 68 pp. 3 fr. 50

BAISSAC (J.). De l'origine des dénominations ethniques dans la race aryane. Étude de philologie et de mythologie comparées. *Paris*, 1867, in-8, br., 104 pp. 2 fr. 50

— Satan ou le diable. Étude de philosophie religieuse. *Paris*, 1876, in-8, broché. 1 fr.

BAISSAC (C.). Étude sur le patois créole mauricien (Grammaire, contes et proverbes). *Nancy*, 1880, pet. in-8, br., de LVII et 233 pages 5 fr.

BERNARD (H.). Mœurs des Bohémiens de la Moldavie et de la Valachie. *Paris*, 1869, in-18, br. 2 fr. 50

BLADÉ (J. F.), correspondant de l'Institut. Poésies populaires de la Gascogne. Texte gascon et traduction française en regard, avec mu-

sique. *Paris*, 1881-82, 3 vol. pet. in-8 écu, papier teinté, cart. et non rognés de XXXI-363 ; XVIII-383 ; XV et 435 pages. 22 fr. 50

Collection précieuse de plus de 300 pièces composée comme suit. Le tome I contient les Poésies religieuses et nuptiales ; le tome II les Romances, Chansons d'amour, Chants de travail, Chants spéciaux, etc. ; Le tome III ne contient que les Chants de danse.

Forment les tomes V-VII des *Littératures populaires de toutes les Nations.*

BOUCHERIE (A.). Petit traité de médecine en langue vulgaire (XIVe siècle). *Montpellier*, 1875, in-8, br., 12 pages. 1 fr.

— Cinq formules rhythmées et assonancées du VIIe siècle. *Montpellier*, 1867, in-8, br., 37 pages. 3 fr. 50

— Mélanges latins et bas latins. *Montpellier*, 1875, in-8, br., 41 pp., fac-simile. 2 fr. 50

Contient : Prières pour l'office du Samedi Saint (VIIIe siècle). — Hymne pour la fête de saint Pierre et saint Paul (VIII-IXe siècle). — Hymne abécédaire contre les antitrinitaires (VI-VIIe siècle). — Formule de confession (IXe siècle). — Versus de die judicii et adventu filii Dei. — Chant des pèlerins qui se rendaient à Rome (XIe siècle). — Prose sur la résurrection du Christ (XIe siècle). — Comment les Juifs étaient admis à prêter serment en justice (XIe siècle).

— La passion du Christ, poème écrit en dialecte franco-vénitien du XIVe siècle. *Montpellier*, 1870, in-8, br., 39 pp. 2 fr. 50

— La vie de Sainte Euphrosyne. Texte romano-latin du VIIe-IXe siècle. *Montpellier*, 1872, in-8, br., 53 pp. 2 fr. 50

— Un Almanach au Xe siècle. *Montpellier*, 1872, in-8, br., 20 pp. 1 fr. 50

— Formules de conjuration antérieures au IXe siècle. *Montpellier*, 1873, in-8, br., 13 pp. 1 fr.

BURNOUF (E.), ancien directeur de l'École française d'Athènes. La Science des Religions. TROISIÈME ÉDITION. *Paris*, 1876, un beau volume in-12, br., de 443 pages. 5 fr.

Contenu : La méthode ; les principes. — La méthode historisque. — La suite des religions. — Unité historique des religions. — Principe d'unité des religions. — Unité des Rites. — Loi du dédoublement. — Action des Races. — Naissance des Orthodoxies. — Grandeur et chute des Orthodoxies. — Religion et science ; la méthode, les résultats.

— La légende athénienne. Étude de mythologie comparée. *Paris*, 1872, in-8, br., 3 planches. 6 fr.

Description physique de la plaine d'Athènes. — Faits astronomiques. — Légende d'Athéna. — Légende de Pôsidon. — Légende des Rois.

BURNOUF (E.). De Neptuno ejusque cultu præsertim in Peloponneso. *Paris*, 1850, in-8, br. 2 fr. 50

— Essai sur le Vêda ou études sur les religions, la littérature et la constitution sociale de l'Inde depuis les temps primitifs jusqu'aux temps brahmaniques. Ouvrage pouvant servir d'introduction à l'étude des littératures occidentales. *Paris*, 1863, in-8, br., 476 pp. 6 fr.

BURNOUF (Eugène). Introduction à l'Histoire du Buddhisme indien. Deuxième édition, rigoureusement conforme à l'édition originale et précédée d'une notice sur les travaux de E. Burnouf, par BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. *Paris*, 1876, gr. in-8, br., de XXXVIII et 587 pp. 20 fr.

Forme le tome III de la *Bibliothèque orientale*.

CANSONS DE LA TERRA. Cants populars catalans. Collection de chansons populaires de la Catalogne, publiée par FRANC. PELAY BRIZ. *Barcelona*, 1866-77, 5 vol. in-12, br. 30 fr.

Curieuse et intéressante publication avec les mélodies.

CARNOY (H.). Littérature orale de la Picardie (Contes et Chansons). *Paris*, 1883, un vol. petit in-8 écu, cart. toile, non rogné, de VII-383 pp. 7 fr. 50

Première partie : Légendes et aventures merveilleuses. — Deuxième partie : Contes. — Troisième partie : Chansons populaires.

Forme le tome XIII de la collection des *Littératures populaires de toutes les Nations*.

CHABAS (F.). Le Calendrier des jours fastes et néfastes de l'année égyptienne. *Paris*, 1870, in-8, br., 137.pp. 7 fr.

Le calendrier Sallier, espèce d'almanach éphéméride de l'ancienne Égypte, contient l'indication des souvenirs mythologiques attachés à chaque jour de l'année, ainsi que les notes des influences bonnes et mauvaises qui leur étaient attribuées, et les prescriptions de faire ou de s'abstenir de certaines choses d'après ces influences. On voit, au premier abord, que ce document est intéressant à double titre, d'une part commme étant le plus antique monument de la crédulité et de la superstition chez les peuples civilisés, et ensuite à raison des mentions de faits appartenant à l'histoire des mythes qui y abondent et qui y sont rapportés à des dates déterminées dans l'année.

CHARENCEY (H. de). Le mythe de Votan. Étude sur les origines asiatiques de la civilisation américaine. *Alençon*, 1871, in-8, broché. 4 fr.

— Recherches sur les noms d'animaux domestiques, de plantes cultivées et de métaux chez les Basques, et les origines de la civilisation européenne. *Paris*, 1869, in-8, br. 2 fr. 50

CONSTANS (L.). La Légende d'Œdipe étudiée dans l'antiquité, au mo-

yen-âge et dans les temps modernes, en particulier dans le *Roman de Thèbes*. Texte français du XIIe siècle. *Paris*, 1881, un beau vol. in-8, br., de x-390 et XCI pages, plus une planche représentant deux sujets gravés d'après l'antique. 10 fr.

Le *Roman de Thèbes* est un poème fort intéressant imité de la *Thébaïde* de Stace. L'auteur, dans la deuxième partie de ce volume, examine toutes les questions que soulève ce texte intéressant (attributions, sources, imitations) et, dans un long appendice, il en étudie la langue pour arriver à déterminer l'époque et la région où il a été composé.

Les *Légendes* de Judas et de saint Grégoire, ainsi que les *Contes populaires* qui se rattachent à la *Légende d'Œdipe*, font l'objet de chapitres que liront avec plaisir tous ceux qu'intéresse la littérature du moyen âge.

CORAN. Le Koran analysé d'après la traduction de M. Kazimirski et les observations de plusieurs savants orientalistes, par J. LA BEAUME. *Paris*, 1876, un volume gr. in-8, br., XXIII et 800 pages. 20 fr.

Le *Koran analysé*, tel qu'il est édité, avec des tables et des index, doit être le *vade mecum* de tout employé administratif de notre colonie algérienne, en même temps qu'il sera d'un grand secours dans les décisions à rendre par les tribunaux mixtes.

Forme le tome IV de la *Bibliothèque orientale*.

DES MICHELS (Abel). Huit contes en langue cochinchinoise, suivis d'exercices pratiques sur la conversation et la construction des phrases, transcrits à l'usage des élèves du cours d'annamite. *Paris*, 1869, in-8, br., 36 pp. 3 fr.

DORA D'ISTRIA. La poésie des Ottomans. Deuxième édition. *Paris*, 1877, un vol. in-12, imprimé par Quantin sur beau papier de Hollande et à petit nombre. 3 fr. 50

DOZON (A.). Chansons populaires bulgares inédites. Texte, traduction en regard, notes et glossaire. *Paris*, 1875, pet. in-8, br., de XLVII et 427 pages. 10 fr.

— Les Chants populaires bulgares. Rapport sur une mission littéraire en Macédoine. *Paris*, 1874, in-8, br. 3 fr. 50

DOZY (R. P. A.). Essai sur l'Histoire de l'islamisme, traduit du hollandais par V. CHAUVIN, professeur à l'université de Liège. *Leyde et Paris*, 1879, in-8, br., VII et 326 pages. 7 fr. 50

Publication importante d'un des plus célèbres arabisants de notre époque. Elle comprend quatorze chapitres divisés ainsi : I. La religion primitive de l'Arabie. — II. Mahomet avant la fuite. — III. Mahomet après la fuite. — IV. Le Koran, la tradition et les légendes. — V. La Doctrine et le Culte. — VI. L'Apostasie ; la défaite des vrais croyants et la conversion des

peuples conquis. — VII. Les premières sectes. — VIII. L'islamisme sous les premiers Abbassides. — IX. Les Ismaéliens. — X. Le Soufisme. — XI. L'Islam dans l'Occident. — XII. Les Turcs, les Mongols, l'Inde et la Chine. — XIII. Les Wahhâbites. — XIV. État actuel de l'islamisme.

FESQUET (le pasteur P.). Proverbes et dictons populaires recueillis à Colognac. *Montpellier*, 1874, in-8, br., 34 pp. 2 fr.

FLEURY (J.), professeur à l'Université de St-Pétersbourg. Littérature orale de la Basse-Normandie (Hague et Val-de-Saïre). *Paris*, 1883, un vol. pet. in-8 écu, papier teinté, cart. et non rogné, de XII et 396 pp., avec musique. 7 fr. 50

Première partie : Récits (Légendes, traditions, contes). — *Deuxième partie : Chansons, devinettes, proverbes*, etc. (chants de l'année, chants historiques, chansons de moines, chansons militaires, ballades, bergeries, chansons de galanterie, moines et nonnes, rondes, chansons patoises, devinettes, proverbes et dictons).

Tome XI de la Collection des *Littératures Populaires de toutes les Nations*.

« ...... J'ai lu ce volume avec beaucoup de plaisir. Il est tout plein de légendes curieuses, d'amusants contes de bonnes femmes, de noëls, de chansons. — Toutes ces chansons sentent bien leur terroir. C'est le bon rire de la vieille Gaule, avec une petite pointe d'attendrissement par-ci par-là. Il y en a de terriblement salées. Car nos pères avaient la plaisanterie grasse et ils se moquaient volontiers des bons tours joués aux maris. — Le livre vaut d'être lu, au moins par ceux qui aiment cette littérature naïve, née du sol même de la patrie. Je m'en suis, pour moi, régalé tout un soir. » FRANCISQUE SARCEY. *Le XIXe siècle.*

FRANCISQUE MICHEL. Le Romancero du pays basque. *Paris*, 1856, in-18, br., 137 pp. 1 fr. 50

Joli volume contenant dix-huit légendes basques.

GARCIN DE TASSY. Mémoires sur les noms propres et les titres musulmans. Deuxième édition, suivie d'une notice sur les vêtements avec inscriptions arabes, persanes et hindoustanies. *Paris*, 1878, in-8, br., 128 pages, papier de Hollande, figures. 5 fr.

— Science des Religions. L'Islamisme, d'après le Coran, l'enseignement doctrinal et la pratique. *Paris*, 1874, in-8, br. 7 fr. 50

GIDEL (Ch.), proviseur au lycée Louis-le-Grand. Nouvelles études sur la littérature grecque moderne. *Paris*, 1878, in-8, br., de VIII et 616 pages. 10 fr.

Ouvrage entièrement nouveau. L'auteur l'a divisé en plusieurs parties, savoir : I. Les études grecques en Europe, depuis le IVe siècle après J. C. jusqu'à la chute de Constantinople. — II. Les exploits de Digénis Akritas, épopée byzantine du Xe siècle. — III. Les Oracles de l'empereur Léon le

Sage. — IV. Étude sur une Apocalypse de la Vierge Marie. — V. La Légende d'Aristote au moyen âge. — VI. Histoire de Ptocholéon. — VII. Le Physiologus. — VIII. La Chanson d'Arodaphnousa, aventure du XV[e] siècle. — IX. Erotocritos, poème du XVI[e] siècle. — X. Anecdota hellenika. — XI. Recherches et conjectures sur Diophane et Blossius. — XII. Le Théâtre chez les Grecs modernes.

HANOTEAU. Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura. Texte kabyle et traduction française. *Paris, Imp. imp.*, 1867, in-8, br., 475 pp. 20 fr.

HARLEZ (C. de). *Avesta* ou Livre sacré des sectateurs de Zoroastre, traduit du texte zend par C. DE HARLEZ, professeur à l'Université de Louvain. Deuxième édition, revue, corrigée et complétée. *Paris*, 1881, un magnifique volume grand in-8, br., de CCXLVIII et 671 pages, avec carte et planches. 20 fr.

HIGNARD (H.). Des Hymmes homériques. *Paris*, 1864, in-8, br., 300 pages. 4 fr.

L'un des meilleurs écrits sur ce sujet.

HOVELACQUE (Abel). L'Avesta, Zoroastre et le Mazdéisme. *Paris*, 1880, in-8, br., de 521 pages. 10 fr.

Cet important travail est divisé comme suit : *Introduction*. Découverte et interprétation de l'Avesta (Anquetil-Duperron et ses contemporains ; Eugène Burnouf et son œuvre). — Livre I. L'Avesta et Zoroastre. — Livre II. Les dieux de l'Avesta. — Livre III. La Conception du monde dans l'Avesta. — Livre IV. La loi mazdéenne. — Livre V. Morale de l'Avesta.

HYMNES sanscrits, persans, égyptiens, assyriens et chinois. — Le CHI-KING, ou Livre des vers traduit pour la première fois en français par G. PAUTHIER. *Paris*, 1872, gr. in-8, br., 325 pp. 15 fr.

Tome II de la *Bibliothèque orientale*. Cet important volume renferme des traductions des principaux livres sacrés des orientaux faites par MM. Barthelemy Saint Hilaire, Fauche, Em. de Rougé, F. Chabas, J. Oppert, Foucaux, etc., etc.

JULIEN (Stanislas). Contes et Apologues indiens inconnus jusqu'à ce jour, suivis de fables et de poésies chinoises. *Paris*, 1860, 2 vol. in-12, br. 8 fr.

— Les Avadanas, contes et apologues traduits du chinois. *Paris*, 1859, 3 vol. in-12, br. 15 fr.

JUSTI (Ferd.). Les noms d'animaux en kurde, avec leurs synonymes dans les langues éraniennes. *Paris*, 1878, in-8, br., papier vergé 4 fr.

LABARTHE (Ch. de). Sur la menstruation chez les différentes races. *Paris*, 1872, in-8, br. 1 fr. 50

— La Science des religions comparées. *Paris*, 1872, in-8, br. 1 fr. 50

LAMBROS (Spyridion P.). Collection de romans grecs en langue vulgaire et en vers, publiés pour la première fois d'après les manuscrits de Leyde et d'Oxford. *Paris*, 1880, un vol. gr. in-8, br., de cxxv et 373 pages, avec quatre fac-similés. 20 fr.

Contient : I. Les amours de Callimaque et Chrysorrhoé (manuscrit de Leide, XIIe siècle). — II. Les exploits de Digénis Akritas (remaniement du XVIIe siècle en vers rimés). — III. Imbérios et Margarona (manuscrit d'Oxford, XVe siècle). — Heur et malheur (Εὐτυχία καὶ Δυστυχία), poème allégorique (manuscrit d'Oxford, XVe siècle).

LANCEREAU (Éd.). *Pantchatantra*, ou les Cinq livres. Recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit. *Paris, Imp. nationale*, 1871, un beau vol. in-8, br., de 404 pp. 10 fr.

Première traduction française de l'original sanscrit du célèbre recueil de fables et de contes de Vichnousarman, que les Arabes ont fait connaître sous le nom de *Kalila et Dimna*. Dans un avant-propos et dans un appendice, le traducteur fait l'histoire et trace la bibliographie des différentes versions et imitations de ces vieux apologues de l'Inde que l'on retrouve dans toutes les littératures de l'Orient et de l'Occident et même dans quelques-unes des plus belles fables de la Fontaine.

« Le Pantchatantra, dit M. Renan *(Rapport sur les travaux du conseil de la Société asiatique pendant l'année* 1871-1872), est une des œuvres les plus attachantes du génie hindou. Livre plein de vie, d'intérêt et d'originalité, il plaît comme les Mille et une Nuits ; la vie hindoue s'y réfléchit avec un charme extrême. »

— *Hitopadésa* ou l'Instruction utile. Recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit. *Paris*, 1882, un charmant volume pet. in-8 écu, imprimé sur papier vergé teinté, cartonné toile, non rogné. 7 fr. 50

Deuxième édition soigneusement revue et corrigée (la première édition avait paru en 1855 dans la *Bibliothèque elzévirienne*) d'un des recueils les plus remarquables de contes et d'apologues qui aient été composés dans l'Inde.

Tome VIII des *Littératures populaires de toutes les Nations.*

LANDBERG (Carlo). Proverbes et dictons du peuple arabe. Matériaux pour servir à la connaissance des dialectes vulgaires recueillis, traduits et annotés. *Leyde et Paris*, 1883, in-8, br., LII et 464 pp. 15 fr.

Vol. I. *Province de Syrie, section de Saydâ* ; contient 200 proverbes, imprimés en caractères arabes, transcrits en lettres latines, traduits, annotés et complétés par des histoires ou des légendes.

LEGRAND (Émile). Mythologie néo-hellénique. *Paris*, 1872, in-8, br. 1 fr. 50

— Chansons populaires grecques, publiées avec une introduction française et des commentaires historiques et littéraires. *Paris*, 1876, in 8, br. 4 fr.

— Recueil de chansons populaires grecques, publiées et traduites pour la première fois. *Paris*, 1874, un magnifique volume in-8, br., de XLIII et 376 pages. Tiré à petit nombre sur papier de Hollande. 20 fr.

Publication importante et d'une exécution typographique très soignée.

LE HÉRICHER (Édouard). Étymologie familiale de la topographie de la France. Des noms de lieu de la Manche. *Paris*, 1881, in-8, br., 142 pages. 2 fr. 50

— Philologie de la flore scientifique et populaire de Normandie et d'Angleterre. *Coutances*, 1883, in-8, br., VIII et 115 pages. 3 fr. 50

LENORMANT (Fr.), membre de l'Institut. *Les Sciences occultes en Asie.*

— I. La Magie chez les Chaldéens et les origines accadiennes. *Paris*, 1874, in-8, br., de X et 363 pages. 6 fr. 50

Ce nouveau travail, dans lequel l'auteur retrace de main de maître un des plus curieux chapitres de l'histoire des folies humaines, est une suite aux *premières civilisations.* Il est divisé en huit chapitres, savoir :

I. La Magie et la Sorcellerie des Chaldéens. — II. Comparaison de la Magie égyptienne et de la Magie chaldéenne. — III. La Religion chaldéo-babylonienne et ses doctrines. — IV. Système religieux des livres magiques d'Accad. — V. Les Religions et la Magie des peuples touraniens. — VI. Le peuple d'Accad et sa langue. — VII. Les Touraniens en Chaldée et dans l'Asie antérieure.

— *Les Sciences occultes en Asie.* — II. La Divination et la Science des présages chez les Chaldéens. *Paris*, 1875, in-8, br., 236 pp. 5 fr.

Suite aux *premières civilisations.* Ce volume est divisé en neuf chapitres et d'un *appendice* sur le livre de Daniel, savoir : I. Doctrine sur laquelle était fondée la divination des Chaldéens. — II. La bélomancie et les sorts. — III. La littérature augurale des Chaldéens. — IV. Les augures et l'aruspicine. — V. Les présages et prodiges. — VI. Suite des présages. — VII. Présages des naissances monstrueuses. — VIII. Les songes et leur interprétation. — IX. Les Pythons et la nécromancie.

— Les premières civilisations. Études d'histoire et d'archéologie. DEUXIÈME ÉDITION. *Paris*, 1874, 2 vol. in-12, br. 7 fr.

Vol. I. *Archéologie préhistorique.* — *Égypte:* L'Homme fossile et les monuments de l'époque néolithique, l'invention des métaux et leur introduction en Occident. — L'Antiquité égyptienne à l'Exposition de 1867. — Le poème

de Pentaour. — Recherches sur l'histoire de quelques animaux domestiques, principalement en Égypte. — Le Roman des Deux Frères.

Vol. II. *Chaldée, Assyrie et Phénicie:* Le Déluge et l'Épopée babylonienne. — Un Véda chaldéen. — Un Patriote babylonien au VIIIe siècle avant notre ère, Mérodachbaladan. — La légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce.

L'ESCRIVETA, poésie populaire languedocienne traduite en dialecte macédo-roumain, par TASCU ILIESCU (accompagnée du texte patois). *Munpellié*, 1882, in-8, br., 31 pages. 1 fr. 50

LESPY (V.). Proverbes du pays de Béarn. Énigmes et contes populaires. *Montpellier*, 1876, in-8, br. 5 fr.

LETELLIER (V.). Choix de fables, trad. en turc, et publiées avec une version française et un glossaire. *Paris*, 1826, un beau vol. in-8, br., 340 pp. 7 fr. 50

LOISELEUR DESLONCHAMPS. Essai sur les fables indiennes et sur leur introduction en Europe ; suivi du *Roman des sept Sages de Rome*, en prose publié pour la première fois d'après un mss. de la bibl. royale, avec une analyse et des extraits du *Dolopathos*, par LE ROUX DE LINCY. Pour servir d'introduction aux fables des XII-XIVe siècles, publiées par ROBERT. *Paris*, 1838, in-8, br. 10 fr.

Volume très curieux et fort estimé. C'est le complément indispensable de tous nos recueils de contes et de fabliaux.

LUCHAIRE (Achille), prof. à la Faculté des lettres de Bordeaux. Études sur les idiomes pyrénéens de la région française. *Paris*, 1879, in-8, br., de XI-373 pp., et une carte linguistique en chromo. 8 fr.

Sommaire des chapitres : I. Les anciennes populations des Pyrénées. — II. Les noms de personnes et de divinités indigènes dans les inscriptions latines des Pyrénées. — III. La langue basque et les dialectes de la région française. — IV. Les noms de lieux du pays basque. — V. La langue gasconne. — VI. Les patois gascons du Béarn et du Bigorre. — VII. Les patois gascons du Comminges et du Causeran. — VIII. Les patois gascons du comté de Foix et les patois catalans de la Cerdagne.

N. B. L'Académie francaise a décerné un prix de 1000 fr. à cet important travail.

— Les origines linguistiques de l'Aquitaine. *Pau*, 1877, in-8, br. 2 fr. 50

LUZEL (F. M.). Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne. *Paris*, 1881, 2 vol. pet. in-8 écu, papier teinté, cart. et non rognés, de XI-365 et 381 pp. 15 fr.

Collection des plus intéressantes et inédite. Ces deux volumes contien-

nent 721 égendes divisées en 7 parties. 1re *partie :* Le bon Dieu, Jésus-Christ et les Apôtres voyageant dans la Basse-Bretagne. — 2e *partie :* Le bon Dieu, la Sainte Vierge, les Saints et le Diable voyageant en Basse-Bretagne. — 3e *partie :* Le Paradis et l'Enfer. — 4e *partie :* La Mort en voyage. — 5e *partie :* les Ermites, les Moines, les Brigands, les Saints et les Papes. — 6e *partie :* Diableries, Revenants et Damnés. — 7e *partie :* Récits divers.

Forme les Tomes II-III de la Collection des *Littératures populaires de toutes les Nations.*

N. B. L'*Académie française a decerné en* 1881 *un des prix Montyon à cet ouvrage.*

MANTEROLA (José). Cancionero Vasco. Poesias en lengua euskara. *San Sebastian*, 1877-80, 3 vol. in-8, br. 30 fr.

Ce *Cancionero Vasco* est accompagné de traductions espagnoles, de notes philologiques, de notices biographiques, de la musique de quelques chansons, etc.

MARCELLUS (le comte). Chant du peuple en Grèce, texte et traduction. *Paris*, 1851, 2 vol. in-8. br. 15 fr.

MARRE DE MARIN. Grammaire malgache, fondée sur les principes de la grammaire javanaise, suivie d'exercices et d'un recueil de cent et un proverbes. *Paris*, 1876, in-8, br. 6 fr.

MASPERO (G.), professeur au collège de France. Les Contes populaires de l'Égypte ancienne. *Paris*, 1882, un vol. pet. in-8 écu, papier teinté, cart., non rogné, de LXXX et 225 pp. 7 fr. 50

Ce volume est l'un des plus importants ouvrages publiés jusqu'ici sur la littérature populaire. Les LXXX pp. d'introduction qui précèdent les traductions sont un morceau remarquable de critique littéraire. Les contes que renferme ce volume sont les suivants : *Le Conte des deux frères* (XIXe dynastie); *Le Prince prédestiné* (XXe dynastie); *Le Conte de Satni Khamois* (époque ptolémaïque); *Comment Thoutii prit la ville de Joppé* (XXe dynastie) ; *Les Aventures de Sinouhit* (XIIe dynastie) ; *Le Naufragé* (XIIe dynastie) ; *Le Conte de Rampsinitos* (époque saïte). Viennent ensuite des fragments que l'état des papyrus ne permet pas de compléter ; savoir : *Conte fantastique remontant à la XIIe dynastie* ; *Histoire d'un paysan* (XIIe dynastie) ; *La querelle d'Apôpi et de Soknounri* (XIXe dynastie) ; *Trois fragments d'une histoire de revenants* (XXe dynastie) ; *Histoire d'un matelot* (époque ptolémaïque) ; *Histoire du bon tour que joua le sculpteur Pétisis au roi Nectonabo* (époque ptolémaïque).

Forme le Tome IV de la collection des *Littératures popalaires de toutes les Nations.*

— Études égyptiennes, I. Romans et poésies du papyrus Harris, n° 500 (Le comte du prince prédestiné. — Comment Thouth prit la ville de Joppé. — Fragments d'un conte fantastique remontant à la XIIe dy-

nastic) conservé au British Museum, avec fac-similé, texte, traduction et commentaire. *Paris*, 1879, gr. in 8, br., 80 pages et 8 planches de fac-similés. 15 fr.

MASPERO (G.). Études égyptiennes. Tome Ier, 2e fascicule (Études sur quelques peintures et sur quelques textes relatifs aux funérailles. — Le conte d'Apôpi et de Soknounrî.) *Paris*, 1881, gr. in-8, br. (pages 81-216.) 7 fr. 50

MATTEI (Ant.). Pruverbj, detti e massime Corse. Proverbes, locutions et maximes de la Corse, précédés d'une étude sur le dialecte de cette île adressée au prince L. L. Bonaparte. *Paris*, 1867, in-18, br., 180 pp. 3 fr.

MÉLUSINE. Recueil de mythologie, littérature populaire, traditions et usages publié par H. Gaidoz et E. Rolland. *Paris*, 1878, in-4, br., à 2 colonnes. 25 fr.

MIRCESCO (V.). Grammaire de la langue roumaine, précédée d'un aperçu historique sur la langue roumaine, par A. Ubicini ; suivi de dialogues français-valaque, de chansons populaires, etc. *Paris*, 1863, in-12, br., xxvi et 179 pp. 3 fr. 50

MONTEL et LAMBERT. Chants populaires du Languedoc. *Paris*, 1880, un beau volume in-8, br., de xi-586 pp., avec musique et 4 planches tirées hors texte. 12 fr.

MORILLOT (l'abbé). Mythologie et Légendes des Esquimaux du Groenland. *Paris*, 1874, in-8, br. 3 fr. 50

MOROSI (G.). Studi sui dialetti greci della terra d'Otranto, preceduto da una Raccolta di canti, leggende, proverbi e indovinelli nei dialetti medesimi. *Lecce*, 1870, gr. in-8, br. 10 fr.

MOUNICOU (le P.). Mythologie japonaise. *Paris*, 1863, in-8, br. 1 fr. 25

NISARD (Ch.). De quelques parisianismes populaires, et autres locutions non encore ou plus ou moins imparfaitement expliquées, des xviie, xviiie et xixe siècles. *Paris*, 1876, in-12, br. 3 fr.

NOULET (J. B.) Las Nonpareilhas Receptas per far las femnas tindentas, risentas, plasentas, polidas et bellas, et per las far pla cantar et caminar honestamen et per compas. Publiées d'après l'édition de Toulouse 1555, avec une introduction, des notes et un glossaire. *Paris*, 1880, in-8, br., viii et 101 pp. 6 fr.

N° 6 des Publications spéciales de la *Société pour l'étude des langues romanes*. Reproduction d'un ancien formulaire de superstitions.

OLLANTAI. Drame en vers quechuas du temps des Incas. Texte original écrit avec les caractères d'un alphabet phonétique spécial pour la

langue quechua, précédé d'une étude du drame au point de vue de l'histoire et de la langue, suivi d'un appendice en deux parties et d'un vocabulaire de tous les mots contenus dans le drame. Traduit et commenté par PACHECO ZEGARRA. *Paris*, 1878, un beau vol. in-8, br., de CLXXIV et 272 pages. 25 fr.

Tome IV de notre *Bibliothèque linguistique américaine.*

Publication faite avec grand soin et de la plus grande valeur au point de vue linguistique et historique de l'ancien royaume des Incas.

ORTOLI (Fréd.). Les contes populaires de l'île de Corse. *Paris*, 1883, pet. in-8, écu, imp. sur papier teinté, cart. non rogné, VII et 380 pages. 7 fr. 50

Tome XVI de la collection des *Littératures populaires de toutes les Nations.*

PASPATI (G.). Études sur les Tchinghianés, ou Bohémiens de l'empire ottoman. *Constantinople*, 1870, gr. in-8 br., 652 pp. 38 fr.

Le meilleur travail publié sur ce peuple nomade renfermant entre autres une étude historique, une grammaire, un vocabulaire comparé, des contes, des dialogues et un vocabulaire français-bohémien.

PAVIE (Th.). Choix de contes et nouvelles traduits du chinois. *Paris*, 1839, in-8, br. 10 fr.

PONT (l'abbé). Origines du patois de la Tarentaise (ancienne Kentronie). Précis historique, proverbes, chansons, etc. *Paris*, 1872, in-8, br., 150 pp. 4 fr.

RAMBAUD (A.), professeur à la Sorbonne. La Russie épique. Étude sur les chansons héroïques de la Russie, traduites ou analysées pour la première fois. *Paris*, 1876, un beau vol. in-8 br., de 504 pp. 10 fr.

Cet important travail, le seul publié en France jusqu'à présent sur les chansons populaires russes, est divisé en quatre parties : la première partie renferme *l'épopée légendaire* ; la deuxième partie traite de *l'épopée historique*; la troisième partie, sous cette rubrique : *épopée adventice*, traite particulièrement des influences orientale, grecque, persane et française sur les légendes héroïques de la Russie ; enfin la quatrième partie est relative à *l'épopée petite russienne.*

Forme le tome Ier des *Littératures de l'Orient.*

RIG VÉDA, ou Livre des hymnes, trad. du sanscrit par A. LANGLOIS. Deuxième édition avec un index analytique par Ph. ED. FOUCAUX. *Paris*, 1871, gr. in-8, br., 620 pages à 2 col. 20 fr.

Forme le tome I de la *Bibliothèque orientale.*

RING (Max de). Essai sur la *Rigsmaal Saga*, avec le texte islandais, et sur les trois classes de la société germanique. *Paris*, 1854, in-18, broché, 120 pages. 2 fr. 50

ROCHET (L.). Sentences; maximes et proverbes mantchoux et mongols, accompagnés d'une traduction française et d'un vocabulaire. *Paris*, 1875, in-8, br. 8 fr.

ROLLAND (E.). FAUNE POPULAIRE DE LA FRANCE. Noms vulgaires, dictons, proverbes, légendes, contes et superstitions. *Paris*, 1877-83, 6 vol. in-8, br. 49 fr.

Savante publication, la première de ce genre qui ait été faite en France. Le livre de M. E. Rolland est une sorte d'encyclopédie qui ne contient pas moins de 1,200 espèces ou variétés de la Faune française, décrites et dénommées par leurs noms dans tous les *patois français*, et accompagnées de légendes, de contes, etc., dont elles sont l'objet.

On vend séparément : Tome I. Les mammifères sauvages, 5 fr. — Tome II. Les Oiseaux sauvages, 10 fr. — Tome III. Les Reptiles, les Poissons, les Mollusques, les Crustacés et les Insectes, 10 fr. — Tome IV. Les Mammifères domestiques (1re partie), 8 fr. — Tome V. Les Mammifères domestiques (2e partie), 8 fr. — Tome VI. Les Oiseaux domestiques et la Fauconnerie, 8 fr.

— Rimes et Jeux de l'enfance. *Paris*, 1883, pet. in-8 écu, imprimé sur papier teinté, cart. non rogné, 400 pages, musique. 7 fr. 50

I. Berceuses. — II. Jeux et formulettes pour amuser les tout petits enfants. III. Poésies enfantines. — IV. Rondes. — V. Chansonnettes. — VI. Randonnés. — VII. Jeux et formulettes de jeux. — VIII. Gages et Pénitences de jeux. — IX. Devinettes. — X. Théâtre enfantin. — XI. Formulettes d'élimination au jeu. — XII. Formulettes satyriques et facétieuses. — XIII. Formulettes diverses.

Tome XIV des *Littératures populaires de toutes les Nations*.

— Recueil de chansons populaires. Tome I. *Paris*, 1883, in-8, br., de VIII et 356 pp., musique. 10 fr.

Contient CLVIII chansons françaises avec des variantes et plus de 200 airs de musique.

ROQUEFERRIER. Quatre contes languedociens recueillis à Gignac (Hérault) : La mairastre ; Lou lauraire ; Mitat de gal ; La pel d'àse. Texte, traduction et notes. *Paris*, 1878, in-8, br., 42 pages. 2 fr. 50

— Énigmes populaires en langue d'Oc. *Paris*, 1876, in-8, br. 3 fr.

ROSNY (Léon de). *Si-ka-zen-yo*. Anthologie japonaise ; poésies anciennes et modernes des insulaires du Nippon, traduites en français et publiées avec le texte original, précédées d'une préface de ED. LABOULAYE. *Paris*, 1870, in-8, br., L, 222 et 72 pp. lith. 30 fr.

Cet ouvrage, sorti des presses de la maison Claye, est un des plus jolis volumes exécutés dans cette imprimerie. Tiré sur papier vélin vergé, en

caractères elzéviriens, avec fleurons, vignettes, lettres ornées, titre en trois couleurs, etc., rien n'a été négligé de ce qui pouvait en faire un charmant livre de bibliophile et d'amateur. — Le texte japonais, soigneusement autographié, est imprimé sur papier parsemé de dessins japonais en or et en couleur.

En dehors de sa belle exécution typographique, c'est aussi un ouvrage des plus intéressants et instructifs pour l'histoire littéraire du Japon.

ROSNY (L. de). La religion des Japonais. Quelques renseignements sur le sintauïsme. *Paris*, 1881, in-8, br., 16 pages. 2 fr.

ROUX (l'abbé J.). Sourcelages lemouzis. Énigmes limousines, texte et traduction. *Montpellier*, 1877, in-8, br. 1 fr. 50

SAINT-QUENTIN. Introduction à l'histoire de Cayenne, suivie d'un recueil de Contes, Fables et Chansons en créole, avec traduction en regard et précédée d'une étude sur la grammaire créole par Auguste de Saint-Quentin. *Antibes*, 1872, in-18, br., 260 pages. 5 fr.

SALLABERRY (J. D. J.). Chants populaires du pays basque ; paroles et musique originales, recueillies et publiées avec traduction française. *Bayonne*, 1870, gr. in-8, br., 415 pp. 12 fr.

SATHAS (C.) et LEGRAND (É.). Βασίλειος Διγενὴς Ἀκρίτας. Les Exploits de Digénis Akritas. Epopée byzantine du xe siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de Trébizonde, par C. Sathas et É. Legrand. *Paris*, 1876, in-8, br., de clii et 300 pages. Texte grec, traduction française en regard, notes et glossaire. 15 fr.

Le présent poème est sans contredit le plus ancien monument connu de la langue grecque vulgaire, et il offre beaucoup d'analogie avec nos anciennes *Chansons de geste*. Jusqu'à ce jour, ce monument est unique en son genre ; il représente une phase extrêmement curieuse de la langue grecque. C'est la *première manifestation écrite du dialecte populaire*, qui vivait depuis longtemps à côté de l'idiome littéral et dont il devait bientôt prendre la place.

SCHOEBEL (Ch.). Recherches sur la religion première de la race indo-iranienne. Deuxième édition, revue et augmentée. *Paris*, 1872, in-8, br. 5 fr.

Très savante étude de mythologie comparée qui a obtenu une mention honorable de l'Institut.

— Le Bouddhisme et ses origines. Le Nirvâna : Accord de la morale avec le Nirvâna. *Paris*, 1874, in-8, br. 3 fr. 50

— Le mythe de la femme et du serpent. Étude sur les origines d'une évolution psychologique primordiale. *Paris*, 1876, in-8, br., 109 pp. 4 fr.

SCHOEBEL (Ch.). La Légende du Juif errant. *Paris*, 1877, in-8, br. 3 fr. 50

— L'Histoire des rois mages. *Paris*, 1878, in-8, br., 132 pages. 3 fr. 50

Cet ouvrage fait suite et complète les deux ouvrages du même auteur publiées sous ce titre : *Le Mythe de la femme et du serpent* et *La Légende du Juif errant.*

SÉBILLOT (Paul). Essai de questionnaire pour servir à recueillir les traditions, les coutumes et les légendes populaires. *Paris*, 1885, in-8, br. 1 fr.

— Littérature orale de la Haute-Bretagne. *Paris*, 1881, un charmant vol. petit in-8 écu, de XII et 404 pp., soigneusement imprimé sur papier de fil à la cuve, en caractères elzéviriens, lettres ornées, etc. etc. 7 fr. 50

Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première traite des *Contes populaires* en Haute-Bretagne (les féeries et les aventures merveilleuses, les facéties et les bons tours, les diableries, les sorcelleries et les histoires de revenants : Contes divers ; Contes des marins et des pêcheurs). La deuxième partie contient les *Chansons* (avec musique), les *Devinettes*, les *Formulettes*, les *Proverbes*, les *Dictons*, etc.

Forme le tome 1 des *Littératures populaires de toutes les Nations.*

— Traditions et Superstitions de la Haute-Bretagne. *Paris*, 1882, 2 vol. pet. in-8 écu, impr. sur papier vergé teinté, cart. et non rognés. 15 fr.

Ces deux volumes sont des plus intéressants pour l'histoire du *folklore* français. Ils sont divisisés ainsi : *Première partie : L'homme, les esprits et les démons.* Chap. I. Les monuments préhistoriques. — II. Le culte des pierres, des arbres et des fontaines. — III. Les fées. — IV. Les lutins. — V. Le diable. — VI. Les apparitions nocturnes. — VII. Les revenants. — VIII. Les sorciers, les loups-garous et les animaux sorciers. — IX. Dieu et la Vierge. — X. Les saints et les moines. — XI. Les souvenirs historiques. — *Deuxième partie : Les animaux, les plantes et les météores.* Chap. I. Les mammifères domestiques. — II. Les mammifères sauvages. — III. Les oiseaux domestiques. — IV. Les oiseaux sauvages. — V. Les reptiles. — VI. Les poissons. — VII. Les insectes. — VIII. Les arbres. — IX. Les plantes. — X. Les météores.

Tomes IX et X des *Littératures populaires de toutes les Nations.*

— Gargantua dans les traditions populaires. *Paris*, 1883, un vol. petit in-8 écu, de XX et 342 pages, imp. sur papier teinté, cart. et non rogné. 7 fr. 50

I. Gargantua en Haute-Bretagne. — II. G. en Basse-Bretagne. — III. G. en Normandie. — IV. G. dans le Maine, l'Anjou et la Touraine. — V. G. dans

l'Ouest. — VI. G. dans le Centre. — VII. G. en Ile-de-France et en Champagne. — VIII. G. dans le Nord. — IX. G. en Bourgogne. — X. G. en Franche-Comté. — XI. G. dans l'Est. — XII. G. en Dauphiné et en Savoie. — XIII. G. dans le Lyonnais, l'Auvergne et le Limousin. — XIV. G. en Languedoc. — XV. G. en Guyenne, en Gasgogne et dans la région des Pyrénées. — XVI. G. dans le Midi. — XVII G. en Corse. — XVII. G. à l'étranger.

Forme le tome XII des *Littératures populaires de toutes les Nations.*

SIOUFFI (M. N.). Études sur la religion des Soubbas ou Sabéens ; leurs dogmes, leurs mœurs. *Paris*, 1880, in-8, br., XI et 211 pages. 7 fr. 50

SPITTA-BEY (Guillaume). Contes arabes modernes, recueillis et traduits (texte arabe en caractères latins, traduction française, notes et glossaire). *Paris*, 1883, in-8, br., XI et 225 pages. 7 fr. 50

VINSON (J.). Le Folk-lore du pays basque. *Paris*, 1883, un volume pet. in-8 écu, papier teinté, cart. non rogné, avec musique de XI et 396 pages. 7 fr. 50

I. Contes et récits. — II. Chansons. — III Formules d'élimination, Rondes, Cantilènes, Dictons. — IV Devinettes. — V. Pastorales.

Tome XV des *Littératures populaires de toutes les Nations.*

WAGNER (G.). Carmina græca medii ævi. *Lipsiæ*, 1874, in-8, br., de 348 pages. 12 fr.

LES LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES, CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES, SUPERSTITIONS

16 vol. 120 fr.

Charmants volumes pet. in-8 écu, imprimés avec soin en caractères elzéviriens avec fleurons, lettres ornées, etc. Tirage à petit nombre sur papier vergé teinté, fabriqué à la cuve spécialement pour cette collection ; cartonnés en toile et non rognés.

N. B. Cette collection se continue.

. ˙ .

L'activité des travailleurs contemporains, surexcitée par d'incessantes découvertes, s'exerce avec une ardeur nouvelle dans toutes les branches de la science. Les problèmes si graves et si importants qui concernent l'origine et le développement historique des races humaines attirent en ce moment plus que jamais l'attention générale : et rien de ce qui touche aux mœurs, aux habitudes, aux langages de nos ancêtres, sur toutes les parties du globe, ne saurait nous être indifférent.

Parmi les sources d'information les plus précieuses et les moins explorées encore, peut-être en raison de la difficulté spéciale qu'elles présentent, l'une des plus importantes est certainement constituée par les *Littératures populaires*. Nous entendons par là tous ces produits spontanés du génie d'un peuple, éclos en dehors de toute culture, de toute recherche artificielle, œuvres naïves des campagnards, des paysans, des soldats ; amusements enfantins, sentences improvisées au milieu des difficultés de l'existence : chansons écloses aux heures trop rares des joies champêtres et des fêtes de famille.

Recueillir et mettre à la portée des hommes de science ces éléments si curieux d'étude, c'est la tâche difficile et méritoire à laquelle se sont adonné un grand nombre de spécialistes locaux. Mais leurs efforts demeurent souvent stériles ; bien des notes utiles, bien des manuscrits d'un très haut intérêt demeurent enfouis dans des cartons ou ne sont publiés que par fragments et à des dates très espacées, dans d'estimables recueils de province trop peu connus. Aussi, nous sommes-nous proposé en publiant cette *Collection :* De faciliter ce travail de recherche, de préparer les éléments d'une étude générale comparative, de présenter au monde savant en quelque sorte un résumé aussi précis, mais aussi complet que possible, de toutes les Littératures populaires. Les contes, les chansons, les proverbes, les pièces de théâtre, les formules superstitieuses, y figureront méthodiquement classés. Les contes et les légendes en formeront la part principale : ces vieux récits, où les anciennes croyances se cachent sous des narrations enfantines, où les faits historiques démesurément grandis se dissimulent sous l'effort continu des imaginations vivement frappées, où le moindre trait peut livrer la clef de bien des problèmes ethnographiques ou moraux, préoccuperont surtout nos bienveillants collaborateurs.

La collection, formée de textes en français, ou de traductions exécutées avec une scrupuleuse exactitude et accompagnées de nombreuses citations textuelles, sera publiée par des savants spécialistes les plus compétents. Nous citerons les noms de MM. G. Maspero pour l'Égypte ancienne ; F. Lenormant pour la Chaldée et l'Assyrie ; E. Rolland pour le folklore français ; Julien Vinson pour l'Inde et le pays basque ; F. M. Luzel pour la Bretagne celtique ; Paul Sébillot pour le pays gallot de la Bretagne française ; J. F. Bladé pour la Gascogne ; Émile Legrand pour la Grèce moderne ; J. Fleury pour la Normandie ; H. Carnoy pour la Picardie ; Ortoli pour la Corse, etc. Chacun de nos volumes se composera de 300 à 350 pages imprimées avec soin en caractères elzéviriens, avec fleurons, lettres ornées, etc. Tirage à petit nombre sur papier vergé des Vosges à la cuve, fabriqué spécialement pour cette collection. Rien ne sera négligé pour rendre nos petits volumes dignes de figurer dans les plus belles bibliothèques.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT DANS LA COLLECTION DES LITTÉRATURES POPULAIRES

WEKERLIN. Chansons populaires de l'Alsace. Texte et traduction, avec notes, musique notée et précédées d'une introduction historique de la chanson populaire en Alsace. 2 vol.

BLADÉ. Contes populaires de la Gascogne avec des notes par R. Köhler. 3 vol.

SÉBILLOT. Les coutumes populaires en Haute-Bretagne. 1 vol.



E. ROLLAND

—

FAUNE POPULAIRE

DE

LA FRANCE

NOMS VULGAIRES, DICTONS, PROVERBES, LÉGENDES, CONTES ET SUPERSTITIONS

Paris, 1877-83, 6 vol. in-8, brochés : 49 fr.

Savante publication, la première de ce genre qui ait été faite en France. Le livre de M. E. Rolland est une sorte d'encyclopédie qui ne contient pas moins de 1,200 espèces ou variétés de la Faune française, décrites et dénommées par leurs noms dans tous les *patois français*, et accompagnées de légendes, de contes, etc., dont elles sont l'objet.

On vend séparément : Tome I. Les mammifères sauvages, 5 fr. — Tome II. Les Oiseaux sauvages, 10 fr. — Tome III. Les Reptiles, les Poissons, les Mollusques, les Crustacés et les Insectes, 10 fr. — Tome IV. Les Mammifères domestiques (1re partie), 8 fr. — Tome V. Les Mammifères domestiques (2e partie), 8 fr. — Tome VI. Les Oiseaux domestiques et la Fauconnerie, 8 fr.

. ˙ .

Sous ce titre : *Faune populaire de la France,* qui demeurerait peut-être un peu obscur sans quelques mots d'explications, M. Eugène Rolland a entrepris la publication d'un ouvrage d'un intérêt à la fois scientifique et national.

Rappelons d'abord ce que M. Eugène Rolland entend par cette expres

sion : *Faune populaire de la France.* Chacun sait que le mot *Faune* (du latin *Faunus*, divinité champêtre chez les Romains) sert, depuis Linné, à désigner l'ensemble des animaux d'un pays, et aussi les ouvrages consacrés spécialement à la description des animaux qui vivent dans une contrée déterminée. La Faune de la France est donc le terme par lequel on désigne l'ensemble des animaux qui naissent, se reproduisent et meurent sur le sol français : et *Faune de la France* est le titre qui appartient spécialement à un livre renfermant la description de ces animaux. En ajoutant à cette dernière expression l'adjectif « populaire, » M. Eugène Rolland a précisé le sens original et particulier de son œuvre. En effet, sa *Faune populaire* n'est point la description purement scientifique, en langage savant, des animaux vivant sur notre sol, mais plutôt le recueil détaillé et complet de tous les *noms vulgaires* des animaux de la France, en français, dans les divers patois et idiomes qui ont été tour à tour parlés dans nos provinces, voire même dans les langues et dialectes des pays circonvoisins (Italie, Angleterre, Espagne, Allemagne, Hollande, etc.) ; et le recueil, en même temps, pour chaque animal, des *dictons, proverbes, légendes, contes* et *superstitions*, auxquels il a donné lieu, soit en France même et dans ses diverses provinces, soit dans les différents pays (possédant les mêmes animaux que nous) dont nous venons de parler plus haut. On devine, d'après ce plan, quel trésor de curieuses citations, parfois très-étendues, en vieux français, en italien, en espagnol, en anglais, etc., doit contenir le précieux ouvrage de M. Eugène Rolland.

Le premier volume de la *Faune populaire de la France* a été consacré aux *Mammifères sauvages* de notre pays ; le second, à ses *Oiseaux sauvages.* Dans le troisième, l'auteur s'est occupé exclusivement de tout ce qui a trait (dans le sens ci-dessus indiqué) aux *reptiles*, aux *poissons*, aux *mollusques*, aux *crustacés* et aux *insectes* de la France. Les Tortues, les Lézards, les Serpents, le Crapaud, la Grenouille, la Salamandre, les Squales, les Raies-Torpilles, les Pieuvres, les Escargots, les Moules, les Crabes, les Squilles ou Crevettes, les Écrevisses, le Scorpion, l'Araignée, le Ver de terre, le Cloporte, la Sangsue, la Puce, l'Abeille, la Guêpe, le Frelon, la Fourmi, la Demoiselle, le Grillon, le Cousin, la Mouche, le Papillon, le Ver à soie, le Hanneton, la Bête du bon Dieu, etc., passent successivement sous nos yeux, dans cet intéressant volume, désignés sous tous leurs noms, scientifiques ou populaires, et escortés de tous les dictons et de toutes les légendes (chansons, complaintes, contes enfantins), qui ont tour à tour salué leur existence et constaté leurs mœurs, depuis de longues années, dans toutes les contrées ou

régions de notre pays, et dans chacun des patois ou dialectes qui y ont été parlés tour à tour. Les tomes quatrième et cinquième sont consacrés aux *Mammifères domestiques* ; enfin le tome sixième et dernier comprend les *Oiseaux domestiques et la Fauconnerie.* Il était superflu d'ajouter un mot, et le lecteur comprend, du reste, l'immense intérêt de curiosité qui s'attache à la *Faune populaire de la France,* de M. Eugène Rolland.

EN PRÉPARATION :

—

E. ROLLAND

—

FLORE POPULAIRE DE LA FRANCE

6 vol. in-8.

Cet ouvrage est rédigé sur le même plan que la Faune populaire de la France.

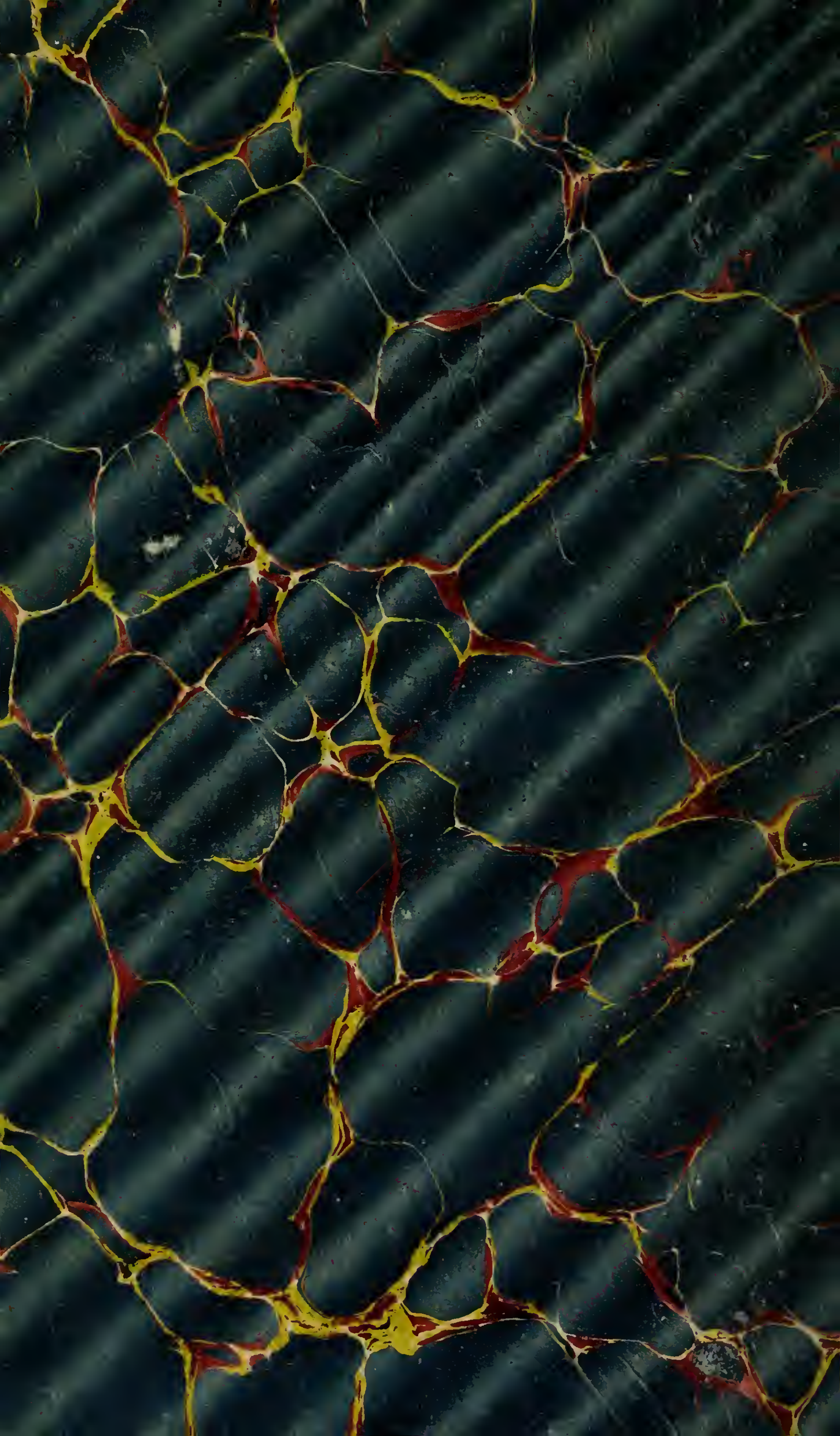
Le Tome Ier est sous presse et paraîtra à la fin de cette année.

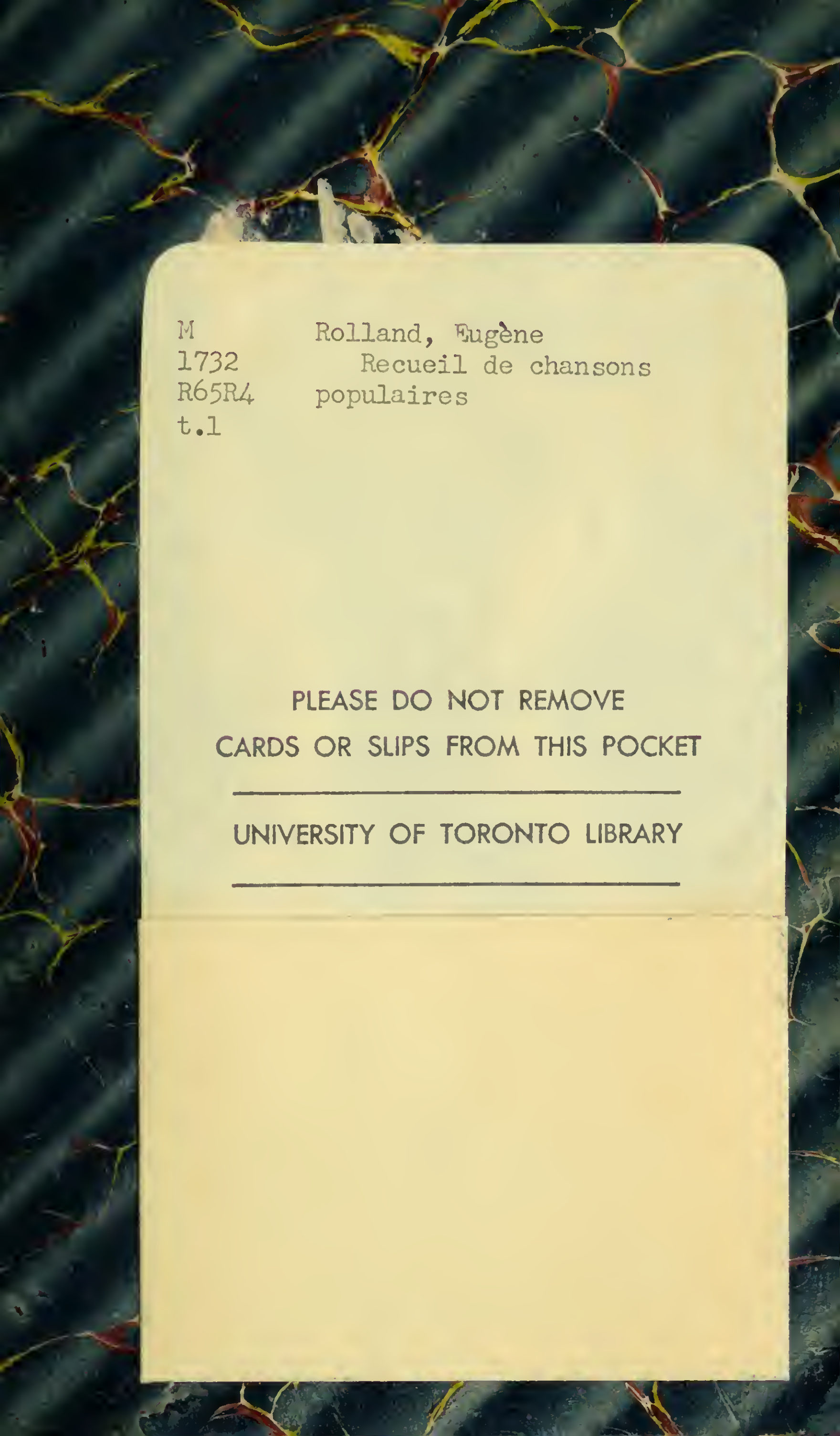
—

ALMANACH DES TRADITIONS POPULAIRES

Troisième année.

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE DE DESTENAY




M
1732
R65R4
t.1
Rolland, Eugène
Recueil de chansons
populaires
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

